

PHILIDOR

COMÉDIE-DRAME EN QUATRE ACTES, PRÉCÉDÉ DE

L'HÉRITAGE D'UN PAUVRE HOMME

PROLOGUE

PAR M. JOSEPH BOUCHARDY

Direction de M. HARMANT

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DE LA GAITÉ, LE 3 JANVIER 1863.

DISTRIBUTION DE LA PIÈCE.

BERNARD	MM. LATOUCHE.	JULIETTE	MMmes LUCILE ABOLARD.
DOMINIQUE	ALHAIZA (CHARLES).	FLORA	LOVELY.
GUÉRIN DIT PHILIDOR	PAULIN MENIER.	GUICHARD	MM. DUVAL.
LE MARQUIS DE SAINT-VALÉRY	GASPARD.	DUVAL	ZIMMER.
ALBERT	ALHAIZA (PAUL).	UN GARÇON D'AUBERGE	THIERRY.
VERDIER	DESVILLE.	UN DOMESTIQUE	MALLET.
BALTHAZAR	ALEXANDRE.	DOMESTIQUES, INVITÉS.	

L'action, au premier acte, se passe en 1803 au village de Saint-Servant, en Bretagne; l'action de la pièce au commencement de l'année 1812, à Rennes.

PROLOGUE

Intérieur d'une salle au rez-de-chaussée de la maisonnette de Guérin : atelier de menuisier, des outils, des planches, des bouts de bois bruts ; contre le mur de gauche *, un bahut devant lequel est une table; du côté opposé un établi, outils, copeaux, etc. Des livres épars sur tous les meubles; trois escabeaux, grande porte vitrée au fond donnant sur la rue; grande fenêtre dans un pan coupé à droite donnant sur une cour; sur le mur, au fond, entre la porte et la fenêtre, des porte-manteaux sur lesquels sont accrochés un vieux bissac et un vieil habit.

—

SCÈNE PREMIÈRE.

VERDIER, ouvrant la porte du fond, et entrant. Monsieur Guérin, je vous salue... Tiens! (Après avoir examiné.) Personne!.. Il n'est pas venu directement chez lui en sortant du cimetière... Je suis fâché de ne pas le rencontrer; il y a tant d'étrangeté et d'imprévu dans l'histoire de ce Pierre Giraud qui vient de mourir ici!... J'aurais été bien aise d'échanger quelques mots d'abord avec cet André Guérin qui lui avait donné asile. Ce Guérin que l'on dit honnête homme, mais tête un peu folle... Voyons, quelle heure est-il?... (Il regarde à sa montre.) Dix heures! Il faut que j'aille à la mairie... mais je puis attendre encore... peut-être viendra-t-il?... (Examinant l'intérieur.) Il n'y a pas grand luxe chez lui... ses outils de travail... et des livres de tous les côtés... Il paraît qu'il aime la lecture... Que lit-il donc? (Prenant un livre sur l'établi.) Des romans, sans doute... (Comme il se dispose à l'ouvrir, Guérin paraît.)

SCÈNE II.

VERDIER, GUERIN.

VERDIER, l'apercevant et reposant le livre. Le voici.

GUÉRIN, surpris. Monsieur le notaire chez moi!...

VERDIER. Je vous ai perdu de vue en sortant du cimetière.

* La droite et la gauche sont toujours celles du spectateur.

GUÉRIN. J'étais allé voir mon petit frère à l'école...

VERDIER. Je ne voulais pas quitter Saint-Servant sans vous faire mes adieux !...

GUÉRIN. Vous me faites bien de l'honneur, monsieur Verdier. Et si j'osais vous proposer de vous rafraîchir dans l'échope du pauvre artisan...

VERDIER. Je l'accepterais d'aussi bon cœur que vous me l'offririez...

GUÉRIN. Ça ne sera pas long... (A part.) J'ai heureusement une bouteille de vin. (Il va prendre une bouteille et deux verres sur le bahut, les pose sur la table à gauche et verse à boire. Prenant un verre.) A votre santé, monsieur Verdier!

VERDIER. A la vôtre, mon ami. (Ils boivent.)

GUÉRIN. C'est aujourd'hui surtout que nous devons sentir le prix de la santé.

VERDIER, s'asseyant. Oui, le pauvre Pierre Giraud vient de payer sa dette à la maladie.

GUÉRIN, s'asseyant. * Dites-moi, monsieur Verdier, vous le connaissiez depuis longtemps sans doute, vous qui avez fait deux lieues pour venir à son enterrement?

VERDIER. Je l'ai vu avant-hier pour la première fois à Ploërmel, dans mon étude, où il est entré en revenant de Rennes.

GUÉRIN, surpris. Dans votre étude?...

VERDIER. Oui, il avait une communication à me faire; le pauvre homme paraissait bien souffrant, mais j'étais loin de le croire si près de sa fin.

GUÉRIN. Alors vous ne savez pas s'il était messager, journalier, colporteur ou mendiant?...

VERDIER. Je ne sais rien, et j'espérais apprendre de vous...

GUÉRIN. Moi ?... je ne l'avais jamais vu, quand je l'ai trouvé bien malade sur la route. Tout ce que j'ai pu apprendre de lui pendant son séjour chez moi, c'est qu'il était célibataire et natif d'Ancenis. J'avais la discrétion de ne pas l'interroger; j'attendais de lui une confidence à son retour de Rennes, mais le bonhomme est mort sans avoir eu le temps de me la faire...

VERDIER. N'avait-il pas l'air très-pauvre?...

GUÉRIN, se levant. Son bagage n'était pas lourd. (Passant en désignant le porte-manteau au fond.) Il se composait d'un vêtement de grosse toile, d'un bissac contenant un Liégeois, une paire de lunettes et un mouchoir à carreaux bleu... Et je vais bientôt envoyer tout cela à M. le maire d'Ancenis en le priant de le remettre à qui de droit !...

VERDIER**. C'est donc vous qui avez fait donner ici la sépulture à Pierre Giraud?

GUÉRIN. C'est moi.

VERDIER. A qui comptez-vous réclamer les frais d'inhumation de ce pauvre homme?

GUÉRIN. Je n'ai rien à réclamer... Le médecin l'a soigné gratuitement, M. le curé l'a accompagné au même prix... moi qui suis menuisier... je ferai une croix de bois pour désigner sa place, et tout sera dit.

VERDIER. Avec ce désintéressement, que je suis loin de blâmer, vous ne ferez pas facilement fortune, mon cher.

GUÉRIN. On dit que je n'ai rien de ce qu'il faut pour cela. Mais, qui sait?... je ne resterai pas toujours à Saint-Servant, et l'avenir... c'est l'inconnu !...

VERDIER. Vous espérez peut-être épouser une grande dame, comme ce vigneron d'un village voisin qui est devenu le mari d'une comtesse.

GUÉRIN. Ce serait un mauvais moyen pour faire fortune, puisqu'on dit que la noble dame a été maudite et déshéritée à cause de ce mariage... Non !... je n'ai ni le désir, ni la prétention d'épouser une princesse... Je voudrais seulement vendre ma maisonnette, et reprendre la route de Paris.

VERDIER, se levant. Vendre votre maison?...

GUÉRIN. Avec regret, je l'avoue... C'était celle de mon père, mais la scie et le rabot ne peuvent donner ici qu'un bien maigre salaire... et puis j'ai le petit frère à qui je veux faire apprendre autre chose qu'à raboter une planche.

VERDIER. Le petit frère?... Je croyais que votre père n'avait que vous d'enfant...

GUÉRIN. C'est vrai, je dis le petit frère, parce que je me suis habitué à le croire mon frère... Et pourtant Albert est un des nombreux orphelins des guerres de la Vendée.

VERDIER. Vraiment?...

GUÉRIN. Pendant la nuit des incendies, un homme entra chez mon père portant son fusil d'un bras et son enfant de l'autre. Il déposa l'enfant sur cet établi en promettant de venir le chercher le soir... La journée fut meurtrière et le pauvre homme ne revint pas... Le père Guérin a élevé l'enfant qu'il appelait son dernier venu, et maintenant qu'Albert a douze ans, moi je l'aime de toute l'affection qu'il mérite, et il en mérite une bonne part; il a une intelligence... un cœur... Et je suis certain qu'il sera un jour un grand peintre!

VERDIER. Oh! oh! un grand peintre!

GUÉRIN. Oui, monsieur... oui! Comme un autre enfant chercherait des jouets, il cherche, lui, des crayons et des modèles. Il n'avait pas cinq ans qu'il copiait déjà des images. Et maintenant qu'il a un maître qui tous les jours s'étonne de ses progrès et lui prédit un grand avenir, je ne peux pas le laisser dans la petite ville de Saint-Servant.

VERDIER. Je vois clairement, mon ami, le bénéfice qu'en retirerait Albert... Mais vous, comment espérez-vous vous établir à Paris?

GUÉRIN. Oh! moi, mon établissement ne me coûtera pas cher. J'ai aussi ma vocation.

VERDIER. Quelle est-elle?

GUÉRIN. Je vous demande pardon si je ne vous en fais pas la confidence... Mais il y a de ces choses qui paraissent ridicules... Enfin, monsieur Verdier, je désire vendre la maisonnette, en employer le produit pour les frais du voyage... Et si vous voulez bien me trouver un acquéreur...

VERDIER. Ne vous pressez pas... j'aurai occasion de vous revoir aujourd'hui dans la soirée, et nous en recauserons.

GUÉRIN. Vous reviendrez?

VERDIER, allant prendre son chapeau sur l'établi. Oui, pour une affaire à laquelle vous ne serez pas étranger.

GUÉRIN. Moi !... Qu'est-ce donc?

VERDIER. Il y a de ces choses, mon ami, dont on ne doit parler que preuves en main; soyez patient. Vous serez instruit à mon retour. (Prenant un livre sur le bahut.) Ah çà! monsieur Guérin... vous faites donc des lectures? (Il l'ouvre.)

GUÉRIN. Quand j'ai du temps à perdre.

VERDIER, lisant. Tancrède!...

GUÉRIN, qui vient de passer de l'autre côté de l'établi. C'est une tragédie de M. de Voltaire.

VERDIER. Et une belle tragédie. (Lisant.)

> A tous les cœurs bien nés que la patrie est chère !
> Qu'avec ravissement je revois ce séjour...
> Cher et brave Aldamon, digne ami de mon père.
>
> GUÉRIN, comme involontairement.
>
> C'est toi dont l'heureux zèle a servi mon retour. .
>
> (Il se hâte de donner deux ou trois coups de rabot.)

VERDIER, surpris. Vous savez ces vers?

GUÉRIN, feignant l'indifférence. Il y en a quelques-uns qui me reviennent à la mémoire.

VERDIER, revenant en scène. Ah! ces vers sont pour moi pleins de chers souvenirs... Ils me reportent à l'époque où j'allais si souvent au spectacle, quand j'étais clerc de notaire à Paris, il y a vingt-cinq ans.

GUÉRIN, venant à lui. Vous alliez au spectacle, quand vous étiez à Paris?

VERDIER. Beaucoup trop... Et vous?

GUÉRIN. Moi, encore bien davantage. Mais il y a vingt-cinq ans, vous n'avez pas pu voir le fameux Monvel, dans Tancrède.

VERDIER. Non, mais j'ai vu le grand Molé... j'ai vu Brizard, Fleury, Dazincourt... Oh! c'était le beau temps!

GUÉRIN. Il paraît que vous aimiez passablement le théâtre.

VERDIER, s'animant. Moi, mon ami, mais tel que vous me voyez, moi... j'ai joué Tancrède!

GUÉRIN, avec stupéfaction. Vous?

VERDIER. Dans un théâtre de société, rue Bourtibourg, dans la cour d'un faïencier; c'était une élève de mademoiselle Raucourt qui jouait Aménaïde.

GUÉRIN, l'examinant. Vous avez joué Tancrède?

VERDIER. Et dans la troisième scène, avec Aldamon, j'avais mon petit succès.

GUÉRIN. Ah! oui, la scène :

> Ah! trop heureux ami, tu sors de sa présence !

VERDIER. Vous la savez?

GUÉRIN. A force de l'avoir lue.

VERDIER. Les beaux vers s'apprennent vite et ne s'oublient jamais... Il me semble que je pourrais encore la dire, cette scène, quoiqu'il y ait vingt-cinq ans que... (S'animant en cherchant dans sa mémoire.)

> Ah! trop heureux ami, tu sors de sa présence :
> Tu vois tous mes transports, allons, conduis mes pas.
>
> GUÉRIN, s'animant.
>
> Vers ces funestes lieux, seigneur, n'approchez pas!...

VERDIER, le considérant. Ah çà, mon ami, je devine ce que vous voulez faire à Paris... Vous voulez jouer la comédie?

GUÉRIN, avec humilité. J'aurais tort de le nier.

* Guérin, Verdier.
** Verdier, Guérin.

VERDIER. Mais, comment diable cette idée vous est-elle donc venue?

GUERIN. Quand j'étais enfant, sitôt que passaient par la ville des charlatans ou des bateleurs, je les suivais avec joie; mais ma joie augmenta, et je fus bien étonné quand un jour à Ploërmel, je vis jouer *le Tartuffe* et *Tekéli*. J'avais déjà vingt-deux ans quand mon père, qui voulait que je fisse mon tour de France, m'envoya à Paris... Peu de jours après mon arrivée, je trouvai de l'ouvrage chez un patron qui était chargé de garnir de banquettes le parterre du Théâtre-Français... Je ne tardai pas à être employé comme machiniste à la confection des décors, et bientôt un chef de comparses m'accepta pour représenter les esclaves, licteurs, peuples et multitudes... Alors, chaque soir, j'entrais en scène avec César, Marius ou Mahomet... J'entendais M. Monvel, M. Larive, M. Saint-Prix déclamer leurs tirades... il me semblait que je partageais leurs triomphes... et la nuit, encore tout étourdi, tout ébloui de leurs succès, je m'efforçais de les imiter, et débitais des vers jusque dans mon sommeil... Enfin, un jour que j'étais allé chez le beau Saint-Prix, l'Agamemnon modèle, j'osai lui avouer que j'aspirais à jouer aussi la tragédie... et je lui déclamai le récit de Théramène... Vous connaissez?

VERDIER.

A peine nous sortions...

GUERIN.

Des portes de Trézène.

Oui, M. Saint-Prix me dit alors : « Mon ami, tu as la voix bonne et la respiration facile... »

VERDIER. Bien !

GUERIN. « Tu as l'œil vif et le sourcil mobile... mais tu es petit, tu n'es pas beau, tu es jambé comme une chaise, élégant comme une pomme, et gracieux comme un clou... »

VERDIER. Diable !...

GUERIN. « Tu ne pourrais pas même jouer *les Amoureux* du boulevard du Temple... qui sont presque toujours des lanciers Polonois. Crois-moi, fais des perruques !... »

VERDIER. C'était peu encourageant...

GUERIN. C'était foudroyant, M. Verdier... mais, l'espoir me revient bientôt, car un monsieur riche et protecteur d'une demoiselle qui désirait jouer *Zaïre*, vint me demander un jour si je voulais me charger du rôle d'Orosman, dans une partie dont il faisait les frais chez Doyen.

VERDIER. Je connais... rue Transnonain.

GUERIN. Précisément... Cette preuve de confiance ranima toutes mes espérances ; j'appris mon Orosman en trois jours, je louai un turc sous les piliers des halles, j'achetai un pot de rouge, avec une barbe ondulée, et j'étais en train de m'habiller, quand on vint nous annoncer que la Zaïre avait pris la fuite avec les diamants du monsieur qui l'avait protégée.

VERDIER. Et que fîtes-vous alors ?

GUERIN. Je n'avais pas à choisir... jouer *Zaïre* sans Zaïre... le grand Monvel lui-même ne l'aurait pas pu... Le public s'en alla désappointé ; le père Doyen souffla les chandelles et je regagnai ma mansarde avec mon turc sous le bras, beaucoup de chagrin dans le cœur, et ma barbe à l'antique dans ma poche.

VERDIER. Pauvre garçon !

GUERIN. Mais, ma mauvaise étoile devait bientôt changer... vous allez voir comment.

VERDIER. Comment donc ?

GUERIN. Deux mois plus tard, une jeune femme que l'on voyait souvent dans les coulisses du Théâtre-Français, qui n'était pas belle... mais qui avait de l'ardeur et de l'aplomb, s'apprêtait pour jouer *Zaïre* chez ce même Doyen, lorsqu'au moment de commencer, un grand, qui devait jouer Orosman, qui avait l'air bête, et qui avait mangé des moules, fut pris de maux d'estomac... Le public s'impatientait et la Zaïre s'arrachait les cheveux de désespoir, quand je lui offris d'être son Orosman.

VERDIER. Et alors?

GUERIN. Elle l'accepta.

VERDIER, se frottant les mains. Fameux !...

GUERIN. Mais je n'avais plus mon turc... le père Doyen me prêta une polonaise en velours bleu avec une culotte en satin jaune et frappa les trois coups.

VERDIER. Enfin !...

GUERIN. Quand j'entrai en scène et que je commençai mon grand couplet :

> Vertueuse Zaïre, avant que l'hyménée
> Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée...

j'eus un éblouissement qui me faisait voir le public à l'envers, les spectateurs avaient la tête en bas... mais peu à peu, ma fièvre se calma, l'équilibre se rétablit, et quand je dis, avec un délirant transport :

> Je vous aime Zaïre, et j'attends de votre âme
> Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.

les applaudissement éclatèrent... alors, monsieur !... j'avais six pieds, tout petit que je suis... six pieds, M. Verdier... A partir de là, je jouai mon rôle avec un brillant qui me surprit moi-même : — Deuxième acte... applaudi !... — Troisième acte... applaudi !... Quelle belle soirée, monsieur !... Joséphine, la Zaïre, fut magnifique... Nérestan détestable, Corasmin bégayait, mais, Orosman et Zaïre furent rappelés et couverts de bouquets... Alors, Joséphine, encore tout émue, m'embrassa comme un frère en me disant : « Tu n'es pas beau !... je ne suis pas belle !... mais tu as du cœur, j'ai du cœur... nous avons de l'atout. »

VERDIER. Et ensuite?

GUERIN. J'appris bientôt que Joséphine venait d'obtenir un début au Théâtre-Français sous le nom de mademoiselle Duchesnois, et je me disposais à en demander un pour moi, quand je reçus une lettre qui m'apprenait que mon père était malade. J'abandonnai tout aussitôt pour venir le trouver, et vous savez comment j'ai eu le malheur de le perdre... Trois ans se sont passés depuis ; trois ans, pendant lesquels j'ai repris la hachette et le rabot pour élever le petit frère. Mais aujourd'hui que je dois le conduire à Paris pour qu'il puisse y profiter des leçons de nos maîtres, voilà la fièvre du théâtre qui me reprend, c'est pour cela, M. Verdier, que je vous prie de me trouver un acquéreur pour ma maisonnette, et de nous ouvrir ainsi le chemin sur lequel nous trouverons, je le sais, bien des chagrins et des peines, mais peut-être aussi, bien de l'agrément.

VERDIER. Je vous demande, avant de vous répondre, quelques heures de réflexions. (A part.) C'est une tête exaltée mais un excellent cœur. (Haut.) Au revoir, mon cher Guérin.

GUERIN. Vous reviendrez donc ?

VERDIER. Oui, j'ai encore affaire à Saint-Servant, que je ne quitterai pas sans vous avoir revu. A bientôt.

GUERIN, l'accompagnant. Salut, monsieur Verdier. (Verdier sort.)

SCÈNE III.

GUERIN, seul. C'est un digne homme, que ce M. Verdier... bien mauvais dans la tragédie... ça c'est une justice à lui rendre, il devait être affreux dans *Tancrède*... mais c'est son droit, et Monvel, le grand Monvel !... serait peut-être un fort mauvais notaire. Que peut-il donc avoir à me dire à son retour ?... Je le saurai quand il reviendra... Voyons !... tâchons d'oublier pour l'instant les Orosman et les Tancrède, et mettons nous à l'ouvrage. (Il ôte son habit, va l'accrocher au portemanteau au fond, et prépare son établi et met un tablier.) J'ai là deux outils à remmancher... une brouette à réparer... Dépêchons... le pain quotidien ne vient pas quand on l'appelle... il faut le gagner... (Il cogne sur le valet de son établi qui fixe un morceau de bois et prend une scie. Bernard se traînant à l'aide de béquilles s'arrête devant la porte du fond, il a un bandeau sur un œil, est vêtu misérablement et enveloppé d'une sorte de grande limousine.)

SCÈNE IV.

GUÉRIN, BERNARD.

BERNARD, à Guérin. Pardoun !... moun bon mosieu.

GUERIN, se retournant à sa voix. Qu'est-ce que vous voulez, mon brave homme?... La charité?...

BERNARD. J' voulons savoir si vous pouvai m'indiquai, à Saint-Servant, le noummai Pierre Giraud?

GUERIN. Est-ce que vous êtes son parent?

BERNARD. Que point neni.

GUERIN. A votre accent... vous êtes de Vannes ou de Quimper?

BERNARD. J' sons d' Lorient, où j' voyons Pierre Giraud quand il y v'niout pour son commerce d' grains.

GUÉRIN. Il faisait le commerce de grains?...

BERNARD. On dit qu' oui... on dit qu' neni... Jamais n'a conté ses affaires... Il y a quatre jours... j' l'ons rencontrai à Rennes, où j'étions allai voère un médecin qu'a pas pu m' guérir.

GUERIN. Vous n'êtes pas infirme de naissance?

BERNARD. Nenni, par Dieu !... l'incendie de la ferme au Cottan des Monsliai...

GUERIN. Pauvre garçon !... Et que lui voulez-vous donc, à Giraud?

BERNARD. I' m'avions dit : « Quand t' iras faire un pèlerinage à la dame d'Auray, si tu veux m' prendre en chemin, nous irons de compagnie lui demandai qu'alle nous renda la santai... Tu m' trouv'ras à Saint-Servant, chez un charron, dans l' bas du pays... » et comm' en passant j'ons vu chez vous les outils du métiai, je nous y somm' arrêtai.

GUERIN. Hélas! le pauvre Giraud ne pourra vous accomp-

gner pour aller prier la sainte Anne... Il est mort l'avant-dernière nuit...

BERNARD, *comme frappé*. Il est défunt?...

GUERIN. Ce matin, nous l'avons mis en terre.

BERNARD. Pauv' Giraud!... la maladie l'a tué si tôt?... Ben mauvais présage pour moé!... bon Dieu!... Faut qu' je m' rend' de suite à l'église de Saint-Servant... si j' pouvous parvenir à y monter de nos béquilles.

GUERIN. Ce sera, je le crains, impossible... elle est située en haut de la montée.

BERNARD. Je l' savons ben... et pourtant y faut y arrivai.

GUERIN. Vous voulez faire une prière?

BERNARD. Oh! la prière, on peut la fère partout c' que j' voulons... C'est y fère brûler un cierge en souvenance du défunt, (*D'un air sentencieux.*) « Qui brûle un cierge sitôt qu'il apprend une mort... qu'on dit à Lorient... console le défunt et éloigne de soi la mauvais sort... » et comm' je l' craignons pour moi, le mauvais sort... (*Il a fait un pas pour sortir.*)

GUERIN, *l'arrêtant*. Vous ne pourriez arriver à l'église... Outre la rue qu'il faut gravir, il y a vingt marches à monter; mais soyez en paix... j'ai de bonnes jambes, moi, Dieu merci!... et je me charge d'aller faire allumer de suite un cierge à votre intention, puisque vous espérez que cela vous gardera de la destinée mauvaise.

BERNARD. Soyez donc bénl pour vos bontai... (*Fouillant dans sa poche.*) Tenai!... voici douze sous pour payai le cierge... et douze autres encore pour jetar dans le tronc des pauvres.

GUERIN, *prenant l'argent*. Vous avez donc confiance en moi?

BERNARD. Le père Giraud m'en avions dit tant de bien!... Moé, j'allons continuai ma route pour passai les graviers avant la nuit.

GUERIN. Attendez-moi quelques minutes seulement, je vais courir... Tenez! (*L'aidant à s'asseoir sur un escabeau près de la table.*) la bouteille est sur la table... buvez un coup... cela vous donnera de la force... de la patience... et nous recauserons encore du père Giraud... Je reviens à l'instant. (*Il sort en courant; Bernard le suit des yeux, puis il se lève rapidement, va poser ses béquilles contre le mur, au fond, et redescend la scène avec précipitation, parlant alors très-vivement et sans patoiser.*)

SCÈNE V.

BERNARD, *puis* DOMINIQUE.

BERNARD. Maintenant que je suis parvenu à t'éloigner de chez toi, André Guérin, j'ai bien autre chose à faire qu'à boire un verre de vin!... (*Il va regarder dans le fond.*) Il court plus vite que je ne voudrais... et l'horloge de l'église qui va marquer quatre heures!... C'est à quatre heures que M. Verdier m'a donné rendez-vous tout près d'ici... Vite!... de la promptitude et du sang-froid!... Dominique est à son poste... prévenons-le!... (*Il va ouvrir la fenêtre et appelle.*) Dominique!... (*Dominique lui répond par un petit cri de chouan.*) Maintenant l'habit de Guérin... (*Il cherche.*) Si je ne le trouvais pas?... Il ne l'avait pas sur lui... (*Voyant celui qui est accroché au porte-manteau, dans le fond.*) Ah! en voici un... en drap gris... (*L'examinant.*) Ce doit être celui-ci... (*Tâtant le drap.*) Oui... là... je sens bien un papier!... je l'entends crier en le froissant... (*Il décroche l'habit.*) et l'on a cousu la doublure! (*Prenant des ciseaux dans sa poche.*) Je me suis prudemment muni de ciseaux... (*Otant son chapeau et le bandeau noir qui lui cachait un œil, et les jetant sur l'établi.*) Débarrassons-nous de cet attirail qui me gêne... (*Il va s'asseoir près de la table avec l'habit dans les mains.*) Dépêchons... mais les points sont si serrés... ma main tremble... et le temps qui passe... Allons au plus pressé... (*Il coupe un morceau de l'habit.*) Je tiens tout!

DOMINIQUE, *paraissant en dehors sur l'appui de la fenêtre*. Hou! hou!

BERNARD. Ah! le voici! (*Il va à lui. — Dominique est vêtu comme un paysan breton.*)

DOMINIQUE. As-tu trouvé?

BERNARD. Oui... ouvre ton sac.

DOMINIQUE, *l'ouvrant*. Tu as enlevé un morceau de l'habit?

BERNARD, *le lui montrant*. Et le secret avec lui... (*Il le met dans le sac.*)

DOMINIQUE. Bon!... Passe-moi les béquilles...

BERNARD, *les lui donnant*. Tiens. (*Prenant son chapeau sur l'établi.*) Et ce chapeau... Tu as ma redingote?

DOMINIQUE. Tout est là, dépêche-toi; quatre heures vont sonner... M. Verdier t'attend.

BERNARD. Je le sais bien... va-t'en. (*Dominique disparaît. — Seul.*) Un dernier coup d'œil avec calme... si c'est possible... Rien qui puisse me trahir... non, rien!... Remettons cet habit à sa place... et partons. (*Comme il raccroche l'habit au fond, il aperçoit Guérin au dehors.*) Guérin qui revient déjà!... Heureusement, je n'ai pas affaire sur son chemin. (*Il enjambe l'appui de la fenêtre et disparaît.*)

SCÈNE VI.

GUÉRIN, *rentrant essoufflé*. Je n'ai pas été long!... (*S'arrêtant surpris.*) Personne!...! Déjà parti?... Il était donc bien pressé?... Cet infortuné Giraud me revient toujours à l'esprit... L'estropié qui a dû prendre le chemin des Graviers ne peut-être loin; je vais le rattraper et lui faire un bout de conduite en le questionnant sur le père Giraud. (*Il ôte son tablier.*) Albert a ce qu'il lui faut pour la journée; je me lèverai de grand matin pour travailler... Mon chapeau... (*Il le met.*) mon habit, et partons!... (*Comme il va pour prendre son habit, Verdier entre par le fond suivi de Bernard, qui a sa redingote boutonnée et qui a mis des lunettes.*)

SCÈNE VII.

GUERIN, VERDIER, BERNARD.

VERDIER. C'est encore moi.

GUÉRIN. Monsieur Verdier... (*Il ôte son chapeau et le remet au porte-manteau.*)

VERDIER. Vous voyez que je suis de parole. (*Désignant Bernard.*) Je me suis fait accompagner par Bernard, à qui j'avais donné l'ordre de m'apporter ici des papiers importants; c'est un brave garçon qui est à la fois mon serviteur et mon commis.

GUÉRIN, *à Bernard*. Serviteur qui peut se vanter d'avoir un bon maître, n'est-ce pas, monsieur?

BERNARD, *ôtant son chapeau et saluant Guérin*. Si bon... qu'il est trop indulgent pour moi...

GUÉRIN, *approchant des tabourets*. Asseyez-vous donc, messieurs. (*Verdier s'assied et regarde Bernard qui ne s'assied que sur un signe de lui, après avoir salué de nouveau.*)

VERDIER. Monsieur Guérin... veuillez, s'il vous plaît, fermer cette porte, cette fenêtre, et m'accorder toute votre attention. (*A Bernard.*) Assieds-toi, mon garçon!

GUÉRIN, *après avoir fermé la porte et la fenêtre*. Je vous écoute, monsieur...

VERDIER *, *qui s'est mis derrière la table*. Je viens vous faire la lecture du testament de Pierre Giraud.

GUÉRIN, *surpris*. Son testament?

VERDIER, *prenant un papier dans un grand portefeuille que vient de lui donner Bernard*. Je n'ai pas dû vous faire de confidence ce matin... avant de parler du testament du défunt, il fallait que je m'assurasse à la mairie de Saint-Servant que la déclaration de son décès y était bien régulièrement inscrite... il fallait que je me misse en mesure pour répondre aux réclamations probables de ses parents que je n'ai pas eu lieu de convoquer pour cette lecture... car ce testament n'intéresse que vous, mon cher Guérin, que Pierre Giraud a institué son légataire universel.

GUÉRIN. Moi!... monsieur Verdier... mais...

VERDIER. Ecoutez!

GUÉRIN. Moi, l'héritier du père Giraud?... (*Il s'assied.*)

VERDIER, *lisant*. « Testament dicté par Pierre Giraud, natif d'Ancenis, à Me Verdier, notaire, en son étude à Ploërmel, le quatorzième jour du mois d'août 1803, à sept heures du soir. — Article 1er : La crainte que j'ai toujours eue d'épouser une méchante femme a fait que je suis resté garçon... Je n'ai donc d'autres parents que des cousins et arrière-cousins, qui m'ont toujours méprisé parce qu'ils m'ont cru pauvre... Et je me donne ici l'indicible satisfaction de les exclure de mon héritage. »

GUÉRIN. Ceux-là, leur compte est fait!

VERDIER. Ils ne se battront pas pour le partage! « Je voulais abandonner, après moi, aux chances du hasard, les écus que j'ai eu plus de bonheur à amasser que je n'en aurais eu à les dépenser... Mais un brave jeune homme m'a secouru avec tant de désintéressement, que je suis heureux de lui donner une preuve de ma gratitude. C'est pourquoi j'institue, pour mon légataire universel, André Guérin, menuisier-charron, domicilié dans la rue Basse, à Saint-Servant... »

GUÉRIN. Pauvre Pierre Giraud!

VERDIER, *lisant*. « Article 2 : Je lui laisse, outre mes souliers, mon habit, mon sac, ma culotte et mon bâton, une caisse de deux pieds carrés remplie d'écus de six livres... »

GUÉRIN. Comment?... Quoi!... Deux pieds carrés d'écus de six livres?...

VERDIER, *continuant*. « Je lui laisse encore un petit baril en bois de chêne, cerclé en fer, remplis de louis de vingt-quatre livres à l'effigie du roi Louis XVI. »

GUÉRIN. A moi!... (*Il se lève.*)

VERDIER. « Et enfin, une somme égale aux deux précédentes, en une liasse de billets de la banque de France... »

GUERIN. C'est drôle de rêver comme cela des choses... et de croire, dans son rêve, qu'on est bien éveillé!...

VERDIER, *se levant et allant à lui*. Vous ne rêvez pas, mon ami. Giraud était un riche avare, et c'est à vous qu'il laisse tout ce qu'il avait amassé.

* Bernard, Verdier, Guérin.

GUÉRIN, avec transport. Quoi ! c'est bien vrai ?

VERDIER, continuant. Écoutez. (Il va se rasseoir. Guérin s'assied aussi en se rapprochant tout près de la table.) « Tous ces écus, ces louis et ces billets appartiendront à Guérin, sans restriction ni conditions, et s'il trouve comme moi plus de bonheur à les contempler qu'à les dépenser... qu'il les garde... et les regarde. »

GUÉRIN, très-ému. Les regarder !... J'aurai certainement beaucoup de plaisir à les voir... mais...

VERDIER. Vous savez maintenant, mon ami, pourquoi je vous engageais à conserver la maison paternelle...

GUÉRIN, avec enthousiasme, en se levant. Oh ! je la conserverai, cette maisonnette où j'ai vu s'éteindre mon père et celui qui me donne aujourd'hui la richesse... La richesse à moi, qui supportais en secret la privation et la misère... à moi et à Albert... A nous des barils d'or, des pieds carrés d'écus de six livres... Brave père Giraud, va ! Si tu savais tout le bonheur... que... qui... car... la joie..., la reconnaissance, tout cela m'oppresse si fort que je crois... que j'étouffrais... (Sanglottant.) Si je ne pouvais... me soulager... en pleurant... (Il se laisse retomber sur la chaise.)

VERDIER. Il faut maintenant savoir où sont cachés les métaux et les billets...

GUÉRIN, pleurant. J'allais... vous demander.

VERDIER. Je ne puis vous le dire...

GUÉRIN. Ah !

VERDIER. Mais, comme vous allez le voir, Giraud s'est chargé de vous en instruire.

GUÉRIN, pleurant toujours. Pauvre cher homme !... Il a... pensé... à tout...

VERDIER, lisant. « Article 3 : J'ai appris pendant ma laborieuse existence à me méfier des hommes... Que M. le notaire m'excuse donc si je me méfie de lui comme des autres... »

GUÉRIN. Il ne vous connaissait pas, monsieur Verdier...

VERDIER, continuant. « C'est pourquoi j'ai écrit de ma main la désignation des lieux et cachettes où sont enfouis et scellés mes trésors... »

GUÉRIN. Il a écrit ?...

VERDIER. « Et cet écrit unique, je l'ai placé et cousu entre le drap et la doublure d'un habit gris appartenant à Guérin, afin qu'il puisse trouver là, dans son propre vêtement, sans intermédiaire et sans témoins, le secret important dont il n'y a que lui qui pourra profiter... Daté et signé par moi, PIERRE GIRAUD, natif d'Ancenis ! »

GUÉRIN. Entre le drap et la doublure de mon habit ?... (se levant) nous allons bientôt savoir.

VERDIER, le retenant. Cela, mon ami, vous regarde seul. (se levant) Et la discrétion...

BERNARD, se levant et avec précipitation. Oui... la discrétion.

GUÉRIN. Oh ! je ne suis pas méfiant, moi ! (allant prendre l'habit.) Je serai au contraire bien heureux, monsieur Verdier, de prendre vos conseils.

VERDIER. S'il en est ainsi. (Il se rassied et fait signe à Bernard qui s'incline et se rassied aussi.)

GUÉRIN, examinant l'habit.) Tiens ! Comment se fait-il que... On a donc coupé ?...

VERDIER. Quoi donc ?...

GUÉRIN. Le secret... l'écrit de Giraud... a été enlevé...

VERDIER, se levant. Enlevé ? (Bernard se lève aussi.)

GUÉRIN. lui montrant l'habit. Voyez !...

VERDIER, voyant le trou fait par les ciseaux de Bernard. En effet !...

GUÉRIN. Mais quand donc ?... mais par qui ?...

VERDIER. Qui pouvait donc savoir ?...

GUÉRIN, avec animation. Quand Giraud vous dictait ce testament... aucun étranger n'était présent ?...

VERDIER. Aucun !...

GUÉRIN. Personne ne pouvait l'entendre ?...

VERDIER. Personne !... Il était sept heures du soir... tous mes clercs étaient partis... Bernard seul gardait la maison...

BERNARD, vivement. Comme je savais que monsieur était en affaires, je m'étais placé près de la porte de la maison, pour éconduire au besoin les importuns... et le marteau de la porte n'a pas été touché...

GUÉRIN, comme frappé d'un souvenir. Ah ! je sais qui a commis ce vol... (Mouvement de Bernard.)

VERDIER. Vous savez ?...

GUÉRIN, très-agité. Une seule personne est entrée chez moi... un voyageur, qui m'a parlé de Giraud... Oh ! c'est bien lui !... Il a trouvé un prétexte pour m'éloigner... il est resté seul ici... mais il ne peut être loin... C'est un paysan estropié, mutilé par l'incendie de la ferme du Monstiere ; il ne peut avoir fait longue route.

BERNARD. Mais le cabriolet de M. Verdier est près d'ici.

VERDIER, vivement. Bernard, monte dedans, et de toute la vitesse de mon cheval, gagne le pont de Saint-Servant, et fais arrêter le voleur s'il tente de le passer.

BERNARD, vivement. Oui... mais à quoi le reconnaîtrai-je ?...

GUÉRIN. Il se traîne à l'aide de béquilles, et son langage est celui des Bas-Bretons de la côte.

BERNARD. Il sera facile à reconnaître et à désigner.

VERDIER. Vite, Bernard !...

BERNARD, avec animation. Comptez !... comptez sur mon zèle !... (Il sort en courant.)

SCÈNE VIII.

VERDIER, GUÉRIN.

VERDIER, très-agité. Et nous, Guérin, en route aussi pour donner l'alarme et nous rendre à Ploërmel, chez le procureur impérial, avec ce testament et cet habit, comme preuve de conviction. Il le prend sur la table.

GUÉRIN. Venez !...

VERDIER. Mais sommes-nous bien sûrs que l'écrit n'y est plus ?...

GUÉRIN. Puisqu'ils ont coupé le drap pour s'en emparer... et, si vous voulez vous en convaincre, nous pouvons voir encore... (Ils examinent l'habit.)

VERDIER. Qu'est-ce que c'est que ça ?... (Trouvant un reste de papier dans la doublure.) Un reste de l'écrit de Giraud !...

GUÉRIN. Les ciseaux n'ont donc pas coupé assez loin ?...

VERDIER. Non, car il est resté une ligne écrite.

GUÉRIN. Que dit-elle ?...

VERDIER, lisant. « Paris, n° 5, les précieux billets de banque. »

GUÉRIN, lisant aussi. « Paris, n° 5... »

VERDIER, réfléchissant. Paris, n° 5...

GUÉRIN. C'est le numéro d'une maison, sans doute ?...

VERDIER. Oui, mais la rue ?... Paris qui en a plus de mille...

GUÉRIN. Comment deviner ?...

VERDIER. L'absence de cette ligne, qu'il ne connaît pas, doit paralyser l'action du voleur. — Remettons cela à sa place. (Il remet le morceau de papier entre le drap et la doublure, et met l'habit sur son bras.) Ces quelques mots pourront éclairer la justice... Venez...

GUÉRIN, avec découragement. Où irons-nous, d'abord ?

VERDIER. A Ploërmel.

GUÉRIN. Mais, je ne puis laisser Albert seul à Saint-Servant.

VERDIER. Où est-il ?...

GUÉRIN. A l'école.

VERDIER. Nous l'emmènerons avec nous, et je vous conduirai tous deux, s'il le faut, jusqu'à Paris. Hâtons-nous.

GUÉRIN. Je ne pourrais voyager ainsi... (Désignant l'habit coupé.) Je n'avais que ce vêtement, moi...

VERDIER, en désignant un en toile accroché au mur. Et cet autre que voici ?...

GUÉRIN. Il appartenait à Giraud. (Allant le prendre.) Il est à moi, maintenant... à moi, son légataire... Voilà tout ce qu'ils m'ont laissé, les gredins !... (Avec tristesse.) Allons, pauvre Guérin dépossédé !... (Mettant l'habit.) couvre-toi de ton héritage, et tâche que tes regrets ne durent pas plus longtemps que n'a duré ta richesse... (Il s'assied pensif sur son établi.)

VERDIER. Je comprends votre douleur et votre accablement, mon pauvre ami... mais nous trouverons, sans doute...

GUÉRIN, l'interrompant avec douleur. Rien, monsieur Verdier... nous ne trouverons rien !... Croyez-vous donc que le coupable n'avait pas pris aussi bien ses mesures pour fuir que pour voler ?... et ne pressentez-vous pas, comme moi, que tout est perdu ?...

VERDIER. J'espère bien tout retrouver, au contraire !...

GUÉRIN. Mais le secret guide le voleur, et nous ne savons rien, nous !...

VERDIER. Il est vrai que la partie n'est pas égale, mais, peut-être...

GUÉRIN, avec désespoir. Mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous fait voir la richesse comme dans un rêve !... Je vivais pauvre et content, avec un peu de travail et beaucoup d'espérance... j'oubliais la misère en pensant à l'avenir ; pourrais-je maintenant la supporter sans souffrir, et retrouver l'espoir qui faisait tout mon courage !!!

VERDIER. C'est le bien volé qu'il faut retrouver... pour vous... pour Albert...

GUÉRIN. Pour Albert !... si je le pouvais !...

VERDIER. Essayez !

GUÉRIN, se ranimant. Essayons... je le veux bien !... (Il met son chapeau et prend son bâton.)

VERDIER. Venez !... mon ami...

GUÉRIN, décidé. Allons ! (S'arrêtant et se découvrant.) Et que l'âme de Pierre Giraud nous venge... et nous assiste !... Partons...

(Ils sortent tous deux par le fond, et l'on voit Guérin fermer au dehors la porte vitrée de sa maisonnette, tandis que le rideau tombe.)

ACTE PREMIER

LE BON MONSIEUR BERNARD.

Un salon richement meublé à Rennes dépendant de l'habitation de M. Bernard, grande porte vitrée au fond donnant dans un deuxième salon; portes latérales à droite et à gauche, au deuxième plan, à droite, tables, siéges, etc.

—

Au lever du rideau, Dominique vêtu comme un intendant de bonne maison est assis dans un fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINIQUE, puis VERDIER et un Domestique.

DOMINIQUE, seul. « Et enfin tu te transporteras à Rennes, là, tu trouveras, dans un portefeuille rouge, caché derrière la boiserie d'une chambre du deuxième étage de la maison, située rue de... » Et la fin de cette phrase écrite est restée dans l'habit de ce Guérin... (Se levant.) de cet ouvrier, qui est mort, sans doute... car, depuis dix ans, nous l'avons toujours vainement cherché... et nous n'avons jamais pu découvrir ou deviner le nom de cette rue... à Rennes. (Se frappant le front.) Voyons donc... voyons donc... que je songe encore!

UN DOMESTIQUE en livrée, paraissant et introduisant Verdier. Si monsieur veut entrer au salon?

DOMINIQUE. Qui est-ce qui vient là?

VERDIER, entrant. Bonjour monsieur Dominique, M. Bernard est absent?

DOMINIQUE. Il est sorti pour affaire...

VERDIER. Je l'ai aperçu hier au théâtre; mais je n'ai pas pu lui parler. On m'a dit qu'il était satisfait de son voyage à Bade... Et vous, monsieur Dominique?

DOMINIQUE. Moi... je m'y suis ennuyé, à Bade...

VERDIER. Mademoiselle Juliette, la pupille de M. Bernard est bien?

DOMINIQUE. Très-bien.

VERDIER. J'en suis charmé... Vous voudrez bien dire à M. Bernard que j'étais venu causer avec lui de notre école gratuite... je reviendrai dans l'après-midi (Il monte la scène.)

DOMINIQUE. Je le lui dirai. (Verdier va pour sortir, il rencontre Juliette.)

SCÈNE II.

Les Mêmes, JULIETTE.

JULIETTE, à Verdier. Je viens d'apprendre que vous étiez ici... et j'accours pour vous tenir compagnie, en l'absence de M. Bernard.

VERDIER, à Dominique. Je ne puis résister à l'aimable société que m'offre mademoiselle Juliette, j'attendrai M. Bernard.

DOMINIQUE. A votre aise, monsieur Verdier, à votre aise.

VERDIER. Au revoir monsieur Dominique. (Dominique s'incline et sort par le fond.)

SCÈNE III.

VERDIER, JULIETTE.

JULIETTE *. Vous ne m'embrassez pas aujourd'hui?

VERDIER. Plutôt deux fois qu'une... mon enfant. (Il l'embrasse, la considérant.) Toujours belle!...

JULIETTE, ingénument. Je ne sais pas.

VERDIER. Je le sais, moi, qui vous vois... toujours heureuse?...

JULIETTE. Je ne sais pas.

VERDIER, souriant. Cela, mon enfant, je ne puis l'apprendre en vous regardant. Vous devez être moins isolée, depuis que ce bon Bernard est revenu?

JULIETTE. Oh! certainement... la maison a repris son mouvement accoutumé... Et, cependant, je ne sais pourquoi, j'éprouve une sorte d'embarras auprès de M. Bernard.

VERDIER. De l'embarras, dites-vous?

JULIETTE. Oui, M. Bernard, qui fait tant de bien, est très-indulgent, très-bon, sans doute; mais je ne puis avoir avec lui l'abandon que j'ai si facilement avec vous, et je regrette toujours que vous ne soyez pas, vous, monsieur Verdier, devenu mon tuteur.

VERDIER. Quand vous perdîtes votre mère, la pauvre femme, que ses riches parents avaient oubliée, laissa pour vous, une somme de vingt mille francs dans mon étude... tout ce qu'elle possédait. Il fallait vous trouver un tuteur... lorsque Bernard se présenta... Je l'avais vu commencer pauvre, dans mon étude... Une habileté peu ordinaire lui avait fait faire en peu d'années une fortune surprenante et rapide; il était estimé, vanté; j'ai senti qu'entre ses mains votre faible avoir pourrait être aisément doublé, s'il vous associait à ses heureuses entreprises... et je n'ai pas eu lieu de m'en repentir... Ne vous a-t-il pas donné une éducation complète?... N'avez-vous pas professeurs de musique, de dessin?... Et votre dot, qu'il a dû facilement augmenter, ne vous permettra-t-elle pas de faire un jour un mariage digne de vous... qui ne pouvez oublier que votre oncle était un comte de Châteaubourg.

JULIETTE. Oui, je sais que mes grands parents étaient nobles et riches... mais ma mère, qui s'était, disaient-ils, mésalliée en épousant mon père, un simple vigneron, m'a classée dans la plus humble médiocrité, et je ne suis en réalité que la fille de Juliette Aubré, une petite mercière de Ploërmel; je n'ai donc pas la prétention de faire un riche mariage... et je voudrais pouvoir associer mon sort à celui d'un jeune homme n'ayant pour toute fortune que sa loyauté, son courage et ses espérances.

VERDIER. Est-ce que vous en avez rencontré un qui méritât votre attention?

JULIETTE. Je ne dis pas cela.

VERDIER. Mais vous ne le niez pas.

JULIETTE. Ce que je ne crains pas de vous avouer à vous, monsieur Verdier, je n'oserais le confier à M. Bernard.

VERDIER. Ce n'est pas un mal, ma chère Juliette... en pareille matière, un peu de réflexion ne saurait nuire.

LE DOMESTIQUE, paraissant. Monsieur Verdier, M. Bernard est de retour.

SCÈNE IV.

VERDIER, JULIETTE, BERNARD.

JULIETTE, bas à Verdier. Pas un mot...

VERDIER, de même. Soyez tranquille.

BERNARD, entrant. Eh! bonjour, monsieur Verdier! (Il lui donne la main.)

VERDIER, la lui prenant. Bonjour, mon cher Bernard... Eh bien ce voyage à Bade?...

BERNARD. M'a été très-salutaire... Mais asseyez-vous donc. (Ils s'asseyent, Verdier au milieu, Juliette à sa droite.)

VERDIER. J'ai travaillé pendant votre absence à l'organisation de notre école gratuite.

BERNARD. J'ai à ce sujet de nouvelles et grandes idées... Je crois que nous pourrons facilement doubler nos ressources... je vous en ferai juge en vous remettant bientôt un travail sur mon nouveau plan d'organisation.

VERDIER. C'est toujours un bon sentiment qui vous guide.

BERNARD. Celui qui donne est bien plus heureux que celui qui reçoit. (Changeant de ton.) Ne vous ai-je pas entrevu hier soir au théâtre?

VERDIER. En effet... je suis un de ses fervents abonnés... cette pièce du *Bigame* était intéressante, et bien jouée par ce Philidor.

JULIETTE. Oh! le vilain homme... Il m'a empêché de dormir toute la nuit... je l'entendais toujours mentir avec une audace... et je ne pouvais oublier son sang-froid, quand il préparait le poison pour cette malheureuse femme.

VERDIER. Le bel Anatole a dû vous consoler?

JULIETTE. Non... il m'a déplu.

VERDIER. Et le bailli?

JULIETTE. M'a ennuyé avec ses longs discours.

VERDIER. Ce qui nous prouve que Philidor seul est un acteur de talent. L'amoureux devait vous plaire... il vous a déplu... Le Bailli devait vous intéresser... Il vous a ennuyée... Philidor, le Bigame, devait vous épouvanter, et il a su vous empêcher de dormir.

BERNARD. Vous avez raison, monsieur Verdier, ce Philidor a quelque mérite... heureusement, car il n'est pas beau.

JULIETTE. Il est affreux.

VERDIER. Mon Dieu!... la laideur au théâtre est souvent celle que le rôle exige, et l'on ne peut pas étrangler son père avec le visage d'un archange; ce Philidor a le rare talent de savoir prendre toujours le masque du personnage qu'il veut représenter, et je me propose de lui en faire mon compliment.

JULIETTE. Vous oserez lui parler?

VERDIER. Pourquoi non... c'est peut-être un très-brave homme. Et le ballet vous a-t-il amusé?

JULIETTE. Oui, cette danseuse est gracieuse et belle.

BERNARD. Flora!... la Flora... que les enthousiastes trouvent digne du grand Opéra.

VERDIER. Et cependant, il paraît qu'elle ne danse qu'à regret?

BERNARD, riant. Oui, l'on disait autour de nous qu'elle étudie, pour jouer les victimes de mélodrames...

* Juliette, Verdier.

VERDIER, se levant. Ce qui nous prouve qu'on est rarement content de son sort.

BERNARD, se levant. Vous nous quittez déjà ? (Juliette se lève.)

VERDIER. J'avais pris un rendez-vous avec nos associés. Je vais l'ajourner en attendant votre nouveau travail.

BERNARD, se levant. Le temps de la remettre au net, et je vous le ferai parvenir.

VERDIER, lui tendant la main. A bientôt donc, mon cher Bernard.

BERNARD. A bientôt, monsieur Verdier.

VERDIER, à Juliette. Adieu, mademoiselle Juliette.

JULIETTE. Je vais vous accompagner jusqu'au bout du jardin. (A Bernard.) Si mon tuteur le permet.

BERNARD. Bien volontiers, mon enfant. (Bernard les accompagne. Verdier sort avec Juliette. Dominique entre furtivement à gauche.)

SCÈNE V.

BERNARD, DOMINIQUE.

DOMINIQUE, avec inquiétude. Eh bien ?

BERNARD. Quoi ?

DOMINIQUE. Le banquier ?

BERNARD. Mal dans ses affaires... pas d'argent.

DOMINIQUE. Mon Dieu !... qu'allons-nous devenir ?

BERNARD, à mi-voix. Tu vas recommencer tes jérémiades ?

DOMINIQUE. Mais tu ne songes donc pas...

BERNARD. Que nous sommes ruinés, si par Dieu !... (Il va s'asseoir à droite.)

DOMINIQUE. Maudit soit le voyage que tu as voulu faire à Bade.

BERNARD. Ne vas-tu pas maintenant me rendre responsable de notre mauvaise chance au jeu ? Quand j'avais perdu la veille huit cents louis sur la rouge, ne m'as-tu pas conseillé de garder la couleur ?

DOMINIQUE. C'était le jeu !

BERNARD. Eh bien, j'ai joué le jeu... de quoi te plains-tu ?...

DOMINIQUE. Tu dois sur parole ?

BERNARD. Vingt mille francs.

DOMINIQUE. Et il te reste...

BERNARD. L'estime et la considération de tous ceux qui me croient le plus vertueux des hommes.

DOMINIQUE. Si c'est avec leur considération que tu espères payer...

BERNARD. Je ne dis pas non... (Il se lève.) Crois-tu donc... que je me serais imposé l'obligation... de m'associer à une foule de projets... de complaire aux uns, de flatter les autres, si je n'avais espéré en tirer un jour un profit ? Mal mentir est un crime, mais bien mentir est une science... Quand il y a cinq ans, nous étions ruinés comme aujourd'hui... la confiance que j'avais su inspirer, ne nous a-t-elle pas servi ?

DOMINIQUE. Tu as heureusement alors trouvé la tutelle de Juliette et le dépôt de ses vingt mille francs, mais... maintenant...

BERNARD. Cherchons... nous trouverons peut-être une nouvelle ressource.

DOMINIQUE. Cherchons, je le veux bien. Et dire qu'il doit y avoir quelque part dans une maison, à Rennes, où nous sommes... cent mille francs qui nous appartiennent.

BERNARD. Oui, mais nous ne savons dans quelle rue est cette maison, et c'est folie d'y penser encore. Songe donc que depuis douze ans, nous avons cherché ce Guérin de qui nous pouvions apprendre par surprise, la fin de la phrase, la clef, l'âme du secret des seconds cent mille francs de l'avare ; que M. Verdier, qui a de son côté vainement cherché la trace de cet héritier qu'il aimait, est demeuré convaincu qu'il est mort.

DOMINIQUE. Sur quoi compter, mon Dieu ?

BERNARD. Sur l'imprévu.

DOMINIQUE. Et si tes créanciers viennent avant l'imprévu ?

BERNARD. Oh ! alors, nous irons chercher fortune ailleurs.

DOMINIQUE. Et Juliette, ta pupille... dont tu t'es embarrassé ?

BERNARD. Elle est jeune et belle... nous lui trouverons un mari qui se chargera d'elle.

DOMINIQUE. Oui, mais sa dot ?

BERNARD. Je la promettrai... mais Dieu merci, nous n'en sommes pas réduits à cette extrémité ; du courage, morbleu ! de l'aplomb, et le sourire sur les lèvres... C'est quand on est ruiné, qu'il faut faire croire que l'on vient de doubler sa fortune.

LE DOMESTIQUE, entrant. Monsieur Bernard !

SCÈNE VI.

LES MÊMES, LE DOMESTIQUE.

BERNARD, au domestique. Que voulez-vous, mon ami ?

LE DOMESTIQUE. Voici la carte d'un monsieur qui désire vous parler.

BERNARD, la regardant. Le marquis de Saint-Valery. Je n'ai jamais entendu parler de ce marquis. (A Dominique.) Et toi ?

DOMINIQUE. Moi, non plus.

BERNARD, au domestique. Priez ce monsieur de vouloir bien attendre quelques minutes. (Le domestique sort.) Que peut me vouloir ce marquis ?

DOMINIQUE. Tu n'as pas joué contre lui ?

BERNARD. Jamais. (Il prend des lunettes d'or dans sa poche et les met. — A Dominique.) Maintenant, fais entrer ce marquis inconnu. (Dominique sort.)

SCÈNE VII.

BERNARD, seul, puis SAINT-VALERY.

BERNARD, mettant ses lunettes. Le marquis de Saint-Valery... c'est un nom de vieille noblesse bretonne. (Le voyant entrer.) Le voici. (Il le salue.)

SAINT-VALERY. Je viens, monsieur Bernard, vous prier, vous de qui l'obligeance est bien connue, de m'aider dans une recherche dont vous apprécierez l'importance.

BERNARD. Veuillez d'abord vous asseoir, monsieur, et me dire...

SAINT-VALERY *. J'arrive de l'étranger où j'avais été, il y a douze ans, emporté par l'émigration, ainsi que le comte de Châteaubourg, et c'est de lui dont il s'agit.

BERNARD. Du colonel comte de Châteaubourg ?

SAINT-VALERY. De lui-même.

BERNARD, à part. L'oncle de Juliette.

SAINT-VALERY. Le comte avait une sœur, qui, s'étant associée aux idées révolutionnaires, s'était mésalliée en épousant un simple vigneron de la Vendée.

BERNARD. Un vigneron ?

SAINT-VALERY. Le comte avait tenu cette mésailliance secrète et renié sa sœur, ainsi qu'une fille qu'elle avait eue de ce mariage... Mais, étant vaincu, blessé, poursuivi, il espérait trouver chez elle un secret asile ; et guidé par un sous-officier de l'armée vendéenne, il tâchait de s'y rendre, quand son guide fut tué d'une balle à ses côtés... Le comte seul alors gagna par miracle le port de Saint-Malo et s'embarqua pour l'Angleterre. Mais le pauvre comte, dont la raison s'était considérablement affaiblie, perdit bientôt complétement la mémoire. Il est mort, il y a bientôt deux mois... sa fortune, placée entre les mains de la compagnie des Indes... s'est sans cesse augmentée avec la prospérité de cette compagnie, si bien qu'il laisse aujourd'hui une somme de cinq à six cents mille francs, et n'a pour héritière que cette sœur ou cette nièce inconnues.

BERNARD, à part. C'est Juliette.

SAINT-VALERY. Je suis revenu en France, moi, pour leur en apporter la nouvelle. Mais, comme je n'ai pu obtenir du pauvre comte, qui avait perdu même le souvenir de la France, aucun renseignement... je suis en Bretagne à la recherche de femmes dont je ne sais pas même le nom. On m'a conseillé de m'adresser à vous, qui avez, m'a-t-on dit, parcouru toute la Bretagne, et je viens, après vous avoir fidèlement exposé la situation, vous demander si vous pouvez me renseigner et me diriger.

BERNARD, se levant. Vous me voyez encore tout ému de l'intérêt que j'ai pris à cette histoire... Oui, j'ai beaucoup voyagé en Bretagne, et mes relations dans ce pays sont si étendues, que je trouverai bientôt la trace que vous cherchez. Reposez-vous sur moi, je m'en charge.

SAINT-VALERY, se levant. Je vous avoue que je suis impatient de...

BERNARD, l'interrompant. Ah ! je comprends votre impatience, car je devine le roman que vous faites à l'avance dans votre esprit.

SAINT-VALERY. Un roman ?

BERNARD. Vous êtes jeune, beau, titré, vous avez tout ce qu'il faut pour plaire... Vous apportez à une jeune fille, belle assurément... une... fortune... inespérée... et vous devenez naturellement l'époux de la riche héritière du comte.

SAINT-VALERY. C'est un roman que l'on peut faire assurément mais... ce n'est pas le mien.

BERNARD, avec espoir. Vraiment ?

* Saint-Valery, Bernard, assis tous deux.

SAINT-VALERY. Je suis, d'ailleurs, assez riche pour ne pas envier la fortune de l'héritière, et d'autant moins désireux de me marier à cette heure, qu'une passion...

BERNARD. Vous êtes amoureux ?

SAINT-VALERY. Amoureux fou !...

BERNARD. Mais il me semble que ce serait une raison de plus pour...

SAINT-VALERY. Pas du tout, monsieur, car je ne puis épouser celle dont je suis épris.

BERNARD, *confidentiellement.* Une femme mariée?...

SAINT-VALERY. Non, monsieur, non... et je puis bien vous le confier, car ce n'est pas un crime... j'adore une danseuse...

BERNARD. Il y en a de très-séduisantes... une danseuse de Paris?

SAINT-VALERY. Non, je l'ai vue ici, à Rennes, au théâtre.

BERNARD. C'est Flora, la divine Flora !

SAINT-VALERY, *avec âme.* Oui, monsieur... la divine !...

BERNARD. Ah! vous avez bien des rivaux ! Lui avez-vous dit que vous étiez riche et marquis ?

SAINT-VALERY. Non, mais je le lui ai écrit.

BERNARD. Je crois que vous avez eu tort... c'est une fille étrange et romanesque, qui affecte de mépriser la richesse, et sur les idées de laquelle je pourrai peut-être vous éclairer.

SAINT-VALERY. Vraiment, monsieur?

BERNARD. Mais je veux avant tout m'occuper des intéressantes héritières... Avez-vous chargé quelque autre personne de vous aider dans vos démarches?

SAINT-VALERY. Non, monsieur. Il n'y a que le capitaine de Grandpré qui était l'ami du comte, qui sache que je cherche son héritière. Il voudrait bien se joindre à moi, mais il est aide de camp de Sa Majesté qui ne lui laisse pas le temps de se livrer à des recherches.

BERNARD, Plus libre que lui, moi, je réponds d'un succès plus ou moins prochain. Où pourrai-je vous faire savoir?

SAINT-VALERY. *Hôtel de France.* C'est là que je suis descendu.

BERNARD. Vous y aurez bientôt de mes nouvelles. (*Il va sonner, un domestique paraît au fond. — Au domestique.*) Vous accompagnerez M. le marquis !

SAINT-VALERY. On ne me trompait pas quand on m'assurait que je serais bien accueilli par ce bon monsieur Bernard.

BERNARD. C'est un nom flatteur dont veulent bien m'honorer quelques rares personnes que j'ai pu obliger.

SAINT-VALERY. Nom difficile à conquérir.

BERNARD. Moins qu'on ne pense... Ne jamais faire le mal, profiter de toutes les occasions pour faire le bien... Voilà le grand secret ! (*Il fait un signe au domestique. Saint-Valery s'incline devant Bernard qui lui rend son salut, et sort suivi du domestique.*)

SCÈNE VIII.

BERNARD, *puis* DOMINIQUE.

BERNARD, *ôtant ses lunettes et redescendant la scène.* Vive Dieu !... Il n'y a pas que dans les contes de fées que le prince Charmant vient à propos.

DOMINIQUE, *entrant.* Je viens de voir s'éloigner le marquis, et j'accours pour savoir...

BERNARD, *glorieux**. Dominique !... l'imprévu est arrivé avant les créanciers.

DOMINIQUE. Que veux-tu dire?

BERNARD. Écoute... et sois foudroyé !

DOMINIQUE. Merci !

BERNARD. Ce marquis est à la recherche d'une femme, jeune, pauvre et mystérieuse, à laquelle il doit annoncer qu'elle hérite de six cents mille livres.

DOMINIQUE. Six cent mille livres !

BERNARD. Oui ; commence, s'il te plaît, par te débarrasser de cet air piteux qui m'afflige, et suis bien mon plan.

DOMINIQUE. Voyons ton plan.

BERNARD. J'empêche ce marquis de trouver l'héritière, en lui faisant faire fausse route... Pendant qu'il se perd dans les brouillards, je m'approche de l'ignorante orpheline... je fais acte de générosité, je me dévoue et je l'épouse, moi que l'on croit très-riche... Sitôt après mon mariage, je laisse pénétrer un rayon de lumière sur le chemin du marquis égaré... Il reconnaît bientôt dans ma nouvelle épouse celle qu'un mot de lui doit enrichir... et je vais, moi, le mari surpris, confus, ébloui demander à la riche Compagnie des Indes les six cent mille francs qu'elle doit à madame Bernard.

DOMINIQUE. Mais cette femme, tu la connais donc?

BERNARD. C'est Juliette.

DOMINIQUE. Juliette !

* Bernard, Dominique.

BERNARD, *souriant.* Nous disions précisément tout à l'heure qu'il fallait lui trouver un mari.

DOMINIQUE. Et moi qui avais cru devoir la questionner à ce sujet, je venais t'annoncer que la chose serait facile.

BERNARD. Comment! pourquoi?

DOMINIQUE. Parce qu'elle vient de me confier qu'elle a dans le cœur une inclination, une inclination secrète.

BERNARD, *avec inquiétude.* Une inclination, dis-tu? Et pour qui donc?

DOMINIQUE. Pour ce jeune peintre, cet Albert, que tu lui as donné pour professeur, et qui vient d'arriver, car c'est l'heure de sa leçon.

BERNARD. Est-ce que ce n'est pas ici qu'il la lui donne d'ordinaire? (*La fin de cette scène doit être jouée très-vivement.*)

DOMINIQUE. Ici même.

BERNARD. Si je pouvais...

DOMINIQUE. Quoi donc?

BERNARD. Tu as souvent vu jouer des pièces de théâtres?

DOMINIQUE. Toutes les fois que je suis allé au spectacle... Pourquoi cette question?

BERNARD. Quand un mari soupçonneux, quand un rival inquiet, veulent savoir ce que se disent en leur absence les amants presumés... que font-ils?

DOMINIQUE. Ils se cachent pour écouter leur conversation.

BERNARD. Je suis maintenant dans le rôle d'un rival très-inquiet.

BERNARD. Tu peux te cacher derrière la porte de ton cabinet.

BERNARD. Oui, mais au théâtre où tout est convenu d'avance, cela réussit toujours, et je me demande si en réalité l'on peut bien entendre d'une chambre ce qui se dit dans l'autre.

DOMINIQUE. Ce n'est pas douteux, si la porte est mal close.

BERNARD. Tu as raison... J'aurai soin de tenir la mienne entr'ouverte.

DOMINIQUE. Dépêche-toi... J'entends Juliette. (*Bernard disparaît à droite, Dominique va au-devant de Juliette, qui entre.*)

SCÈNE IX.

DOMINIQUE, JULIETTE.

JULIETTE. Savez-vous, monsieur Dominique, si M. Bernard aura besoin de ce salon?

DOMINIQUE. Aucunement, mademoiselle, car il vient de sortir.

JULIETTE. Alors, je puis, comme lorsque vous étiez à Bade, y prendre ma leçon de dessin.

DOMINIQUE. A votre aise, mademoiselle.

JULIETTE. Seriez-vous assez bon pour en prévenir mon professeur, qui attend?

DOMINIQUE. M. Albert... bien volontiers. (*Regardant la porte à droite, à part.*) Pas un mot ne lui échappera. (*Il sort par le fond. Juliette va prendre un dessin dans un portefeuille qui est sur une chaise à droite, et le pose sur la table à droite.*)

SCÈNE X.

JULIETTE, *puis* ALBERT.

JULIETTE. Voyons, si mon maître sera content de son élève.

ALBERT, *entrant.* Mademoiselle, je suis à vos ordres.

JULIETTE, *lui désignant son dessin.* Voici, monsieur Albert, ce que j'ai dessiné hier. (*Albert passe à droite de la table.*)

ALBERT, *regardant le dessin.* C'est la vue que vous avez de la terrasse... C'est très-bien, mademoiselle ; la perspective est bien entendue... mais vos premiers plans manquent de la vigueur nécessaire pour éloigner les lointains... (*Prenant un crayon.*) Voulez-vous que je vous indique? (*Il s'assied.*) Plus les objets s'éloignent, plus les ombres s'amoindrissent... et plus ils se rapprochent, au contraire, plus les ombres doivent être accentuées. (*Il dessine.*)

JULIETTE, *qui, placée au bout de la table, le regarde dessiner.* C'est juste... Vous êtes heureux, monsieur Albert, de pouvoir ainsi reproduire la nature.

ALBERT, *dessinant.* Heureux, dites-vous?... A ce compte-là, le bonheur serait facile à conquérir... et pourtant, vous avez raison... l'artiste trouve du bonheur dans le travail... mais la grande passion que j'ai pour l'art ne saurait me satisfaire, moi, à qui l'aveu de tout autre amour est fatalement défendu.

JULIETTE. Et pourquoi cela?

ALBERT. Vous ne pourriez me comprendre, mademoiselle, que si vous connaissiez les secrets tourments de ma vie. (*Dé-*

signant le dessin.) Vous voyez que les ombres fortement accusées font briller les lumières.

JULIETTE. Oui, ce dessin prend sous vos doigts la vie qui lui manquait... Quels sont donc, monsieur Albert, vos mystérieux tourments?

ALBERT. D'abord, mademoiselle, je ne sais si le nom d'Albert est mon nom de famille ou mon nom de baptême, car je n'ai jamais connu mes père et mère.

JULIETTE. Vraiment?

ALBERT. J'avais trois ans à peine, m'a-t-on raconté, quand mon père, qui fuyait ou se battait dans un village au cœur de la Bretagne, entra... à quelques pas d'une église... dans la chaumière d'un artisan, et le pria de me garder jusqu'au soir... La journée fut meurtrière... mon père ne revint jamais...

JULIETTE. Jamais?

ALBERT. Jamais... Le brave ouvrier prit soin de mon enfance, et, quand je le perdis, son fils, qui s'était habitué à me croire son frère, continua pour moi ce que son père avait commencé. Jamais homme n'entoura son enfant de tant de soins et d'affection. A force de sacrifice; il a pu tout me donner, excepté le nom de mon père, que je ne pourrais donner à mon tour à celle que j'ai la témérité d'aimer. (Après un court silence, reprenant le dessin.) Il faut maintenant assombrir un peu le ciel pour le fondre avec l'horizon. (Il dessine.)

JULIETTE. Mais le nom d'Albert, que peut-être un jour vous rendrez célèbre, pourrait être accepté par une femme qui le porterait avec vous.

ALBERT, quittant le dessin. Vous pouvez le croire, vous, que les préjugés n'aveuglent pas... Mais vous ne connaissez encore qu'une faible part des obstacles qui me condamnent au silence. (Se levant.) Je ne m'appartiens plus, mademoiselle, j'appartiens à la France... à l'empereur... Je suis soldat, enfin!... (Il passe.)

JULIETTE, surprise. Soldat, vous?

ALBERT. J'ai amené au tirage au sort le numéro 30, qui m'appelle sous les armes... Comme j'allais rentrer au logis... songeant au chagrin de mon frère s'il apprenait tout à coup mon infortune. On ajouta un zéro au numéro 30, que selon la coutume on avait inscrit sur mon chapeau... Trois cents! s'écria-t-il en me voyant entrer; trois cents!... j'aurais perdu la raison s'il m'avait fallu te voir partir à l'armée!... Et je n'eus pas la force de le désabuser.

JULIETTE. Et ce frère si affectueux?...

ALBERT. C'est le comédien Philidor.

JULIETTE. Lui?

ALBERT. Lui que vous avez souvent maudit en le voyant sur la scène... J'appris bientôt que j'étais désigné pour le 10e de ligne, colonel Lefèvre, en garnison à Nantes... Grâce à une haute protection, j'ai secrètement obtenu un congé de trois mois, qui m'a permis de prolonger l'erreur de mon frère.

JULIETTE, avec inquiétude. Mais dans trois mois?

ALBERT. Voulez-vous maintenant savoir quelle est ma folle espérance?

JULIETTE. Quelle est-elle donc?

ALBERT. Sa Majesté l'empereur, dans le but d'encourager les jeunes artistes que la gloire des armes laisse dans l'oubli, vient de mettre au concours un tableau représentant la France accueillant la Paix qui lui amène l'Abondance, déclarant que les deux lauréats seraient dotés de travaux dans la décoration des monuments publics. Depuis ce jour, mademoiselle, un coupable orgueil s'est emparé de mon esprit: j'ai travaillé sans cesse pour préparer un tableau que je veux apporter à ce concours... Et j'ose me dire que si, par un miracle, j'étais un des élus... je serais... bientôt assez riche pour me faire remplacer au service et saluer de nouveau l'avenir; mais si ce miracle, si follement espéré, ne s'accomplit pas... mon sort est fixé d'avance. Croyez-vous maintenant que je ne serais pas coupable, si j'étais assez insensé... moi suspendu sur un abîme, pour laisser deviner à une femme que je l'aime... Et ne pensez-vous pas que je m'exposerais à être puni de ma témérité par quelques mots de reproches ou quelques preuves d'indifférence? (Silence. — Avec âme.) Oh! si au lieu de m'accabler après un tel aveu... son silence me permettait de vivre et d'espérer!... je crois que je triompherais, mademoiselle!... Oui... car j'en pourrais trouver parmi mes émules de plus habiles que moi... mais pas de plus heureux... Et le bonheur... c'est la force et la vaillance qui donnent à l'artiste les inspirations étranges et quelquefois sublimes... L'amour d'une femme aimée... c'est la poésie dans son cœur... le feu dans sa pensée... c'est le soleil dans son âme!.. (On entend fermer violemment la porte derrière laquelle se tenait Bernard. Tous les deux se regardent étonnés.) Je croyais qu'on entrait.

JULIETTE. Je croyais aussi que cette porte s'ouvrait; et pourtant M. Bernard est absent. (Elle va ouvrir la porte et regarde.) Personne dans son cabinet. (La porte du fond s'ouvre. Bernard paraît; il a son chapeau sur la tête et sa canne à la main.)

SCÈNE XII.

Les Mêmes, BERNARD, Un Domestique.

JULIETTE. Le voici!

BERNARD, au domestique, en lui donnant sa canne et son chapeau. Dites à M. Dominique que je suis de retour. (Le domestique sort. — A Albert.) Monsieur Albert, je vous salue. (Albert s'incline.)

JULIETTE. Vous étiez sorti, monsieur Bernard?

BERNARD. Vous le voyez... j'arrive. Est-ce que vous n'avez pas entendu le bruit de ma voiture?

JULIETTE. Je ne l'ai pas entendu.

BERNARD. Vous étiez sans doute très-occupée de... votre dessin?... Voulez-vous permettre que je sois juge des progrès... (Il examine le dessin.) Mais c'est un vrai tableau qui fait honneur au maître.

ALBERT. Ou plutôt à l'élève.

BERNARD, avec bonhomie. Maintenant, mes chers enfants, je suis à mon grand regret forcé de vous congédier... J'attends ici quelqu'un.

ALBERT, prenant son chapeau. Je me retire, monsieur. (A Juliette.) A demain, mademoiselle.

JULIETTE. A demain, monsieur Albert. (Albert s'incline et sort. — Bernard contemple Juliette, qui prend le portefeuille et gagne la porte de gauche, après avoir remis le dessin.)

BERNARD. Voulez-vous, Juliette, m'accompagner ce soir au concert?

JULIETTE, s'arrêtant surprise. Bien volontiers.

BERNARD. Dans une heure, si cela vous est agréable, vous me trouverez à votre disposition.

JULIETTE. Dans une heure, je serai prête. (Elle va à la porte de gauche. — S'apercevant de la contemplation de Bernard, à part.) Comme il me regarde!... (Elle sort par la porte latérale de gauche.)

SCÈNE XIII.

BERNARD, puis DOMINIQUE.

BERNARD. Allons, la lutte réclamera toutes les ressources de l'adresse et de la prudence. Examinons ces notes que je viens de prendre pour mémoire. (Il lit dans un carnet.) « Un père inconnu qui fuyait ou se battait... La ville au cœur de la Bretagne et la chaumière de l'artisan à quelques pas de l'église... » (Parlant.) Très-bien! Celle-ci : « 10e de ligne... garnison à Nantes... colonel Lefèvre... » J'en ferai mon profit. (Il remet le carnet dans sa poche.)

DOMINIQUE, entrant au fond. Eh bien? qu'as-tu entendu? que sais-tu?

BERNARD, confidentiellement. Je sais que c'est une affection qu'on ne saurait détruire, et qu'il faudra briser.

DOMINIQUE. Ce sera difficile.

BERNARD, vivement. Ce serait impossible, si Albert, en faisant à Juliette de secrètes confidences, ne m'en avait fourni les moyens.

DOMINIQUE. Qu'as-tu donc appris?

BERNARD. D'abord, qu'il est tombé au sort, qu'il est en congé, et que son colonel est ce même colonel Lefèvre qui m'a gagné cinquante louis à Bade.

DOMINIQUE. C'est presqu'un ami.

BERNARD. Qui me doit bien un service en échange de mes cinquante louis. Je veux en abuser... Je sais où le rencontrer; il aura bientôt ma visite, et je le prierai de rappeler immédiatement Albert à son corps.

DOMINIQUE. Très-bien!... nous en serons à jamais débarrassés.

BERNARD. Vous êtes un imbécile!

DOMINIQUE. Tu crois?

BERNARD. J'en suis sûr... Albert, qui a obtenu un congé, pourrait en obtenir un autre, et revenir.

DOMINIQUE. C'est juste.

BERNARD. Mais je lui en ôterai facilement l'envie, en profitant d'une autre révélation qu'il vient de faire à Juliette sur sa mystérieuse naissance.

DOMINIQUE. Encore une confidence?

BERNARD. Ce qui nous prouve qu'on apprend toujours quelque chose en écoutant aux portes... Tu sais où demeure Albert?

DOMINIQUE. Rue de Paris, 19, chez le comédien Philidor.

BERNARD. C'est juste, dans la même maison que Flora la

* Albert, Juliette.

danseuse. J'irai demain sans faute rue de Paris, 19, chez l'acteur Philidor pour y rencontrer la jeune Albert, et je veux m'y faire accompagner par le marquis de Saint-Valery, que je pousserai si bien dans les bras de Flora la sylphide, qu'il deviendra sourd et aveugle pour tout autre que pour elle.

DOMINIQUE. Où reverras-tu le marquis?

BERNARD. A l'*Hôtel de France*. Je lui parlerai peu des héritières... beaucoup de Flora qu'il adore, et je l'entraînerai chez Philidor qu'en ayant l'air de l'y suivre.

DOMINIQUE. Très-bien!

BERNARD, avec exaltation. Demain. Dominique... réunion ici le soir, le lendemain promenade, concert, puis bal, festin, spectacle... il faut que Juliette soit occupée, absorbée! fascinée!... Aujourd'hui je serai son père, demain son ami, bientôt son confident, son consolateur.

DOMINIQUE. Et quand tu seras son mari, nous aurons....

BERNARD. Six cent mille francs.

DOMINIQUE. Six cent mille... et si tu ne le deviens pas?

BERNARD. La prison pour dettes, en passant bien près de la cour d'assises.

DOMINIQUE. La cour d'assises!

BERNARD, voyant paraître Juliette. Silence!... voici Juliette.

SCÈNE XIV.

BERNARD, DOMINIQUE, JULIETTE.

JULIETTE, entrant par la porte de gauche. Êtes vous prêt, monsieur Bernard!

BERNARD. Je disais précisément à Dominique que je vous attendais; (avec intérêt) mais vous n'êtes pas assez couverte, il fait froid, mon enfant.

DOMINIQUE. Très-froid.

JULIETTE. Vous le voyez, j'ai pris une écharpe.

BERNARD, avec douceur. Je crains pour vous les rhumes, les accidents.

DOMINIQUE, empressé. Si l'on faisait mettre une chaufferette dans la voiture?

BERNARD. Oui, et une pelisse.

DOMINIQUE. Je m'en charge. (Il monte au fond donner un ordre au domestique et revient en scène.)

BERNARD, prenant l'écharpe. Souffrez ma fille que je vous débarrasse de votre écharpe...

JULIETTE, refusant. Vous êtes trop bon.

BERNARD, insistant. Je vous en prie... et permettez que je sois fier de vous offrir mon bras. (Juliette lui prend le bras et monte la scène avec lui. Dominique se range avec empressement pour les laisser passer, et dit avec espoir en considérant Juliette, Six cent mille francs!... (pendant que le rideau tombe.)

ACTE DEUXIÈME

LE TERRIBLE PHILIDOR.

L'intérieur d'une chambre de l'appartement occupé par Philidor dans une auberge à Rennes : Cette chambre modestement meublée est à pans coupés, elle est du style Louis XV et entièrement boisée; la boiserie grise est divisée en panneaux dont les plus petits sont à la hauteur de la main; sur le pan coupé de gauche, l'un de ces panneaux d'environ cinquante centimètres carrés a été enlevé, on en voit la place vide; devant le vide, il y a un chevalet sur lequel est accrochée une serge verte qui semble cacher un tableau, près de ce chevalet, au pied du mur au fond, une vieille malle. Il y a çà et là quelques gravures encadrées, suspendues aux murs, et sur le pan coupé de droite il y en a une, dont le cadre doit être de la taille du panneau détaché; porte au fond, une seule porte latérale, à gauche; en face de cette porte, à droite, une cheminée devant laquelle est une table et deux chaises, sur celle qui est le plus près de la cheminée est accrochée une paire de bottes jaunes qui sèchent au feu; sur la table un couvert préparé, une serviette servant de nappe; petit buffet, au fond, près du pan coupé de droite; autres siéges dans la chambre.

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILIDOR, FLORA.

(Au lever du rideau on entend des voix dans la chambre à gauche.)

PHILIDOR, en dehors. Que faites-vous-là?... vous écoutiez!...

FLORA, en dehors. Non, monseigneur.

PHILIDOR. Vous savez mon terrible secret?...

FLORA. Grâce!...

PHILIDOR. Point de grâce!

FLORA, paraissant effarée. Où fuir?

PHILIDOR, la poursuivant. Vous ne m'échapperez pas.. (Mouvement de terreur de Flora.—Se rapprochant d'elle et avec âme.) Mais pourquoi veux-tu fuir celui qui t'aime?

FLORA, avec indignation. Vous m'aimez?...

PHILIDOR, avec exaltation. Si je t'aime! ..

FLORA, machinalement. Horreur...

PHILIDOR, prenant la voix naturelle de la conversation. Horreur.., horreur... tu dis cela comme tu dirais bonjour... Voyons, ma fille, recommençons... et de la frayeur, morbleu! comme s'il en pleuvait... (D'une voix théâtrale.) Mais pourquoi veux-tu fuir celui qui t'aime?

FLORA, avec indignation. Vous m'aimez!...

PHILIDOR. Si je t'aime!...

FLORA, d'une voix bien naturelle. Ne trouvez-vous pas que ça sent le brûlé?

PHILIDOR, de même. J'allais te le dire... C'est le café qui s'en va dans le feu... va le chercher, ma fille, je vais achever de mettre le couvert. (Flora court à la cheminée et enlève une casserole et une cafetière qu'elle pose sur la table, tandis que Philidor y met du pain et du beurre, qu'il a pris sur le buffet.) Je déjeunerai volontiers... j'accueillerai avec plaisir le café au lait, ce vieil ami qui revient tous les matins avec une égalité de caractère qui lui fait honneur. Assieds-toi, Flora. (Elle s'assied près de la cheminée; Philidor, après lui avoir versé du café, s'apprête à lui verser du lait.)

FLORA, l'arrêtant. Pas de lait.

PHILIDOR. Comment?

FLORA. J'aime mieux du café noir.

PHILIDOR. Le matin.

FLORA. Le matin et le soir.

PHILIDOR. C'est ça qui te rend trop nerveuse. (Il se verse.)

FLORA. Mais Albert ne vient donc pas déjeuner?

PHILIDOR. Non... tu sais que l'empereur doit traverser demain notre ville de Rennes, en se rendant à Saint-Malo.

FLORA. Oui. (Pendant cette scène, Philidor fait de petites tartines de beurre qu'il pose devant Flora.)

PHILIDOR. Albert a appris hier que le capitaine de Grandpré, qui doit y précéder Sa Majesté, passerait ce matin à deux lieues d'ici... Le capitaine, qu'Albert a souvent rencontré au Musée de Paris, est un riche amateur qui le protége, et ce matin, au petit jour, Albert est parti pour aller le saluer au passage... Mais il reviendra bientôt, car il a ici un rendez-vous, aujourd'hui, et... mais j'oubliais de t'apprendre une nouvelle...

FLORA. Qu'est-ce donc?

PHILIDOR. Albert a laissé deviner son amour à son élève, à mademoiselle Juliette, qui ne s'en est pas offensée.

FLORA. Ça ne m'étonne pas!

PHILIDOR. Et c'est le bon M. Bernard, le tuteur de mademoiselle Juliette, qui lui a donné rendez-vous ici.

FLORA. Tant pis.

PHILIDOR. Pourquoi?

FLORA. Parce que je suis sûre qu'Albert est assez bête pour vouloir se marier! (Avec exaltation.) C'est bien la peine d'avoir vingt ans, d'être joli garçon, orphelin, pauvre et pâle... pour se mettre en ménage... ou plutôt en cage... Tenez!... (se levant.) quand j'y pense... ça me donne des crispations! j'ai envie de tout casser!...

PHILIDOR, se levant. Doucement!... tu prends trop de café... et tu vas faire tomber mes bottes dans le feu... Tiens!... Flora! changeons de conversation, parlons de toi... (Flora se rassied.) Tu as bien raison d'étudier l'art dramatique; tu es une charmante danseuse, c'est vrai, les applaudissements te le prouvent chaque soir... Tu es belle, tu as du jarret... de l'élévation... du ballon... mais la danseuse n'a, comme le papillon dont elle est l'image, qu'une saison pour voltiger, tandis que la comédienne a le présent et l'avenir.

FLORA. Et surtout... la danseuse ne peut pas faire pleurer... et faire pleurer, c'est mon ambition, c'est mon rêve, et je vous plains, vous qui jouez toujours les tyrans.

PHILIDOR. Que veux-tu! c'est mon physique qui m'y condamne.

FLORA, l'examinant. C'est drôle!... je vous trouve pourtant l'air d'un bonhomme, moi.

PHILIDOR. De près, c'est possible; mais de loin, je ne plais que dans les scélérats, et puis, il faut être juste, je suis trop petit pour jouer les séducteurs... j'ai eu beau faire de la gymnastique... Mais toi, Flora, si favorisée par la nature, tu pourras jouer la vertu intéressante.

FLORA. Je l'espère bien.

PHILIDOR, sucrant son café. Nous allons recommencer la scène sitôt que j'aurai déjeuné... Rappelle-toi bien qu'à la fin de la scène, quand Gondolfo te menace en levant son épée... tu jettes un de ces cris qui émotionnent toute la salle.

FLORA. Un cri!... impossible, je ne sais pas crier...

PHILIDOR, qui allait boire son café, s'arrêtant. Comment?

FLORA. Je dirai *Ciel!* ou *Grand Dieu!*

PHILIDOR. Très-joli!... Tu crois qu'on peut remplacer un cri par un : *Grand Dieu!*

FLORA. Je sais qu'il y a des femmes qui ont le cri facile; il leur suffit de voir une mouche se noyer dans du lait pour jeter un cri... mais moi, je n'ai jamais pu crier... On me mettrait la tête sur un billot... je ne crierais pas...

PHILIDOR, reposant sa tasse. Et tu veux jouer les mélodies!... Tu ne sais pas crier? tu l'apprendras... tu as bien appris à faire des entrechats.

FLORA. Le cri est une faculté qui me manque.

PHILIDOR. Tu le crois...

FLORA. J'en suis sûre; je le sais bien, moi.

PHILIDOR, regardant sous la table. Qu'est-ce que j'ai donc là sous les pieds!.. C'est un gros rat!...

FLORA, se levant avec frayeur. Un rat!...

PHILIDOR. Prends garde! il grimpe après toi!

FLORA, se sauve en jetant un cri. Ah * !!!

PHILIDOR, allant à elle. N'aie pas peur, il n'y a pas de rat... je voulais seulement savoir si tu pourrais crier.

FLORA, surprise. Tiens! j'ai crié.

PHILIDOR. Parfaitement.

FLORA. C'est la première fois de ma vie.

PHILIDOR. Et, Dieu merci, ce ne sera pas la dernière... recommence ton cri pour ne pas l'oublier. (Flora jette le même cri.)

PHILIDOR. Parfait!

LE GARÇON D'AUBERGE, entrant par la porte du fond. Est-ce qu'on se tue ici?

PHILIDOR, allant à lui. Tu l'avais cru n'est-ce pas?

LE GARÇON, regardant Flora. Je croyais qu'on étranglait une femme.

PHILIDOR, à Flora. Tu vois Flora, que ton cri était nature.

LE GARÇON. Alors, il n'y a pas de mal?

PHILIDOR. Au contraire, il y a progrès, va mon garçon.

LE GARÇON. Je venais vous prévenir qu'un abonné du théâtre demande si M. Philidor veut bien le recevoir.

PHILIDOR. Un abonné. (A part.) Il faut toujours recevoir les abonnés. (Au garçon.) Introduis ce monsieur. (Le garçon sort.)

FLORA, se disposant à partir. Moi, je vais monter faire ma toilette.

PHILIDOR. Va, ma fille, et prends garde de perdre ton cri.

FLORA. Je vais le pratiquer en me faisant coiffer.

PHILIDOR. Ce qui sera très-agréable pour ton coiffeur... Tu viendras me revoir en passant?

FLORA. Comme toujours... A bientôt, Philidor.

PHILIDOR, à Flora. A bientôt, Flora. (Flora sort par le fond.)

SCÈNE II.

PHILIDOR seul, puis VERDIER.

PHILIDOR. Que peut me vouloir cet abonné? (Regardant son café.) Il vient juste au moment où... je déjeunerai sitôt qu'il sera parti... (l'apercevant) le voici!... Veuillez entrer, monsieur...

VERDIER, saluant. Vous excuserez M. Philidor, l'importunité de ma visite en faveur du motif...

PHILIDOR, lui présentant un siége. Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, (Verdier s'assied) et veuillez me pardonner si je vous reçois ainsi vêtu... j'étais si loin de m'attendre à l'honneur... Eh! mais!... c'est M. Verdier?...

VERDIER, surpris. Vous me connaissez?...

PHILIDOR. Eh! vous devez me connaître?

VERDIER, se levant. Moi?

PHILIDOR. Regardez-moi bien.

VERDIER, l'examinant. André... André Guérin!...

PHILIDOR. Aujourd'hui Philidor.

VERDIER. Comment, ce comédien, ce brigand, ce bigame?

PHILIDOR. Toujours, André.

VERDIER, lui prenant les mains. Oh! je bénis l'heureuse inspiration qui m'a conduit ici pour y complimenter l'acteur Philidor; mais mon cher Guérin, depuis douze ans que je vous ai toujours cherché, toujours attendu, vous avez donc voyagé?

PHILIDOR. Lorsqu'il y a douze ans j'ai été si fatalement dépouillé de l'héritage du père Giraud... vous vous rappelez bien qu'après deux mois de recherches et de démarches inutiles, nous dûmes renoncer à tout espoir?

VERDIER. Oui, malgré le concours de la police et cet obscur renseignement : PARIS, nº 5.

PHILIDOR. Vous retournâtes à Ploërmel, et moi, qui avais toujours mon idée, je me rendis au Théâtre-Français.

VERDIER. Eh bien?

PHILIDOR. Mademoiselle Duchesnois qui était en pleine faveur avait une foule d'Orosmans à ses pieds, et l'on refusa de m'entendre; ce ne fut qu'après deux mois de misère et de désappointements que je parvins à m'engager, sous le nom de Philidor, dans une troupe qui allait à l'étranger, et de nouvelles déceptions m'attendaient encore.

VERDIER. Lesquelles, mon ami?

PHILIDOR. Le public qui me trouva trop marqué pour les amoureux, trop petit pour les almanzors, m'assigna des rôles qui n'exigeaient ni la taille ni la beauté, je fus assez malheureux pour avoir un immense succès dans le personnage du fameux Mandrin, succès fatal, qui décida de mon sort et me fit condamner aux traîtres à perpétuité.

VERDIER. Vraiment...

PHILIDOR. Depuis dix ans que j'ai tenu cet emploi dans plusieurs grandes villes, j'y ai représenté tous les voleurs ou assassins qui ont conquis la renommée... J'ai tué mes père et mère, pendu mes femmes, trahi mes rois, pillé des châteaux, volé des millions, et tout cela pour la somme de deux mille francs par an.

VERDIER. Vous y faites preuve, mon cher Guérin, d'un talent bien digne d'un meilleur sort.

PHILIDOR. Que voulez-vous, le public est le grand juge... Son arrêt, qui a anéanti mes rêves de triomphateur, n'a pas détruit mon amour de l'étude; mais toute la science théâtrale que j'ai pu acquérir ne saurait me valoir que de bien rares applaudissements, puisqu'ils sont presque exclusivement réservés à la vertu persécutée.

VERDIER. Pauvre Guérin!

PHILIDOR. Mais je ne me plains pas... Tandis que le destin bornait ainsi mon avenir, la Providence ouvrait devant moi celui d'Albert.

VERDIER. En effet, ce cher enfant...

PHILIDOR. C'est pour lui que j'ambitionne aujourd'hui les couronnes de roses et de lauriers, et je vis tout entier dans sa jeune existence... Vous savez sans doute que l'empereur a mis au concours un tableau...

VERDIER. Oui, qui doit représenter la France victorieuse accueillant la Paix et l'Abondance.

PHILIDOR. Depuis qu'Albert en avait appris la nouvelle, ses jours et ses nuits se passaient dans l'essai de mille conceptions diverses, quand tout à coup, comme frappé d'une heureuse inspiration, il dessina, sur un des panneaux de cette chambre, la composition qui se présentait à sa pensée... Il semblait qu'un éclair venait de l'illuminer, et qu'il voulait le saisir au passage... Il prit ses pinceaux pour donner au dessin la couleur, l'ombre, la lumière, et ne se reposa que lorsqu'il eut achevé l'esquisse du tableau qu'il veut présenter au concours, et cette esquisse, je puis vous en faire juge, car je l'ai clandestinement enlevée à la boiserie de cette chambre. (Il va vers la chevalet, enlève le rideau de serge qui cachait la peinture, et découvre une esquisse vigoureuse qui représente la France accueillant la Paix et l'Abondance.)

VERDIER, l'examinant. C'est une belle composition, originale, poétique. Vous aviez raison quand vous prédisiez à Albert un bel avenir.

PHILIDOR. Songez qu'il n'a encore que vingt et un ans.

VERDIER. Comment avez-vous enlevé ce panneau?

PHILIDOR. En ceci le hasard m'a servi; j'avais apporté ici cette malle, (désignant la malle) qui contient les outils qui étaient autrefois mon gagne-pain, et mon habit dans lequel je devais trouver les renseignements de Pierre Giraud; aussi je l'appelle la malle des souvenirs et des regrets... je me disposais à scier le panneau, quand je découvris qu'il avait déjà été enlevé et relié à la boiserie par du mastic que recouvrait une couche de peinture grise, quelques minutes après, l'esquisse était entre mes mains.

VERDIER. Eh bien, et le propriétaire?

PHILIDOR. Vous savez bien que j'ai été menuisier; j'aurai bientôt fait de remettre un autre panneau; et, maintenant, monsieur Verdier, parlons de vous... vous êtes heureux?

VERDIER. J'ai eu aussi de mauvais jours, ce qui fait que je vis modestement à la campagne à deux lieues d'ici. Je suis juge de paix dans mon petit canton, et je me vois forcé de vous quitter, car voici l'heure de la voiture... Mais je compte bien voir souvent l'honnête homme chez lui et le scélérat sur la scène.

PHILIDOR. Ce soir, j'y tuerai mon bienfaiteur dans le rôle de Sombrico le bandit.

VERDIER. Eh bien, ce soir, j'assisterai à ce parricide.

PHILIDOR. J'espère bien vous rendre bientôt votre aimable visite.

VERDIER. Et j'en serai bien heureux... A bientôt, donc! (Il sort.)

* Flora, Philidor.

SCÈNE III.

PHILIDOR, puis le GARÇON.

PHILIDOR. Je suis heureux d'avoir revu ce bon M. Vordier... et ravi de la bonne impression que lui a produite la peinture d'Albert... Mais avec tout cela, j'ai laissé refroidir mon café... J'ai bien de la peine à déjeuner, ce matin ! (Il s'assied à table.)

LE GARÇON, entrant. Voici deux messieurs qui viennent pour des leçons de déclamation.

PHILIDOR. Je n'ai pas le temps... un rôle à repasser, répétion à deux heures... Impossible !

LE GARÇON. Je vais les congédier... Voici une carte que l'un d'eux m'avait donné pour vous.

PHILIDOR, la prenant. M. Bernard ! (Au garçon.) Attends !... (A part.) Le tuteur de mademoiselle Julietta ! Ça ne peut pas être lui qui veuille prendre des leçons... Si c'était un de ses parents... (Au garçon.) Fais venir ces messieurs. (A part.) Et moi qui suis en robe de chambre... (Au garçon.) Tu les prieras de m'attendre un instant. (A part.) Vite un coup de peigne et mon habit, ce ne sera pas long. (Il sort rapidement à gauche.)

LE GARÇON, qui a ouvert la porte du fond. Si vous voulez entrer, messieurs... M. Philidor va venir. (Bernard entre avec le marquis de Saint-Valéry. Le garçon sort.)

SCÈNE IV.

BERNARD, SAINT-VALERY, puis PHILIDOR.

BERNARD, à Saint-Valery, et à demi-voix. C'est donc bien entendu, monsieur le marquis, nous savons que la romanesque Flora prend ici des leçons de déclamation, et...

SAINT-VALERY, vivement. Vous m'y faites passer pour un intéressant jeune homme qui, passionné pour le théâtre, veut devenir aussi l'élève de M. Philidor, et je ne tarde pas à prendre des leçons avec elle.

BERNARD. Naturellement... Pourvu, mon Dieu, que je puisse mentir...

SAINT-VALERY. Je vous en prie...

BERNARD. Quand on a jamais dit que la vérité... Mais voici M. Philidor. (Tous deux saluent Philidor, qui leur rend son salut ; il est en habit de ville.) Monsieur Philidor, j'ai pris la liberté de servir d'introducteur à M. Arthur que voici, en m'autorisant des rapports que j'ai eu avec M. Albert, qui est le professeur...

PHILIDOR, l'interrompant. C'est vous, monsieur, qui êtes le tuteur de la demoiselle... que... qui... Croyez que je... si... mais donnez-vous donc la peine de vous asseoir. (Il leur donne des sièges. Ils s'asseyent, Bernard à gauche. Saint-Valery au milieu.)

BERNARD. Cédant à ses vives instances, j'ai accompagné M. Arthur, qui ne pouvant résister à sa vocation pour le théâtre, vient réclamer de vous des leçons qui le guideront sur la scène, où il brûle du désir de paraître et de briller.

PHILIDOR, qui s'est assis à droite. On brûle toujours du désir de briller. (A Saint-Valery.) Je ne chercherai pas à vous décourager, monsieur. Et, puisque vous êtes bien décidé à aborder la carrière dramatique...

SAINT-VALERY. Oh ! bien décidé.

PHILIDOR. Je vous ferai subir un examen préalable.

SAINT-VALERY. Examinez, monsieur !...

PHILIDOR. Veuillez vous lever (Saint-Valery se lève); la taille est bonne, l'œil vif et martial. Dites-moi avez-vous de l'aplomb?

SAINT-VALERY. Beaucoup !

PHILIDOR. De la chaleur?

SAINT-VALERY. Toujours !

PHILIDOR. Du sentiment !

SAINT-VALERY. Considérablement !

PHILIDOR. Eh bien, il ne vous manque plus que de la modestie... du goût, de l'intelligence, du tact, pas mal de travail et beaucoup de patience, pour devenir un comédien. Quel emploi voulez-vous jouer?

SAINT-VALERY. Celui des amoureux.

PHILIDOR. C'est toujours celui-là qu'on choisit d'abord... Moi aussi je voulais jouer les Colin et les Lindor... Quand désirez-vous commencer vos études?

SAINT-VALERY. Le plutôt possible ; aujourd'hui si vous le voulez-bien.

PHILIDOR. Après ma répétion à quatre heures.

SAINT-VALERY. A quatre heures je serait prêt ! (Il se rassied sur un signe de Philidor.)

PHILIDOR. Est-ce que vous êtes Breton?

SAINT-VALERY. Oui, pourquoi?

PHILIDOR. Parce que vous en avez un peu l'accent... je vous enleverai ça... Je m'en suis bien vite débarrassé... moi qui avais passé ma jeunesse aux environs de Ploërmel, où je suis né. Quel rôle savez-vous?

SAINT-VALERY. J'ai appris la nuit passée une scène entre don Gusman et la belle Lilia, dans le château maudit...

PHILIDOR. Oh ! oh ! jeune homme, il faut semer avant de recueillir ; vous devez commencer par un rôle plus facile et plus élémentaire (se levant.) Venez par-ici !... vous en choisirez un dans ma bibliothèque...

SAINT-VALERY, se levant. Toujours un amoureux.

PHILIDOR. Volontiers ! Dieu veuille que vous n'appreniez pas à vos dépens qu'un front plus ou moins-haut, un nez plus ou moins long, un mollet plus ou moins bien placé, font ou défont la destinée d'un acteur... Venez, mon ami choisir, un troubadour... (Il sort à gauche suivi de Saint-Valery qui échange avec Bernard, qui se lève, un signe d'intelligence.)

SCÈNE V.

BERNARD, puis FLORA.

BERNARD, traversant la scène. Allons ! le marquis est dans la place; il ne tardera pas à y rencontrer Flora qui lui fera bientôt oublier l'héritière; Juliette doit lire à cette heure ma lettre, premier aveu de ma passion pour elle... Préparons-nous maintenant à anéantir les prétentions d'Albert... (Flora, en grande toilette, paraît au fond.) Quelqu'un ? C'est Flora !...

FLORA, le voyant. Monsieur Bernard ! ici !

BERNARD. Cela vous surprend, n'est-ce pas.

FLORA. Est-ce que vous voulez encore m'ennuyer?

BERNARD. Non Flora... (Avec mystère.) J'ai trop bien appris aujourd'hui ce que la beauté d'une femme peut causer de ravages.

FLORA, avec étonnement. Vous l'apprenez bien tard... Est-ce que Philidor est sorti?

BERNARD. Non, non, il est dans la chambre voisine avec le lieutenant Arthur... votre infortunée victime...

FLORA. Ma victime?... Je ne connais pas ce monsieur.

BERNARD, très-vivement. Enfant de l'amour, oublié par ses père et mère, ses succès militaires le consolaient dans son isolement... quand il eut le malheur de vous voir danser votre pas de la *Sirène*.

FLORA. Et alors?

BERNARD. Repos, avenir, il a tout perdu ; maintenant, il ne rêve plus que théâtre... il veut aller où vous allez... passer où vous passez... il n'a plus son bon sens... il est absurde enfin...

FLORA. Mais je ne trouve pas... monsieur.

BERNARD, voyant reparaître Philidor et Saint-Valery. Silence !... le voici...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PHILIDOR, SAINT-VALERY.

FLORA, à part, en voyant entrer Saint-Valery avec Philidor. Eh ! c'est un joli garçon !...

PHILIDOR, à Saint-Valery. Apprenez d'abord bien le rôle de *Vivaldi* dans *les Aqueducs de Cozenza*. (Voyant Flora.) Ah ! te voici, Flora ! (Il va à elle.)

SAINT-VALERY, à part, avec émotion. Flora !... (Bernard passe à gauche.)

PHILIDOR, à Flora *. Mais tu es vêtue comme une duchesse !

FLORA. Ma robe est jolie, n'est-ce pas?

PHILIDOR. Et tu t'habilles ainsi pour aller répéter?

FLORA. Parce que j'ai l'intention de prendre le plus long pour promener ma toilette.

PHILIDOR. Alors, tu n'as pas de temps à perdre.

FLORA. Je pars... (A mi-voix, en désignant Saint-Valery. Quel est donc ce jeune homme?

PHILIDOR, de même. Un nouvel élève... un futur confrère.

FLORA. C'est un enfant de l'amour?

PHILIDOR. Je ne sais pas.

FLORA. Il a été militaire?

PHILIDOR. Je n'en sais rien.

FLORA. Il paraît qu'il est amoureux?

PHILIDOR. Tu le connais donc?

FLORA. Pas du tout... Adieu ! (Elle monte la scène.)

PHILIDOR, montant avec elle. Surtout que les pointes et les pirouettes ne te fassent pas oublier le mélodrame.

FLORA. Il n'y a pas de danger... à présent que j'ai mon cri... (Elle jette un cri.) Ah !...

SAINT-VALERY, accourant inquiet. Est-ce que mademoiselle s'est blessée?

PHILIDOR. Non, mon ami, c'est un simple exercice...

FLORA, avec prétention. Merci de l'intérêt, monsieur. (Faisant la révérence.) Ce n'était qu'un exercice... (Elle sort en causant avec Philidor qui l'accompagne.)

* Saint-Valery, Bernard, Philidor, Flora.

SCÈNE VII.

BERNARD, SAINT-VALERY, puis PHILIDOR.

BERNARD, très-vivement à Saint-Valery. Ainsi que je vous le disais, j'ai fait de vous un héros de roman, et la première impression vous a été favorable. Hâtez-vous donc de vous trouver sur le chemin de Flora, et tâchez, en la saluant, de lier conversation avec elle.

SAINT-VALERY, prenant son chapeau. C'est entendu!

PHILIDOR, rentrant. Je suis à vous, messieurs.

SAINT-VALERY, agité. Au revoir, monsieur Philidor...

PHILIDOR. Vous partez?...

SAINT-VALERY, avec feu. Je veux aller étudier ce rôle... et m'abandonner avec amour à cette passion que m'a inspirée le théâtre!...

PHILIDOR. Très-bien, jeune homme, du feu, de l'animation.

SAINT-VALERY, avec exaltation. Je n'en manquerai pas, je vous le jure. Adieu, monsieur Bernard... A bientôt, monsieur Philidor, à bientôt... (Il sort en courant.)

PHILIDOR, après l'avoir suivi des yeux. Il sera chaud!...

BERNARD, à part. Le marquis est dans le piége... Occupons-nous d'Albert. (A Philidor.) Je vous remercie, monsieur, de l'accueil que vous avez fait à mon protégé.

PHILIDOR. C'est moi qui suis reconnaissant de celui que vous avez fait à Albert.

BERNARD. N'aurais-je pas le plaisir de le voir?

PHILIDOR. Je suis surpris qu'il ne soit pas encore arrivé.

BERNARD, voyant paraître Albert. Le voici!

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, ALBERT.

ALBERT, avec empressement. Monsieur Bernard, je suis coupable peut-être de vous avoir fait attendre?

BERNARD, désignant Philidor. J'étais en très-bonne compagnie.

PHILIDOR, à Albert. As-tu vu le capitaine?

ALBERT. Oui, il m'a chargé d'un message pour un de ses amis qui habite Rennes, et m'a promis de me continuer sa faveur.

PHILIDOR. Très-bien!... Je sais que vous avez à causer; moi, j'ai répétition... Je vous laisse ensemble. (A part, en allant prendre son chapeau.) Allons! tout va bien... et si j'avais pu seulement boire mon café... je dînerai d'un meilleur appétit. (A M. Bernard en s'inclinant.) Monsieur Bernard!... (Bernard lui rend son salut; Philidor monte au fond, s'incline encore une fois et sort.)

SCÈNE IX.

BERNARD, ALBERT.

ALBERT. Vous me voyez, monsieur Bernard, bien impatient de savoir en quoi je pourrai vous servir.

BERNARD. Je vais vous le dire. Mademoiselle Juliette, ma pupille, approche de sa vingtième année; si, par malheur, un mariage venait me l'enlever, je voudrais pouvoir lui offrir, en me séparant d'elle, le portrait du tuteur qui a pris soin de sa jeunesse, et ce portrait... je l'attends de vous.

ALBERT. Je serai trop heureux de vous satisfaire, et dès demain, vous me trouverez à vos ordres.

BERNARD. Merci... Demain donc. (Il feint de vouloir sortir.)

ALBERT. Est-ce que mademoiselle Juliette vous a témoigné le désir de se marier?

BERNARD, à part. Il y vient! (Haut.) Pas encore, heureusement.

ALBERT. Si pourtant elle rencontrait un homme capable de se vouer corps et âme à son bonheur?...

BERNARD. Je serais bien forcé de l'accueillir si Juliette insistait, et qu'il me fût bien démontré qu'il appartînt à une honorable famille.

ALBERT. Et s'il n'avait pas de famille?

BERNARD. On en a toujours une, bonne ou mauvaise.

ALBERT. Pas toujours! Dans ce pays de Bretagne, plusieurs victimes des guerres civiles sont mortes en laissant des enfants qui n'ont jamais su le nom de leurs pères, et ces enfants... aujourd'hui des hommes, sont réellement bien à plaindre.

BERNARD, à part. Je le tiens! (Il pose son chapeau. — Haut.) Ils sont à plaindre... oui, ou non. Il y a quelquefois avantage à ne pas savoir de qui l'on vient.

ALBERT, surpris. Je ne vous comprends pas.

BERNARD. Mon Dieu! je dis cela à cause d'une histoire dont notre conversation me fait souvenir... Lorsque des intérêts commerciaux m'avaient appelé à Toulon... parmi les galériens que j'y voyais sur mon chemin, j'en distinguai un qui avait l'accent breton. Je le questionnai sur son passé, et il me raconta qu'il avait laissé, ou plutôt, comme il le disait, oublié quelque part un fils, et voici ce qui s'était passé. (Avec politesse.) Mais j'abuse peut-être de vos instants?...

ALBERT. Pas du tout, monsieur; monsieur, je suis tout à vous.

BERNARD. Alors, je continue... Ce misérable, qui était poursuivi pour vol, s'était enfui avec son enfant qui avait trois ans alors; il se rendit au cœur de la Bretagne où l'on se battait aux environs de Ploërmel, je crois, (Ici, Albert redouble d'attention.) espérant, à l'aide du désordre, échapper à ceux qui le cherchaient... et d'abord il entreprit de se débarrasser de son enfant...

ALBERT. C'était prudent!...

BERNARD. Il s'arrêta dans une petite ville tout près de Ploërmel.

ALBERT. Cette ville s'appelait?...

BERNARD. Il ne me l'a pas dit... Il se dirigeait vers l'église pour y déposer l'innocente créature, lorsqu'à quelques pas de l'église, il trouva ouverte la maison d'un artisan...

ALBERT, à part, avec épouvante. Mon Dieu!

BERNARD. Il y entra, feignant d'être un des combattants; il y déposa son enfant, en promettant de venir bientôt le chercher... puis il tâcha de se perdre dans la mêlée; mais ceux qui suivaient sa trace, atteignirent le malfaiteur et le conduisirent mains liées au tribunal de Nantes, qui le condamna à vingt ans de fers.

ALBERT, très-anxieux. Il y a longtemps de cela?...

BERNARD. Dix-huit ans...

ALBERT. Et vous ne savez pas le nom de la ville?

BERNARD. Ce doit être Gourhel... Saint-Claude ou Saint-Servant (Mouvement d'Albert.) Le fils de ce galérien est peut-être mort aujourd'hui, ou peut-être aux Antipodes... Je le lui souhaite... mais si, par impossible, je le rencontrais... si je le reconnaissais sur d'aussi faibles indices... croyez-vous que je lui rendrais service en lui disant : « Tu veux connaître ton état et savoir le nom de ton père? c'est facile! Va consulter les dossiers criminels ou les registres des bagnes, et tu sauras qui tu es! » (Albert essuie avec son mouchoir la sueur de son front. Bernard feint de ne pas s'en apercevoir.) Le pauvre garçon verrait se fermer devant lui tous les chemins de la vie... ceux du mariage et de la famille... ce serait une injustice, c'est vrai... mais enfin cela est ainsi. Voilà pourquoi je vous disais tout à l'heure qu'il y avait quelquefois avantage à ne pas savoir de qui l'on vient! (Feignant de s'apercevoir seulement de l'accablement d'Albert.) Mais qu'avez-vous donc? vous paraissez souffrant?

ALBERT. En effet... j'éprouve un malaise... qui a pour cause... la fatigue, sans doute...

BERNARD. Et je suis coupable, moi qui vous importune quand le repos vous est si nécessaire... Souffrez que je me retire. (A part, et prenant son chapeau.) Je dois gagner aussi cette seconde partie, car j'ai vraiment bien joué... (A Albert.) J'enverrai demain prendre de vos nouvelles.

ALBERT. Vous êtes trop bon, monsieur...

BERNARD. Et j'attendrai que vous me fassiez prévenir pour l'exécution de mon portrait. Au revoir, monsieur Albert! au revoir, mon ami! (Il s'incline et sort par le fond.)

SCÈNE IX.

ALBERT, seul. Mon père existe, il est au bagne!... et le seul homme au monde à qui je ne pourrais le cacher, est le tuteur de mademoiselle Juliette... (Avec désespoir.) Et la destinée, qui m'a laissé jusqu'à ce jour dans l'ignorance, m'instruit et me frappe à vingt ans... quand les premières lueurs de l'avenir m'indiquaient mon chemin!... quand l'amour me souriait!... Oh! mais c'est à maudire, à détester la vie! (S'asseyant sombre et pensif près de la table à droite.) C'est à souhaiter, c'est à chercher la mort!...

SCÈNE X.

ALBERT, PHILIDOR.

PHILIDOR, entrant avec agitation. Dis-moi donc, Albert?

ALBERT, surpris. Ah!... c'est toi!...

PHILIDOR. Comme tu as l'air bouleversé!

ALBERT, essayant de sourire. Ce n'est rien... Tu as donc quitté la répétition?

PHILIDOR. Oui, je m'en suis échappé, je vais y retourner... Dis-moi, quand tu as tiré au sort, as-tu entendu parler d'un autre conscrit du nom d'Albert?

ALBERT. Non... pourquoi?

PHILIDOR. Parce qu'on vient de me remettre une feuille de route, que voici, (il la montre à Albert) rappelant à son corps le nommé Albert.

ALBERT, prenant la feuille de route. Comment?... (Il la parcourt des yeux.)

PHILIDOR. Cela ne peut te concerner, toi qui as amené le numéro 300; mais c'est une erreur de nom contre laquelle il faut que nous réclamions sans retard.

ALBERT. Mais mon congé devait durer deux mois encore.

PHILIDOR. Quel congé?

ALBERT, se levant. Tu n'avais donc pas deviné, toi, que je t'avais trompé en ajournant la mauvaise nouvelle.

PHILIDOR, effrayé. Tu m'avais trompé, dis-tu?

ALBERT, allant à lui. Et que je n'étais ici qu'en vertu d'un congé que je devais aux généreux efforts du capitaine de Grandpré.

PHILIDOR. Cela n'est pas possible!

ALBERT, désignant la feuille de route. Voici l'ordre de rejoindre mon corps.

PHILIDOR. Comment!... cet Albert... c'est toi que l'on rappelle? toi qui es soldat?

ALBERT. Pour huit ans.

PHILIDOR. Toi partir!... me quitter?

ALBERT, mettant la feuille de route dans sa poche. Il le faut bien.

PHILIDOR. Mais ton avenir?

ALBERT. Anéanti!

PHILIDOR, avec désespoir. Et je ne puis le racheter, moi!... je n'ai rien!... (Avec colère.) Ah! maudit soit celui qui m'a volé jadis l'héritage du vieillard!... (Il passe.)

ALBERT, avec un accent fiévreux. L'argent ne me sauverait pas, tu ne sais rien encore de mon infortune.

PHILIDOR. Que veux-tu dire?

ALBERT. Un homme hagard... effaré... m'a déposé jadis chez le père Guérin... n'est-ce pas?

PHILIDOR. Oui.

ALBERT. Et l'on n'a jamais entendu parler de mon père?

PHILIDOR. Jamais!

ALBERT. Eh bien, je sais où il est à cette heure, il est à Toulon... aux galères!...

PHILIDOR. Aux galères?

ALBERT. M. Bernard vient, sans s'en douter, de me l'apprendre en me contant l'histoire d'un voleur poursuivi, qui, il y a dix-huit ans, a déposé son fils âgé de trois ans, chez un ouvrier, à Saint-Servant.

PHILIDOR. Et tu lui as avoué?

ALBERT. Rien!... Mais Juliette est perdue pour moi!... (Avec imprécation.) Mon Dieu! puisque la foudre devait m'atteindre un jour, pourquoi m'avez-vous caché l'opprobre de ma naissance?... Pauvre déshérité!... je n'aurais pas envié ma part des joies et des gloires de ce monde... (Désignant sa peinture qui est restée sur le chevalet.) Je n'aurais pas préparé ce travail pour lutter avec les heureux... (Délirant.) Eh bien, puisque tout s'écroule autour de moi, je ne veux pas laisser subsister cette preuve de ma présomption... et de mes folles espérances...

PHILIDOR, voulant le contenir. Albert!

ALBERT, hors de lui. Et cette peinture qui semble me regarder pour augmenter ma douleur!... je veux la briser!...

PHILIDOR, l'arrêtant. Malheureux!

ALBERT. Je veux détruire!...

PHILIDOR, s'opposant. Insensé! (Albert, désespéré, va retomber assis près de la table.)

SAINT-VALERY, entrant par le fond. Vous appelez M. Philidor?

SCÈNE XI.

LES MÊMES, SAINT-VALERY.

PHILIDOR *. Monsieur Arthur! eh! venez m'aider à calmer mon pauvre frère qui souffre!

SAINT-VALERY. Monsieur Albert!... voulez-vous que j'appelle un médecin?

ALBERT, se levant. Non, monsieur, non! Les médecins ne pourraient me rendre ma vie d'artiste et ma liberté.

SAINT-VALERY. Votre liberté?

PHILIDOR, désespéré. Il faut qu'il parte à l'armée.

ALBERT, très-exalté. Oui... sous peine d'être fusillé comme déserteur... Mais je saurai bien trouver une mort moins infâme!

PHILIDOR. Toi, mourir?

ALBERT, avec une exaltation croissante. Et pourquoi veux-tu que je survive à tout ce qui meurt?

PHILIDOR, pleurant. Et moi, mon ami?...

* Philidor, Saint-Valery, Albert.

ALBERT, allant à lui. Toi?... (Avec larmes.) Oh!... pardon... pardon!... C'est le chagrin qui m'égare. Non!... je n'ai pas le droit de disposer de la vie que tu m'as conservée à force d'affections et de sacrifices... Si le sort des combats m'épargne... je te le jure... je vivrai pour te remercier et te chérir. (Avec une feinte résignation.) D'ailleurs, la carrière des armes peut être glorieuse, elle s'ouvre pour tous sans aucune préférence... Celui-là même qui n'a pas de nom, peut s'en faire un à l'assaut d'une citadelle, et la vie des camps ne doit pas durer toujours... (Avec un sourire forcé.) Tu le vois... je peux dominer ce délire qui me rendait ingrat... et je suis prêt à subir le sort commun des jeunes gens de mon âge en me confiant à Dieu, qui sait l'avenir.

PHILIDOR. Peut-être a-t-il déjà décidé que nous ne serons pas longtemps séparés. Je cours au théâtre, où je suis attendu; promets-moi de ne pas partir avant mon retour... quelques minutes seulement... je reviens...

ALBERT. Je vais, pendant ce temps, accomplir le message dont m'a chargé le capitaine de Grandpré.

SAINT-VALERY, à part. Le capitaine...

ALBERT, à Philidore. Et nous nous retrouverons ici.

PHILIDOR. A bientôt, donc!... (A part en sortant.) Qu'inventerais-je, mon Dieu, pour le délivrer? (Il sort par le fond.)

SCÈNE XII.

ALBERT, SAINT-VALERY.

SAINT-VALERY. Le capitaine de Grandpré! Vous êtes chargé, monsieur, d'un message du capitaine de Grandpré?

ALBERT. Oui, monsieur... Est-ce que vous le connaissez?

SAINT-VALERY. Depuis mon enfance. Ce message ne serait-il pas pour un marquis de Saint-Valery?

ALBERT. Précisément... M. de Saint-Valery, qui demeure à *l'Hôtel de France*, et je vais de ce pas...

SAINT-VALERY, vivement. Vous ne pourriez y rencontrer le marquis, je sais qu'il est absent.

ALBERT. Pour longtemps?

SAINT-VALERY, revenant en scène. Pour quelques jours... mais si vous voulez bien me remettre le message, je prends ici l'engagement de le lui faire parvenir.

ALBERT, qui l'a suivi. Je vous demande pardon, monsieur, mais le capitaine m'a fait promettre que je ne remettrais sa lettre qu'au marquis lui-même, et je lui ai donné ma parole.

SAINT-VALERY, à part. Diable! c'est embarrassant!...

ALBERT. Où pourrais-je joindre le marquis?

SAINT-VALERY. Monsieur Albert, je vous crois homme d'honneur, et je vais vous en donner une preuve en vous faisant une confidence.

ALBERT. Je vous remercie de cette confiance.

SAINT-VALERY. Le marquis de Saint-Valery que vous cherchez, c'est moi!

ALBERT, surpris. Vous, monsieur?

SAINT-VALERY. Je vais vous expliquer l'étrangeté de la situation. J'adore Flora... mais je suis riche et noble, deux conditions qui devaient me nuire auprès d'une femme qui ne voit le roman que dans la pauvreté! C'est afin de mériter son attention que j'ai pris le nom et le rôle d'un Arthur déshérité, et c'est grâce à ce mensonge qu'elle m'a déjà permis de lui adresser mes hommages; pour que vous ne puissiez, monsieur, douter de la sincérité de mes paroles, je vais vous donner le passe-port qui m'a ramené en France.

ALBERT, vivement. C'est inutile, monsieur le marquis, je vous crois sur parole. (Lui donnant une lettre.) Voici la lettre du capitaine.

SAINT-VALERY, lui serrant la main. Merci! veuillez, je vous prie, disposer de moi, si je puis vous être utile.

ALBERT. Je vous prierai de vous charger d'annoncer mon départ à Philidor; je sens que je perdrais mon courage factice, si je le revoyais avant de partir.

SAINT-VALERY. Comptez sur moi... je remplirai ce devoir.

ALBERT. Maintenant, il faut que je détruise un portrait que j'avais fait de souvenir, car il pourrait compromettre une femme que j'aimais, et qui doit devenir l'épouse d'un autre. (Il se dirige vers la gauche.)

SAINT-VALERY. Attendez!... vous en auriez regret si quelque circonstance imprévue vous libérait du service.

ALBERT. Même alors, je ne pourrais devenir son mari.

SAINT-VALERY. S'il en est ainsi, je n'ai plus rien à dire. (Albert entre à gauche.)

* Albert, Saint-Valery

SCÈNE XII.

SAINT-VALERY, puis PHILIDOR, puis ALBERT.

SAINT-VALERY, seul. Je dois respecter son secret. (Décachetant sa lettre.) Voyons cette lettre inattendue du capitaine... Que peut-il donc avoir à me dire?... Il est question des héritières du comte, il me fournit un précieux renseignement; oui, c'est à Ploërmel que nous devons les chercher... J'en instruirai M. Bernard. (Ici Philidor entre très-abattu, à part, avec inquiétude.) Philidor!... (Désignant la gauche.) Et Albert qui est encore là?

PHILIDOR. Où est donc Albert?

SAINT-VALERY, après une hésitation. Il est... parti...

PHILIDOR. Pour Nantes?

SAINT-VALERY. Pour Nantes.

PHILIDOR. Mais il devait m'attendre.

SAINT-VALERY. Il m'a chargé de vous dire qu'il avait voulu se soustraire à de pénibles adieux.

PHILIDOR. Parti!... je n'aurai pas au moins la douleur de lui apprendre la mauvaise nouvelle.

SAINT-VALERY. Une mauvaise nouvelle?

PHILIDOR. La guerre est résolue... on dit que l'on entre en campagne...

SAINT-VALERY. Oui, je l'ai lu ce matin dans le journal.

PHILIDOR. Mon pauvre Albert peut aller mourir loin de la France. (Musique douce à l'orchestre. Il va, les larmes aux yeux, regarder la peinture d'Albert, le prend avec douleur, va s'asseoir près de la table sur laquelle il pose la peinture qu'il contemple, en dévorant ses larmes. Albert rentre en scène et s'arrête sur un geste de Saint-Valery, qui lui désigne Philidor.)

ALBERT, en voyant Philidor qui prend son mouchoir et s'essuie les yeux. Il regarde ma peinture, pauvre ami!... (Il se dirige à pas de loup vers la porte, s'arrête, fait un mouvement pour aller à Philidor. Saint-Valery le retient. Albert se résigne, envoie de la main un baiser à Philidor, et sort en pleurant.)

SAINT-VALERY, refermant doucement la porte. Le voilà parti! (Philidor se lève, va tristement reporter le tableau sur le chevalet, et au moment de l'y mettre, le retourne, le pose à l'envers pour ne plus le voir, et reste pensif. Saint-Valery se dirigeant à la porte du fond.) Il faut que j'aille maintenant communiquer ma lettre à M. Bernard. (S'arrêtant.) Mais j'y songe! Philidor m'a dit qu'il était né dans les environs de Ploërmel... Il sait peut-être, lui... Si je le questionnais... (Le considérant.) Mais il est si absorbé, le pauvre homme!

SCÈNE XIII.

PHILIDOR, SAINT-VALERY, BERNARD.

BERNARD, entrant. Bonjour, messieurs!

SAINT-VALERY. Monsieur Bernard!

BERNARD. Je n'ai pas voulu traverser la rue de Paris, sans venir savoir si le professeur est content de son élève.

SAINT-VALERY, vivement. La leçon est ajournée... (A mi-voix, à Bernard.) Ce pauvre M. Albert... est soldat...

BERNARD, cachant sa satisfaction. Vraiment!... le pauvre jeune homme...

SAINT-VALERY, élevant la voix. Nous devions nous revoir aujourd'hui, monsieur, j'allais me présenter chez vous pour vous dire que j'ai des renseignements sur les héritières.

BERNARD, effrayé. Comment?

SAINT-VALERY. Et je vais, si M. Philidor le permet, vous les communiquer en sa présence, car il pourra peut-être nous aider en consultant ses souvenirs.

PHILIDOR, tristement. Mes souvenirs? (Il descend la scène *.)

SAINT-VALERY. Ne m'avez-vous pas dit que vous aviez passé votre jeunesse en Bretagne?

PHILIDOR. Je ne m'en suis éloigné qu'en 1804.

SAINT-VALERY. Il faut que vous sachiez d'abord que nous sommes à la recherche d'une femme pauvre peut-être, à laquelle nous pouvons seuls apprendre qu'elle doit réclamer un riche héritage.

PHILIDOR, tristement. Je n'ai pas la main heureuse pour les héritages, si cependant je puis vous être utile...

SAINT-VALERY. Peut-être...

BERNARD, à part. Où veut-il en venir?

SAINT-VALERY, à Philidor. Avez-vous entendu parler jadis d'une jeune femme de noblesse, qui avait épousé un simple ouvrier des champs?

PHILIDOR. Dans le canton de Ploërmel?

SAINT-VALERY. Précisément...

* Philidor, Saint-Valery, Bernard.

PHILIDOR. C'était il y a une quinzaine d'années, la fable du jour... on disait qu'elle avait épousé un paysan du bocage... son frère de lait, qui lui avait sauvé la vie.

SAINT-VALERY. C'est bien cela. Le nom de ce paysan?

PHILIDOR. Je ne l'ai jamais su.

BERNARD, à part. C'est heureux! (Haut.) Mais une semblable mésalliance a dû se présenter bien souvent à cette époque, et rien ne prouve...

SAINT-VALERY. Tout prouve au contraire qu'il s'agissait bien alors du mariage de la sœur du comte, et je vais vous en convaincre avec cette lettre que je viens de recevoir. (Lisant la lettre.) « Mon cher ami, je viens de trouver dans les papiers d'un de mes parents, une lettre écrite il y a dix-huit ans, par le comte de Châteaubourg, datée de Saint-Malo; cette lettre disait qu'après avoir marché toute la nuit dans le canton de Ploërmel, lui et le sous-officier Albert Jarvis, qui s'était dévoué pour le conduire, ils atteignirent une petite ville qui n'était plus qu'à deux lieues de la demeure de sa sœur. » (Parlant.) Vous voyez bien qu'elle habitait dans le canton de Ploërmel.

BERNARD. Oui, nous l'y chercherons.

SAINT-VALERY, continuant sa lecture. « Il ajoute que l'infortuné Jarvis, son guide qui devait bientôt tomber victime de la guerre civile, avait eu la prudence de déposer son enfant dans cette ville, chez un ouvrier charron, qui se nommait Mathieu Guérin. »

PHILIDOR. Mon père?

BERNARD, surpris. Votre père?

PHILIDOR, avec animation. Oui, mon père, qui demeurait à Saint-Servant, dans le canton de Ploërmel.

SAINT-VALERY. Saint-Servant, voilà le nom de la ville.

PHILIDOR. Et l'enfant déposé était Albert, qu'il avait recueilli.

SAINT-VALERY. Albert?

PHILIDOR. Oui, je le prouverai, je l'atteste... Albert est bien celui qui a été déposé dans la maison de mon père, il y a dix-huit ans, à Saint-Servant.

BERNARD. Mais ce nom de Guérin...

PHILIDOR. Est le mien! André Guérin, aujourd'hui l'acteur Philidor.

BERNARD. Comment, vous êtes?...

PHILIDOR. Le fils de Mathieu Guérin, le charron de Saint-Servant.

BERNARD, à part. Lui!...

PHILIDOR. Et le pauvre Albert, qui se croit le fils d'un galérien!

SAINT-VALERY. D'un galérien?

PHILIDOR, s'exaltant. Mais non!... mon pauvre enfant, tu n'es pas le fils d'un criminel, tu es celui d'un brave militaire; secoue la honte qui t'écrase, et reprends ta fierté!... Mais il ne peut m'entendre! oh! je veux aller détruire l'erreur qui le tue! (Prenant son chapeau.) Je vais me mettre à sa poursuite. (S'arrêtant au fond.) Mais non, c'est impossible aujourd'hui... je suis affiché pour ce soir... (Il redescend la scène à droite.)

BERNARD, à part. Lui, André Guérin! (Haut.) Mais mon cher Guérin... ou vous n'êtes pas le fils du charron de Saint-Servant, ou je suis bien mal servi par mes souvenirs, car le fils de ce Guérin était devenu dans le pays... une sorte de personnage légendaire... on le disait riche héritier d'un vieil avare.

PHILIDOR. De Pierre Giraud!

BERNARD. On disait aussi qu'il avait disparu à la poursuite d'un inconnu qui lui avait enlevé le secret des richesses de cet avare.

PHILIDOR. Oui... le misérable, qui savait que Pierre Giraud en avait cousu la désignation écrite dans la doublure d'un vêtement qui m'appartenait, s'en est emparé par le vol... et et je puis vous en donner une preuve sans réplique (Il va fouiller dans la malle et en retire l'habit du prologue.) Tenez, voici mon habit qui a été coupé par le voleur... et là... (prenant dans la doublure le filet de papier oublié.) Quelques lignes oubliées par lui, voyez! « Paris, numéro 5. » Les précieux billets de banque... écrit de la main de Pierre Giraud... Lisez et vous ne douterez plus.

BERNARD, examinant. Oui... Paris, numéro 5.

SAINT-VALERY, examinant aussi. Paris, numéro 5. Les précieux billets de banque :

BERNARD, à part. Voilà donc la fin de la phrase!...

PHILIDOR, remettant le papier à sa place. Renseignement qui n'a pu m'être d'aucun secours, mais aujourd'hui je bénis la spoliation qui me donne la plus belle de toutes les richesses, puisqu'en vous révélant que je suis André Guérin, de Saint-Servant, elle révèle aussi qu'Albert est le fils d'un digne homme. Réjouis-toi! pauvre enfant, tu as partout droit de cité, et je ne veux pas que tu souffres plus longtemps d'une horrible méprise. (Allant remettre l'habit dans la malle.) Adieu, messieurs! je pars

pour Nantes (Il ouvre la porte du fond, la referme aussitôt et revient en scène.) Mais non! ça ne se peut pas, mon Dieu! je suis affiché pour ce soir.

SAINT-VALERY. Albert est peut-être encore dans la ville... Si je pouvais l'y joindre.

BERNARD, à part. Au deuxième étage d'une maison située à Rennes... rue de Paris, numéros cinq... c'est tout près d'ici... (Il prend son chapeau.)

PHILIDOR. Vous partez, Messieurs?...

SAINT-VALERY. Oui, pour nous occuper de l'héritière, du comte de Châteaubourg.

BERNARD. Reposez-vous sur moi monsieur, j'aurai bientôt tout trouvé... tout découvert... maintenant que, grâce à M. Philidor, je suis bien renseigné.

SAINT-VALERY. Au revoir, monsieur Philidor. (A Bernard, en lui livrant passage.) Après vous, monsieur, Bernard. (Ils sortent tous deux.)

SCÈNE XIV.

PHILIDOR, seul. — Musique à l'orchestre. Enfin, me voilà seul. (Il court à la peinture d'Albert, la retourne sur le chevalet, la contemple avec orgueil et change tout à coup d'expression.) Mais non, je ne dois pas me réjouir encore, car Albert est soldat : la mitraille ennemie n'épargnera pas plus le fils de l'honnête homme qu'elle n'épargnerait celui du galérien... (Avec emportement.) Et je ne peux pas le racheter du service?... moi, qui ne suis, après tout, qu'un pauvre cabotin de province, qui vit au jour le jour... moi, que les voleurs ont dépouillé... (Avec agitation.) Il faut que je lui trouve un protecteur... un sauveur... mais qui implorer... supplier?... (Avec réflexion.) L'empereur traversera demain cette ville; si je courais sur son passage... si je lui faisais voir la peinture d'Albert, en l'implorant pour le jeune artiste... mais daignera-t-il m'écouter? Héros d'Arcole et des Pyramides... il a toujours un regard pour les vieux soldats qui l'ont accompagné... Et je ne suis pas soldat... moi... mais j'ai joué le rôle du vieux sergent... si j'en prenais l'uniforme... je m'approcherais de l'empereur, en lui disant : (imitant le vieux soldat.) Sire, général, pardon si je sors des rangs, guide à gauche est au repos... J'étais en avant-garde à Lodi, en serre-file au Caire... mais la mitraille a coupé ma faction... Sire!... l'père s'est battu pour deusse... et v'là l'ouvrage de l'enfant du conscrit de Sambre-et-Meuse... Mais non! ce serait un mensonge et ça me porterait malheur!... Non... je lui dirai... voyez, Sire... la muse de la peinture a touché son berceau. Il vous faut des soldats pour enchaîner la victoire, mais il vous faut aussi des poëtes pour chanter vos gloires... et des peintres pour les éterniser... Si alors l'empereur, arrêtait son regard sur la peinture... si son coup-d'œil rapide y soupçonnait le génie, nous serions sauvés!... Et je courrais sur les pas d'Albert pour lui dire qu'il peut glorifier son père... aimer la vie et remercier son empereur... (Avec espoir.) Oui... je ferai cette tentative... mais il faut que j'habille... que je pare la peinture. (Désignant le cadre qui est sur le pan coupé, à droite.) J'ai déjà songé que ce cadre était de mesure, si je l'encadrais?... je veux l'essayer. (Il ouvre sa malle.) Où sont mes outils?... ah! je me souviens... je les ai laissé tomber derrière la boiserie. (Il va voir.) Oui, voici mes tenailles et mon marteau. (Il fouille et retire un paquet poussiéreux qu'enveloppe un journal.) Qu'est-ce que cela? (Le secouant.) Que de poussière! (Lisant sur l'enveloppe.) Gazette des communes, 6 floréal, an VIII. Ce n'est pas là d'hier! (Le déroulant.) Quelques vieux bouquins, probablement... non!... un portefeuille!... En voilà un qui est bourré de paperasses!... des papiers de famille, sans doute... (L'ouvrant et lisant.) Banque de France! mille francs!... (Parlant.) Des billets de banque!... (Feuilletant.) Encore! toujours... (Avec explosion.) Mon Dieu! c'est un trésor... (Réfléchissant.) 6 floréal, an VIII... l'époque des guerres civiles... du pillage et des cachettes... (Il court mettre le verrou au fond, à mi-voix en redescendant la scène.) C'est un trésor... (On heurte à la porte du fond.) Quelqu'un! n'ouvrons pas. (On heurte de nouveau.) Faisons silence...

ALBERT, en dehors. C'est moi, Philidor, c'est moi!...

PHILIDOR. On dirait la voix d'Albert!... (Il fourre le portefeuille sous son habit qu'il boutonne, et va ouvrir.) C'est lui!...

SCÈNE XV.

PHILIDOR, ALBERT.

PHILIDOR. Tu n'étais donc pas parti?

ALBERT. Non, j'étais encore à Rennes, et je viens d'y rencontrer M. Arthur...

PHILIDOR. Alors, tu sais!...

ALBERT. Que Jarvis est mon nom; que mon père est mort en sauvant un émigré, et j'accours pour partager avec toi... la joie... l'émotion...

PHILIDOR. Ferme la porte... (Albert va la fermer et revient.) J'ai bien autre chose à t'apprendre...

ALBERT. Qu'est-ce donc?

PHILIDOR. Quelle somme te faudrait-il pour te faire remplacer au service.

ALBERT. Une somme folle! quatre mille francs!... pourquoi?

PHILIDOR, feuilletant dans le portefeuille, et prenant quatre billets. Les voici!... prends... un, deux, trois, quatre... cours!... et reviens libre et triomphant demander la main de mademoiselle Juliette, puisque tu as maintenant un nom à lui offrir.

ALBERT, prenant les billets. Mais... d'où te vient cet argent?

PHILIDOR. Tu sais que j'ai enlevé ton esquisse de la muraille?

ALBERT. Oui...

PHILIDOR. Eh bien... tout à l'heure, derrière la boiserie... je viens de trouver un trésor... (Il lui montre le portefeuille.)

ALBERT. Mais... ce trésor?...

PHILIDOR. N'est pas à moi, je le sais... et tu me connais trop, pour supposer que je veuille m'approprier le bien d'autrui... mais on dit que celui qui trouve a droit à une part de la somme trouvée... Je ne garderai que ce qu'il faut pour ta libération... ils auront tout le reste, ceux qui le réclameront... mais d'abord la liberté, la vie, dusses-tu travailler plus tard pour les rembourser.

ALBERT. Oh! oui... le salut d'abord. (Il met les billets dans sa poche.) Et moi qui viens de voir mademoiselle Juliette et de lui dire mon infortune.

PHILIDOR. Il faut la rassurer maintenant.

ALBERT. Oui... mais comment?

PHILIDOR. Si tu lui écrivais?

ALBERT. J'y songeais...

PHILIDOR, lui désignant la table. Écris donc vite ici. (Il pose le portefeuille sur la table, prend sur la cheminée du papier, une plume et de l'encre, les met sur la table, et dicte à Albert qui écrit.)

« Mademoiselle Juliette,

» Philidor, mon frère, vient de trouver un trésor caché depuis longtemps; il va demain le mettre entre les mains des autorités, n'en gardant pour sa part que la somme nécessaire à ma libération du service... et je viens d'apprendre aujourd'hui le nom de mon père. (Parlant.) Signe et mets l'adresse... (Il va au fond, et appelle le garçon qui paraît.) Cette lettre à mademoiselle Juliette...

ALBERT, la donnant au garçon. Place Saint-André, n° 4.

LE GARÇON. Connu.

ALBERT, accompagnant le garçon. Et sans retard. (Le garçon sort. Revenant en scène, et avec enthousiasme.) Oh! salut... hasard qui apporte la délivrance.

PHILIDOR, radieux. Nous ne serons pas séparés... Et tu pourras faire ton tableau pour le concours.

ALBERT, joyeux. Oui, maintenant que le feu de l'inspiration que je croyais éteint, se ranime et me dévore.

PHILIDOR, avec exaltation. Oh! sois bénie!... nature d'artiste qu'un revers abat, et qu'une seule étincelle enflamme!... Il y a une heure... moi, j'avais cinquante ans... je touchais du doigt l'horizon qui borne ma vie... et maintenant je n'ai plus que vingt ans... Oui, je sens que j'irais encore me battre pour entrer au spectacle gratis... que si le père Doyen me prêtait encore sa polonaise et sa culotte jaune, je rejouerais mon Orosman avec trois chandelles à la rampe, et que si j'avais un vis-à-vis... je repincerais mon cavalier seul en festonnant la pastourelle. (Il danse joyeusement en battant des entrechats. — La porte de fond est violemment ouverte. Flora et Saint-Valery entrent rapidement.)

SCÈNE XVI.

PHILIDOR, ALBERT, FLORA, SAINT-VALERY.

FLORA, avec explosion. Dieu soit loué!... il n'est ni mort d'un coup de sang!... ni pendu!...

PHILIDOR, joyeux. Merci! bien obligé!...

FLORA. Mais, malheureux! il est six heures!

PHILIDOR, effrayé. Comment?

SAINT-VALERY. Le public est entré! on va jouer l'ouverture...

PHILIDOR. Et moi qui suis du lever du rideau. (Comme foudroyé.) Je suis déshonoré... je suis perdu! (Il chancelle.)

FLORA. Pas encore! nous avons dix minutes.

PHILIDOR, épouvanté. Il m'en faut douze pour m'habiller dans ma loge.

FLORA. Dépêchons, nous avons une voiture.

PHILIDOR, courant à la porte du fond. Venez! (S'arrêtant.) Ah! j'oublie... mon épée! (Albert, qui est entré la chercher à gauche, paraît et la lui donne; Philidor court vers la porte et s'arrête de nouveau.) Ma perruque! (Albert, qui l'a prise à gauche, la lui donne vivement.) Et mon maillot!

ALBERT, avec une vivacité fiévreuse. Je te le porterai, va-t'en !... (Il rentre dans la chambre à gauche.)

SAINT-VALERY, entraînant Philidor. Partons !

FLORA. Vous n'oubliez plus rien ?

PHILIDOR. Non !... Oh ! si !... (Il court près de la cheminée et enlève ses bottes qui séchaient au feu.) Mes bottes jaunes !... (Il se sauve en les emportant, ne songeant pas, dans son délire, au portefeuille qui reste sur la table, et il se trouve en face de Dominique, qui entre au fond.)

DOMINIQUE, très-agité. M. Bernard est ici, n'est-ce pas ?

PHILIDOR, effaré. Je n'en sais rien, monsieur... je n'ai plus que dix minutes ! (Il s'échappe, suivi de Flora et de Saint-Valery ; au même instant, Albert rentre par la porte de gauche avec un maillot rouge qu'il roule pour le mettre sous son bras.)

DOMINIQUE, le voyant. Monsieur Albert !... savez-vous si M. Bernard ?...

ALBERT, essoufflé. Je n'en sais rien, monsieur... nous n'avons plus que dix minutes ! (Il sort en courant.)

SCÈNE XVII.

DOMINIQUE, puis BERNARD.

DOMINIQUE, étonné. Ils sont donc bien pressés !... Mais, comment Bernard n'est-il pas ici ? Je l'ai vu entrer dans la maison... où peut-il être ? (Le voyant entrer.) Ah ! le voici ! (Lui donnant une lettre.) D'abord, voici une lettre que je viens d'intercepter, qu'Albert écrivait à Juliette.

BERNARD, la prenant. Encore !

DOMINIQUE. Et j'ai visité le nº 5. Pas de boiserie dans la maison.

BERNARD, mettant la lettre dans sa poche. Cette auberge où nous sommes portait le nº 5, avant les nouvelles constructions, et l'aubergiste, que je viens de questionner, m'a dit que cette chambre avait été habitée jadis par un riche avare nommé Pierre Giraud.

DOMINIQUE, avec espoir. C'est ici ! c'est derrière cette boiserie.

BERNARD, glorieux. Qu'est caché le précieux portefeuille qui contient les cent mille francs ! Philidor, qui joue ce soir le bandit, est jusqu'à minuit prisonnier au théâtre... (avec joie) et la soirée nous appartient !...

DOMINIQUE, triomphant. Fameux !... (Voyant entrer Albert.) M. Albert !

ALBERT, très-agité. Pardon, messieurs !... Mon frère a oublié le portefeuille. (Il court le reprendre sur la table.)

BERNARD, surpris. Un portefeuille ?...

ALBERT, le leur montrant. Qui contient un trésor. (Il s'échappe en courant ; la porte se referme, et Bernard et Dominique se regardent, interdits, pendant que le rideau tombe.)

ACTE TROISIÈME

LA LOGE DE L'ACTEUR.

Le décor doit n'avoir que deux plans de profondeur. — La loge de Philidor au théâtre de Rennes : Une seule porte au fond, cette porte ouvre sur un couloir qui conduit sur la scène ; à droite, au premier plan, un poêle de faïence dont le tuyau se perd dans le carreau d'une petite fenêtre élevée et latérale à droite. Sur le poêle, une perruque sur un pied ; une bouteille, un verre et du sucre dans une soucoupe ; appuyé sur le mur du fond, à droite de la porte, et derrière le poêle, un canapé usé ; au-dessus de ce canapé des porte-manteaux, des habits et costumes suspendus, de l'autre côté de la porte du fond, une armoire à porte-manteaux prise dans le mur ; sur le mur latéral de gauche, et au premier plan, une toilette surmontée de sa glace et garnie d'objets de toilette, un petit meuble à un tiroir ; de chaque côté de la glace, une chandelle allumée ; entre cette toilette et l'armoire, des costumes accrochés, et devant la toilette un vieux fauteuil.

SCÈNE PREMIÈRE.

SAINT-VALERY, BALTHAZAR.

(Au lever du rideau, Balthazar, l'habilleur, est étendu sur le canapé. Saint-Valery entre par le fond.)

SAINT-VALERY. Ah ! M. Philidor n'est pas dans sa loge ?

BALTHAZAR, sans se déranger. Il est en scène.

SAINT-VALERY. Vous lui direz que je suis venu lui emprunter du rouge pour mademoiselle Flora.

BALTHAZAR, le regardant en s'asseyant. Vous ?... Mais je ne vous connais pas.

SAINT-VALERY. Vous nommerez M. Arthur. (Il sort en emportant le pot de rouge qu'il a pris sur la toilette.)

SCÈNE II.

BALTHAZAR, puis PHILIDOR.

BALTHAZAR, toujours assis sur le canapé. Arthur... Arthur... ce sont des noms qu'il se donne. Je suis sûr que, dans son acte de naissance, il s'appelle Jean-Pierre ou Mathurin. (Bâillant.) Ah ! ah ! je vais reprendre mon somme. (Il se recouche.)

PHILIDOR, entre par le fond. Il a le costume de Sombrino, le bandit, imitation des costumes de chefs de brigands de l'ancien mélodrame, maillot rouge et bottes jaunes. Il va droit à sa toilette, prend les mouchettes et mouche les deux chandelles. — Appelant. Balthazar !

BALTHAZAR, se levant. Voilà !

PHILIDOR. Tu dors encore ?

BALTHAZAR. Non, je me dorlote.

PHILIDOR. C'est en te dorlotant que tu m'avais oublié... que tu ne t'apercevais pas que je n'étais pas ici à l'heure du spectacle.

BALTHAZAR, qui s'est levé, bâillant toujours. Vous êtes ordinairement si exact, que je comptais sur vous pour m'éveiller.

PHILIDOR, avec un soupir de satisfaction. Enfin, je suis arrivé à temps.

BALTHAZAR. Bien juste !... et ça ne vous a pas empêché d'être applaudi dans vos imprécations.

PHILIDOR, avec satisfaction. Tu étais là ?... Mon bon Balthazar !

BALTHAZAR. Même que vous aviez failli me couper le nez en fermant la porte.

PHILIDOR, glorieux. Tu as entendu comme ça ronflait !... Le nouveau jeune premier rôle en était tout ému.

BALTHAZAR. En voilà z-un qui est mauvais, le nouveau jeune premier rôle !... Tiens ! votre col est déchiré.

PHILIDOR. C'est ce maladroit de Saint-Albin qui me déchire toujours quelque chose quand je le pousse dans le torrent.

BALTHAZAR. En voilà z-un encore qui est mauvais... Saint-Albin.

PHILIDOR. Il paraît que tu nous trouves tous assez détestables... Tu dois m'éreinter quand j'ai le dos tourné.

BALTHAZAR. Non... foi de Balthazar !... Je dis que, si on était juste, vous seriez à Paris. Je le disais encore avant-z-hier.

PHILIDOR. Tu ne peux donc pas te corriger de ta manie de fourrer des S partout ? C'est irritant, et c'est à cela que tu dois d'en être réduit à ne jouer que des rôles muets.

BALTHAZAR. Ce n'est pas pour cela qu'on me refuse des rôles, c'est la coterie, et sans les intrigants, je ne serais pas habilleur, comparse et perruquier... je ne serais pas condamné à ne jouer que les domestiques et les bourreaux... mais la coterie...

PHILIDOR, avec impatience. Vois donc un peu où l'on en est de l'acte.

BALTHAZAR. Je vais vous le dire. (Il sort et laisse la porte ouverte.)

PHILIDOR, se voyant seul, va la fermer. J'ai toujours là... le portefeuille qui me gêne bien un peu... (Mettant la main sous son pourpoint.) Je brûle de savoir s'il contient quelques renseignements...

BALTHAZAR, rentrant. Arsenaïde vient d'éconduire le capitan.

PHILIDOR. Déjà !... Je n'ai plus le temps maintenant, enfermons-le sous clef. (Il le met dans le tiroir.) Nous l'examinerons dans l'entr'acte. C'est étrange ! j'éprouve des défaillances. Ce n'est pas surprenant, je n'ai pas dîné, et je n'avais pas eu le temps de déjeuner... J'ai là du vin... (Il débouche la bouteille de vin qu'il prend sur le poêle, en verse dans le verre et y ajoute un morceau de sucre.) Ah ! cela va me remettre un peu. (Il remue le sucre avec une cuiller.)

BALTHAZAR. J'entends les timballes.

PHILIDOR, prêtant l'oreille. Oui... c'est bientôt à moi ; prends vite ce briquet, que je m'exerce pour mon duel à deux mains contre le sénéchal et son page. (Balthazar prend le briquet ; ils font les quatre coups. Philidor marque la mesure en chantant un air connu qui d'ordinaire accompagne ce combat ; met deux briquets sous son bras et sort en courant et chantant toujours son air guerrier.)

SCÈNE III.

BALTHAZAR, puis VERDIER.

BALTHAZAR, brandissant le briquet qui lui est resté à la main. Oh ! oui... sans la coterie... moi aussi j'en jouerais des rôles... et je saurais bien aussi en tuer des sénéchals et son page ! mais je ne suis pas un intrigant, moi !... et je dis que, dans un pays libre, on doit avoir le droit d'en mettre chacun à sa manière des S !... Mais !... (Se résignant.) Allons ! j'vas peigner les mollets de M. Philidor. Quand donc est-ce, mon Dieu ! que je pourrai peigner les miens ? (Comme il passe près du poêle, il voit le vin versé et oublié par Philidor.) Tiens ! il n'a pas bu son vin sucré ! C'est drôle... j'ai pourtant dîné, et j'ai aussi des tiraillements

d'estomac. (Il avale le verre de vin après en avoir remué le sucre avec son briquet.) Maintenant, je vais me reposer. (Il se recouche sur le canapé.)

VERDIER, paraît devant la porte de la loge, qui est restée ouverte, et regarde avec timidité. Voyant Balthazar sur le canapé. Pardon... monsieur!... est-ce ici la loge de M. Philidor?

BALTHAZAR, sans se déranger. Il est en scène!

VERDIER. Si vous le permettez, monsieur, je l'attendrai!

BALTHAZAR, sans le regarder. A votre aise, monsieur; M. Philidor va venir sitôt qu'il aura tué le sénéchal.

VERDIER. Très-bien!

BALTHAZAR. Et son page.

VERDIER. Je vous remercie, monsieur. (Balthazar se rendort. Verdier se promenant.) J'éprouve je ne sais quoi qui me rajeunit en me trouvant dans une loge d'acteur. (Allant vers la toilette.) Et tous ces objets de toilette me font plaisir à voir; je me suis servi de ça, moi, jadis... (Il les examine, les touche avec curiosité, et aperçoit dans la glace Philidor qui entre.) Le voici!...

SCÈNE IV.

LES MÊMES, PHILIDOR.

PHILIDOR, qui rentre dans un grand désordre et son épée nue à la main, voyant Verdier. Monsieur Verdier... quelle aimable surprise!

VERDIER. J'ai été si charmé de la terreur que vous avez su inspirer dans vos deux premières scènes, que je n'ai pu résister à mon désir de venir vous complimenter...

PHILIDOR. C'est vraiment trop aimable... asseyez-vous donc. (Avec emportement, à Balthazar qui dort.) Balthazar!...

BALTHAZAR, se réveillant en sursaut. Hein!... voilà...

PHILIDOR. Comment! tu occupes mon canapé... et tu laisses monsieur debout!...

BALTHAZAR, quittant le canapé. Je ne savais pas que monsieur... était un monsieur... Je croyais que c'était un créancier...

PHILIDOR, indiquant le canapé à Verdier, qui s'assied. Je vous demanderai la permission de procéder à mon changement.

VERDIER. Faites donc!...

PHILIDOR. Tiens, Balthazar. (Il lui donne son sabre et son chapeau.) Débarrasse-moi! (Balthazar va les ranger. — S'asseyant dans son fauteuil, il fait face au public.) C'est étonnant comme j'ai des faiblesses aujourd'hui. Balthazar, donne-moi le verre de vin qui est sur le poêle.

BALTHAZAR. Votre vin sucré?... Vous l'avez bu!

PHILIDOR. Moi?...

BALTHAZAR. Avant la scène du duel.

PHILIDOR, vivement. Comment?

BALTHAZAR. Parbleu!...

PHILIDOR. Eh bien, ça ne m'a pas soulagé; j'ai toujours des maux d'estomac.

BALTHAZAR. Et moi aussi. (Allant s'asseoir près de Verdier.) Il paraît que c'est un mal qui court... tout le monde s'en plaint. (Verdier arrête Balthazar qui allait s'asseoir sur son chapeau.)

PHILIDOR. Vraiment?

BALTHAZAR. Avez-vous encore besoin de moi?

PHILIDOR. Pas pour l'instant.

BALTHAZAR. Alors, je vais donner un coup de peigne au père noble.

PHILIDOR. Oui, va peigner le père noble.

BALTHAZAR. En v'là z'encore un qu'est mauvais, le père noble.

PHILIDOR. Et n'oublie pas de me prévenir, tu vois que je suis avec un ami.

BALTHAZAR. Vous pouvez compter sur moi. (A part, en sortant.) Oh! oh! z'avec un ami, il ne s'en prive pas, lui, d'en fourrer des S. (Il sort.)

SCÈNE V.

VERDIER, PHILIDOR.

PHILIDOR, ôtant ses moustaches, et se mettant du blanc sur la figure avec une éponge. Je suis deux fois heureux, monsieur Verdier, que vous soyez venu me voir ce soir... car je désirais avoir votre appréciation relativement à un fait qui vient de se passer. On raconte qu'un brave homme, assez pauvre, ma foi... vient, en faisant le déménagement de ses hardes, de mettre la main sur un trésor.

VERDIER. Un trésor?

PHILIDOR. Oui... sur un portefeuille, bourré de billets de banque... et je me demande, moi qui ne connais ni les lois, ni les usages, quels peuvent être les droits de cet homme sur sa trouvaille?

VERDIER. Aux termes de l'article 716 du Code Napoléon, un trésor dont personne ne justifie la propriété, appartient pour moitié à celui qui l'a découvert, et pour l'autre moitié au propriétaire du fonds dans lequel était caché le trésor.

PHILIDOR. Ainsi... le trouveur a moitié?

VERDIER. Parfaitement.

PHILIDOR. Très-bien. (Il va ouvrir la porte de son armoire et l'agite violemment devant sa figure, pour s'éventer.)

VERDIER, surpris, à part. Eh bien, que fait-il donc? Ah! je sais!... il fait sécher son blanc.

PHILIDOR. Mais le devoir de tout honnête homme est assurément, dans une semblable occurrence, de faire rechercher les propriétaires du trésor, (revenant à sa toilette) et de s'en remettre à leur libéralité; car, il est bien évident que celui qui l'avait caché, le destinait, soit à lui-même, soit à ses héritiers. (Pendant le dialogue suivant, Philidor qui a ôté son pourpoint de brigand, en met un de seigneur, auquel est cousu un petit manteau pailleté.)

VERDIER. Ceci, mon cher Guérin, est une affaire de conscience, a-t-on trouvé dans ce portefeuille quelque écrit, quelque trace en indiquant l'origine ou la destination?

PHILIDOR. On ne le dit pas encore, et l'on ajoute que cet homme a l'intention de ne retirer du portefeuille que la somme nécessaire pour le remplacement de son fils, qui est soldat, et de charger les autorités de diriger vers qui de droit, tout le reste de ce trésor, dont il aurait pu garder le secret. (Il se coiffe d'une toque à plumes.)

VERDIER. S'il fait ainsi... le brave homme qui agira en bon père et en homme désintéressé, méritera l'approbation de tout le monde.

PHILIDOR, allant à Verdier. N'est-ce pas, monsieur Verdier?

VERDIER, avec étonnement. Quelle métamorphose!

PHILIDOR. Oui, vous me voyez vêtu comme si je jouais un premier rôle, je me suis habillé comme le galant Villnflor, mon rival, pour pénétrer dans la galerie du château, afin d'y placer mes hommes avant l'arrivée des voyageurs, et je vais me livrer jusqu'à la fin de la pièce, à tous les exercices de la haine et de la vengeance.

VERDIER. Ah! je comprends.

PHILIDOR. Il faut que vous sachiez, monsieur Verdier, que je pensais exactement comme vous, au sujet de l'homme au trésor.

VERDIER. Cela ne me surprend pas.

PHILIDOR, très-confidentiellement. Et puisque nous nous entendons si bien... je vous demanderai la permission d'entrer dans quelques nouveaux détails...

VERDIER. Volontiers.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, BALTHAZAR.

BALTHAZAR, entrant. Le rideau z'est est levé pour le deuxième acte.

PHILIDOR. Merci... je ne suis que de la quatrième scène.

VERDIER. Mais, moi, je voudrais bien tout voir, pour comprendre l'intrigue.

PHILIDOR, un peu désappointé. Ah! alors, dépêchez-vous, ça commence.

VERDIER. Mais en venant, je m'étais perdu dans les corridors... et je crains en m'en retournant, de tomber dans des trappes.

PHILIDOR. Balthazar va vous conduire... je vous reverrai dans la soirée.

VERDIER. J'allais vous demander la permission de revenir.

PHILIDOR. A bientôt donc...

BALTHAZAR. Venez, monsieur! (Avec affectation.) Il n'y a pas de danger z'avec moi. (Il sort avec Verdier.)

SCÈNE VII.

PHILIDOR, puis BERNARD.

PHILIDOR, seul. Si M. Verdier n'était pas parti sitôt... j'allais lui faire une confidence... et je ne suis pas fâché cependant d'être seul pour examiner en secret le portefeuille... C'est singulier comme j'ai des faiblesses... je n'y vois plus clair... (Se raidissant.) Voyons donc!... voyons donc!... reprenons un second verre de vin... (Il prend la bouteille, et pendant qu'il verse du vin, la porte s'ouvre et Bernard entre rapidement.)

BERNARD, avec une grande agitation. Monsieur Philidor!... Ah!... je vous trouve.

PHILIDOR, surpris. M. Bernard!...

BERNARD. Pardonnez-moi, si j'entre ainsi dans votre loge... mais je viens de m'arracher aux lamentations d'une famille que j'aime... et je viens vous implorer pour elle.

PHILIDOR. Moi?...

BERNARD, toujours très-ému. Veuillez, je vous en prie, m'accorder quelques minutes d'attention.

PHILIDOR. Permettez-moi, d'abord, de voir où l'on en est de la pièce. (Il monte regarder dans le corridor.)

BERNARD, à part. Si je ne parviens à paralyser les cent mille francs... je suis perdu...

PHILIDOR, revenant. J'ai le temps... et je vous écoute.

BERNARD. Monsieur... le malheureux ami que je viens de laisser dans les larmes, était le fils d'un homme qui, fatalement passionné pour le jeu, perdit toute sa fortune en un jour... Espérant pouvoir réparer sa ruine; le joueur la tint secrète... feignit de partir en voyage... s'enferma dans une chambre d'auberge... y confectionna de faux billets de la banque et fut arrêté sur de vagues soupçons... mais il avait si bien caché les billets fabriqués et effacé les traces de sa criminelle industrie, qu'après quelques jours de prévention, il fut remis en liberté...

PHILIDOR, avec inquiétude. Et alors?

BERNARD. Ce malheureux n'y put survivre; dans le délire de la fièvre, il confia à son fils qu'il avait caché dans la chambre mystérieuse une liasse de faux billets qu'il n'avait pu ressaisir, et le chargea de les anéantir pour le repos de sa mémoire...

PHILIDOR, rassuré. Ah!... il a bien fait...

BERNARD. Ce fils, épouvanté... fouilla partout dans cette chambre et n'y pût rien trouver... Il crut alors, et moi son confident je l'ai cru comme lui, que le malade avait été victime d'une hallucination mensongère... Depuis vingt ans tout était oublié, lorsqu'il y a quelques heures mon ami eût connaissance d'une lettre qui venait d'être trouvée décachetée à la porte du théâtre, et qui révélait que vous veniez, vous, M. Philidor, de trouver dans cette chambre qu'avait habité son père... les faux billets qu'il avait vainement cherchés...

PHILIDOR, avec terreur. Quoi!... ces billets que j'ai trouvés?...

BERNARD. Mais où donc, monsieur... les murs de cette chambre se sont donc écroulés?

PHILIDOR. Ce sont, dites vous, de faux billets que j'ai trouvés derrière la boiserie?

BERNARD, suppliant. Plus bas, de grâce!... plus bas... Et quand il eût lu dans cette lettre ces mots : « Mon frère Philidor va remettre le trésor aux autorités. »

PHILIDOR. La lettre d'Albert!...

BERNARD. Il est venu vers moi, tremblant, me supplier de faire auprès de vous cette démarche qui doit vous garantir vous-même... (avec animation) et je suis accouru pour vous dire: Ces billets menteurs... cachez-les, M. Philidor, car si vous les rendiez publics... ils pourraient vous ouvrir, à vous qui en êtes le détenteur, la prison préventive... (avec larmes) et flétrir le nom de pauvres innocents... pour lesquels je viens vous supplier avec tout le dévouement de l'amitié, et toute la ferveur de la plus ardente prière...

PHILIDOR, desespéré. Mais vous ne savez pas, monsieur Bernard... ce que j'ai fait, moi!... J'ai un enfant aussi, moi... un enfant qui est soldat, et je viens de lui donner quatre de ces faux billets pour se racheter du service.

BERNARD, avec terreur. Que dites-vous!... l'infortuné va se compromettre en vous perdant...

PHILIDOR, desespéré. Oh! mon pauvre Albert!

SCÈNE VIII.

Les Mêmes, BALTHAZAR.

BALTHAZAR, à Philidor. C'est à vous!

PHILIDOR, avec égarement. A moi!... quoi?

BALTHAZAR. La scène de l'attaque de la diligence.

PHILIDOR. Ah! oui... la quatrième scène.

BALTHAZAR. Allons donc... allons donc!... le Bailli vient de sortir.

PHILIDOR. Vite, mes pistolets... (Balthazar les lui donne.) Mon paquet de cordes (il les prend) pour garrotter les voyageurs... (Avec désespoir en sortant.) Oh! mon pauvre Albert! mon pauvre Albert!... (Il sort suivi de Balthazar, qui emporte le costume de brigand.)

SCÈNE IX.

BERNARD, seul, puis BALTHAZAR et SAINT-VALERY.

BERNARD, glorieux. J'ai donc bien fait de ne pas perdre une minute, et je puis être tranquille, il se gardera bien de montrer les billets; Albert, n'osant plus s'en servir pour se faire remplacer, ne peut plus prétendre à la main de Juliette, et l'héritière qui allait m'échapper reste à ma discrétion. Quant aux prétendus faux billets, nous aviserons plus tard pour nous les adjuger... c'est assez pour aujourd'hui... une plus longue explication m'embarrasserait... hâtons-nous d'éviter le retour de Philidor. (Comme il va pour sortir, il se heurte avec Balthazar, qu'il salue très-poliment et sort.)

BALTHAZAR, qui l'a salué avec étonnement. En v'là z-un grand qu'est brutal... mais bien poli! (Voyant le verre de vin qui est resté sur le poêle.) Tiens! Philidor a encore laissé son vin sucré... comme il est distrait!... (Il l'avale. Reposant le verre.) Il est si distrait, qu'il avait oublié de mettre du sucre dans son vin sucré. (Il en prend un morceau dans le sucrier et se le met dans la bouche.)

SAINT-VALERY, à Balthazar en entrant. Connaissez-vous ce monsieur qui sort d'ici?

BALTHAZAR, croquant du sucre. Je ne l'avais jamais vu.

SAINT-VALERY, à part. Il m'a semblé reconnaître M. Bernard. (Balthazar s'assied sur le canapé.)

SCÈNE X.

Les Mêmes, FLORA.

FLORA, en costume de danseuse de l'époque de l'empire. Je vous cherchais, monsieur Arthur.

SAINT-VALERY. Je rapportais à M. Philidor ce pot de rouge. (Il le pose sur la toilette. Examinant Flora.) Ah! que vous êtes belle ainsi!...

FLORA, tournant sur elle-même. N'est-ce pas qu'il est joli, mon costume?

SAINT-VALERY, avec extase. Adorable!... éblouissant!... enivrant!... (Avec âme.) Et si j'osais vous dire... tout ce que... (Il s'arrête interdit en voyant Balthazar qui l'examine.)

BALTHAZAR, à part. Ça le fait bisquer z-Arthur que je sois là...

SAINT-VALERY, changeant de ton. Comment, mademoiselle, vous étiez assez bonne pour me chercher?

FLORA. Parce que je vous apporte une excellente nouvelle.

SAINT-VALERY. Vraiment?

FLORA. Connaissez vous Pigoreau?

SAINT-VALERY. Non, je ne la connais pas.

FLORA, à Balthazar, qui est assis sur le canapé. Ote-toi donc de là, Balthazar!

BALTHAZAR, se levant avec nonchalance. J'allais vous offrir ma place.

FLORA. On ne s'en douterait pas. Où en est-on de la pièce? (On entend deux coups de feu.)

BALTHAZAR. M. Philidor est entrain de tuer le postillon.

FLORA. Alors, nous avons le temps de causer avant le ballet. Asseyous-nous, monsieur Arthur, et écoutez-moi bien.

SAINT-VALERY, s'asseyant près d'elle. Vous me parlez, je crois, de Pigoreau. (Balthazar va ranger sur la toilette de Philidor.)

FLORA. Oui, c'est Pigoreau qui tient ici l'emploi des utilités. Il devait, ce soir, lire, à la fin de la pièce, la sentence du condamné, mais il vient d'être pris d'une extinction de voix.

SAINT-VALERY. Ah! c'est bien fâcheux pour Pigoreau.

FLORA. Et fort heureux pour vous.

SAINT-VALERY. Pourquoi?

FLORA. Le directeur ne savait tout à l'heure à qui faire lire la sentence, et je vous ai proposée.

SAINT-VALERY, épouvanté. Vous m'avez proposé?

FLORA. Le directeur vous accepte. L'on vous prépare un costume, et vous allez faire ce soir votre première apparition sur la scène... Voyez-vous quelle chance!...

SAINT-VALERY, se levant. Ah! oui... c'est une chance...

BALTHAZAR, à part. Encore un intrigant... L'échelle des femmes.

SAINT-VALERY. Mais, ma gracieuse protectrice, vous avez arrangé cela sans songer que je ne sais pas la sentence.

BALTHAZAR, allant à Flora, qui se lève. Je la sais, moi, la sentence.

FLORA. Tu nous ennuies, Balthazar.

BALTHAZAR. Toujours la coterie. (Il retourne à la toilette.)

FLORA, à Saint-Valery. Vous n'aurez qu'à la lire.

SAINT-VALERY. Mais je n'ai jamais paru devant le public... et l'émotion... la peur me paralyserait... si je...

FLORA, l'interrompant. La peur... ne m'avez-vous pas dit que vous aviez assisté à la bataille de Vagram?

SAINT-VALERY. Certainement... que... sur le champ de bataille...

FLORA. Eh bien, un soldat ne connaît pas la peur... Eh! j'oubliais de vous dire aussi que le costumier vous attend pour essayer... Dépêchez-vous!...

SAINT-VALERY. Le costumier? (A part.) Je me suis fourré là dans une aimable aventure. (Haut.) Je vais aller la trouver pour lui dire que... (Il monte à la porte et rencontre Philidor qui entre.)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, PHILIDOR, qui a remis son costume de brigand.

PHILIDOR, à Arthur. On m'a dit que vous liriez la sentence... vous voilà le pied dans l'étrier...

SAINT-VALERY, à part. Allons... bien!

PHILIDOR, avec inquiétude. Mais j'avais laissé ici M. Bernard.

SAINT-VALERY. Il est parti.

BALTHAZAR. Disparu.

PHILIDOR, agité. Arthur, mon ami... tout à l'heure, je ne sais si c'était une vision, mais il m'a semblé voir dans l'ombre, aux premières galeries, un jeune homme... et j'ai cru reconnaître Albert.

SAINT-VALERY. C'était bien lui... je l'y ai vu.

PHILIDOR. Je vous en prie... courez lui dire que j'ai besoin de lui parler, ici, sans retard.

SAINT-VALERY, avec empressement. Je vais vous l'envoyer... (Philidor accablé va s'asseoir sur son fauteuil.)

FLORA, arrêtant Saint-Valery. Et vous irez dire au directeur qu'il peut compter sur vous!

SAINT-VALERY. Non!... je lui dirai que je ne suis pas encore décidé à... enfin, je vais d'abord trouver M. Albert. (Il sort rapidement.)

BALTHAZAR, à Flora. Je l'aurais bien lue... moi, la sentence.

FLORA. Oh! si tu savais comme tu m'agaces!... Va-t'en!

PHILIDOR. Oui, tu peux t'en aller...

BALTHAZAR. Et votre coiffure pour le festin?

PHILIDOR. Je me coifferai sans toi, va...

BALTHAZAR. On s'en va. (A part.) Ils veulent être seuls, à présent qu'ils ont éloigné z'Arthur, (avec intention) on s'en va. (Il sort.)

SCÈNE XII.

PHILIDOR, FLORA.

FLORA, allant à Philidor qui est assis. Vous avez l'air bien fatigué...

PHILIDOR. Je suis anéanti, ma bonne Flora... j'ai peur de devenir fou... figure-toi qu'il vient de m'arriver tout à l'heure quelque chose d'inouï.

FLORA. Quoi donc?

PHILIDOR. J'ai complétement perdu la mémoire en scène.

FLORA. Vraiment.

PHILIDOR. Eclipse totale... plus rien... J'interroge le souffleur, il dormait dans son trou... Heureusement, je n'ai pas manqué de présence d'esprit. Je me suis mis à improviser une scène de pantomime des plus animées... j'ai pris un pistolet dans ma ceinture et je suis allé faire feu dans la galerie voutée du château... ça a fait beaucoup d'effet!... le public a applaudi... Le coup de pistolet a réveillé le souffleur qui m'a envoyé le mot... j'ai repris mon monologue et le reste a bien marché. (Il mouche ses chandelles.)

FLORA. Fort heureusement!

PHILIDOR. Mais à la fin de l'acte, quand je haranguais ma bande... j'ai cru que j'allais tomber en scène.

FLORA. Il faut vous reposer.

PHILIDOR. Eh! le puis-je dans ce rôle? ne faut-il pas que j'aille massacrer les écuyers du comte? Je n'aurai de repos que quand tu danseras ton ballet; fais donc bisser ton pas.

FLORA. Je tâcherai.

PHILIDOR, allant décrocher une couronne de roses qu'il met sur sa tête. Ne faut-il pas que je me couronne de fleurs pour la scène de l'orgie, en attendant que je me déguise en pèlerin pour incendier le château?

FLORA, voyant entrer Albert. Ah! voici Albert!

PHILIDOR. Ah!

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, ALBERT.

FLORA, à Albert. M. Arthur n'est pas avec vous?

ALBERT. Il vient de me quitter pour aller chez le directeur.

FLORA. Lui dire qu'il lirait la sentence?

ALBERT. Non, lui dire, au contraire, qu'il est enrhumé du cerveau.

FLORA. Mais, ce n'est pas vrai!...

PHILIDOR. S'il allait nous laisser en plan à la fin de la pièce?

FLORA. Non!... ne craignez rien... je vais aller arranger cette affaire là... Je me suis mis dans la tête qu'il lirait la sentence... et il la lira... (Elle sort précipitamment.)

SCÈNE XIV.

PHILIDOR, ALBERT.

PHILIDOR, à part. Comment lui dire?

ALBERT. J'attendais l'entr'acte pour venir t'apprendre que mademoiselle Julietta n'a pas encore reçu ma lettre... mais j'ai pu m'approcher d'elle, tout lui raconter... et sa résolution m'a prouvé combien j'étais aimé...

PHILIDOR. Vraiment.

ALBERT. Elle maudit M. Bernard qui l'obsède; elle veut se retirer ce soir même, chez M. Verdier qui l'approuve, et lui offre un asile, où elle attendra que je sois libéré.

PHILIDOR, à part. Pauvres enfants!

ALBERT. Et tu m'as fait appeler parce que tu as sans doute découvert quelque chose dans le portefeuille?

PHILIDOR. Oui... j'en connais maintenant l'origine... mais je voulais te voir surtout parce que je ne sais quelle voix me dit sans cesse qu'au milieu de tes émotions, de tes courses, tu as perdu les billets que je t'avais confiés.

ALBERT. Erreur, mon ami. (Mettant la main sur la poche de son vêtement.) Je les sens là!

PHILIDOR. Tu en es bien sûr?

ALBERT. Je puis t'en donner la preuve la plus rassurante. (Les sortant de sa poche.) Tiens... les voici!

PHILIDOR, les prenant. Voyons!... (A part.) Je les tiens (Haut.) Oui, ils y sont tous... Je vais les garder... Il est imprudent de les promener ainsi. (Il va les mettre dans le tiroir.)

ALBERT. Tu oublies donc que je dois partir cette nuit, pour les remettre à mon capitaine en le priant de procéder à mon remplacement... si cependant, cela peut te tranquilliser, garde-les jusqu'à la fin du spectacle.

PHILIDOR, revenant à Albert et lui prenant la main. Hélas! mon pauvre Albert, il faut t'armer de courage.

ALBERT. Que veux-tu dire?

PHILIDOR. Que loin de te servir, ces malheureux billets ne pourraient que te perdre.

ALBERT. Et pourquoi?

PHILIDOR. S'ils avaient été jadis cachés, enfouis... par des voleurs?...

ALBERT. Des voleurs?...

PHILIDOR. S'ils étaient le résultat d'un crime? et l'œuvre d'un faussaire?

ALBERT. D'un faussaire!

SCÈNE XV.

Les Mêmes, BALTHAZAR.

BALTHAZAR. On va lever le rideau pour le dernier acte.

PHILIDOR. Et, c'est moi qui commence par la scène de l'orgie... Allons, ma mandoline (il la prend) et la coupe d'or. (Il prend sur sa toilette une coupe en carton doré et décroche une draperie rouge qu'il jette sur son bras.) C'est étonnant comme je suis entrain de chanter Bacchus et l'Amour! (Avec frayeur.) Si j'allais manquer de voix?... J'ai bien peur de ne... pouvoir... (D'une voix fiévreuse.) Allons! La rampe et le public vont me galvaniser. (Il sort couronné de roses suivi de Balthazar.)

SCÈNE XVI.

ALBERT, puis BALTHAZAR.

ALBERT, seul. Des voleurs! Un crime!... Oh! c'était trop de bonheur, je n'osais y croire... Je vivais comme dans un rêve... Mais, comment Philidor a-t-il donc découvert?... Je veux l'attendre et savoir... L'attendre? mais je ne le puis... Juliette est dans l'erreur... elle me croit sauvé. Si, pendant mon absence, elle s'éloignait avec M. Verdier? si elle donnait lieu à un scandale que notre mariage ne pourrait expliquer et réparer plus tard?... Non!... je ne puis la laisser une minute dans l'ignorance de ce qui nous arrive!... Il faut que je lui dise ce qui est... ce qui se passe... Il faut enfin que je la perde si Dieu le veut ainsi... mais qu'elle ne puisse croire un instant que j'ai menti pour la tromper.

BALTHAZAR, entrant chargé de costumes. Bonjour, M. Albert!

ALBERT. Adieu, Balthazar.

BALTHAZAR. Comment, adieu?... Vous voulez vous éloigner... quand M. Philidor qui n'a que deux couplets à chanter, va sortir de scène?...

ALBERT. Je reviendrai bientôt. (Il sort.)

SCÈNE XVII.

BALTHAZAR, puis PHILIDOR.

BALTHAZAR. Accrochons ici le froc de pèlerin. (Il l'accroche.) Voici le chapeau et le bâton. (Il s'en débarrasse.) Et maintenant... (Il va vers le poêle pour prendre le verre. Le voyant vide.) Ah!... il a pensé cette fois, à boire son vin sucré, et moi qui ai toujours des inquiétudes dans l'estomac.

PHILIDOR, sa couronne et sa mandoline à la main, rentre chancelant et cherchant Albert des yeux. — A Balthazar. Albert est parti?

BALTHAZAR. M. Albert va revenir... Tous vos costumes sont prêts.

PHILIDOR, d'une voix brisée. Merci... (Se laissant tomber sur le canapé.) Je suis brisé... malade... je vais me reposer pendant le ballet de Flora... tu viendras me prévenir cinq minutes avant mon entrée.

BALTHAZAR. C'est dit, M. Philidor. (Il sort.)

SCÈNE XVIII.

PHILIDOR, seul. Dieu merci! le public ne s'est aperçu ni du chagrin qui me tue... ni de la fièvre qui me dévore... et maintenant que je suis seul... j'ai si mal aux nerfs que je voudrais pouvoir pleurer... Je souffre tant quand je songe que mon pauvre Albert... (Se levant avec peine.) Et pourtant... je viens d'éviter un malheur... j'ai repris les billets qu'il avait dans les mains... les billets qui sont des faux... je n'en puis douter, hélas!... puisque c'est l'honorable M. Bernard qui m'en a prévenu... il ne peut rien arriver de fâcheux à Albert, de ce côté-là, et demain... (Cherchant à retrouver de l'énergie.) Demain, j'irai sur le passage de l'empereur... oh! je n'abandonne pas encore la partie!... mais, je ne sais quel brouillard se met toujours devant mes yeux. (Se redressant.) Allons donc... du courage... je n'ai plus que deux scènes à jouer... mais le pourrai-je avec cette sueur froide qui me fait grelotter... (Il va prendre la bouteille pour se verser du vin; la reposant.) Plus de vin!... (Grelottant.) J'ai froid comme si j'étais dans l'eau glacée... (Allant vers le poêle.) Bon Dieu! que j'ai froid!... (Touchant le tuyau.) Et ce Balthasar qui me laisse sans feu... je vais en allumer... (Ouvrant la porte du poêle.) Heureusement il y a du bois... (Regardant autour de lui.) Je dois avoir ici des journaux inutiles... (Allant voir dans l'armoire.) Non!... aucun... (Il regarde dans son tiroir.) Rien!... rien!... que ce portefeuille maudit!... (Songeant.) Ces billets... ces preuves d'un crime ignoré... ne dois-je pas les anéantir?... n'ont-ils pas failli compromettre Albert?... ne m'a-t-on pas dit qu'ils pourraient me conduire en prison?... Au feu!... ces billets venimeux et menteurs... ils ne seront jamais assez tôt brûlés. (Il les fourre en masse dans le poêle. Allant allumer une allumette à la chandelle.) Et je pourrai dire à l'homme mystérieux que la cendre sera discrète sur les crimes de son père... (Allant au poêle avec l'allumette qui flambe.) Allons doucement... il me semble qu'un peu de feu me sauverait... (Il se baisse pour mettre le feu. S'arrêtant.) Qu'est-ce cela? une lettre?... (Il souffle sur l'allumette, l'éteint et sort du poêle une lettre.) Sans adresse, sans cachet... (Parlant en grelottant la fièvre.) Si je découvrais dans cette lettre le nom du faussaire... je saurais celui de son fils... que M. Bernard n'a pas nommé... et je pourrai lui dire... je sais tout... je me tairai... mais il faut que vous rachetiez Albert du service... Oui... ce ne serait qu'un échange... je sauve vos enfants... sauvez le mien!... Voyons donc!... voyons donc ce qu'il y a d'écrit là-dedans?... (Il ouvre la lettre avec un frémissement et lit:) « Mon cher André Guérin... (S'arrêtant stupéfait.) Mon nom!... (Continuant.) Maintenant que suivant mes instructions tu as dû trouver quarante mille francs en écus de six livres au moulin du Martois!... » (Il passe sa main sur ses yeux comme pour se réveiller.) Mais qui a donc écrit cela?... (Il tourne la page pour voir la signature.) Pierre Giraud. (Lisant avec frénésie les dernières lignes.) « Dans un portefeuille rouge, cent mille francs en billets de la banque de France. » Mais c'est donc mon héritage?... (Il court rapidement au poêle, en retire la liasse de billets avec un tremblement involontaire, rattrape ceux qui s'envolent, les réunit tous, les plie, les pelotonne, les enfonce dans le portefeuille et dit en le renfermant sous son pourpoint.) Eh! j'ai failli tout brûler!

SCÈNE XIX.

PHILIDOR, BALTHAZAR.

BALTHAZAR, entrant par le fond. Y sommes-nous?

PHILIDOR. C'est toi?

BALTHAZAR. Nous n'avons plus que cinq minutes de préparation.

PHILIDOR, égaré. Oui... bon!... Où en est-on?

BALTHAZAR. La scène du pèlerin.

PHILIDOR, égaré. Parbleu! je le sais bien... passe moi mon froc... (Il le met, tandis qu'il s'affuble.) M. Bernard mentait donc quand il disait qu'ils étaient l'œuvre d'un faussaire?...

BALTHAZAR. Quoi?

PHILIDOR. Rien!... Ah! mon bon Balthazar... toujours fidèle... va, si jamais je deviens riche, tu verras.

BALTHAZAR. Ah! oui, nous verrons.

PHILIDOR. Je vis donc aujourd'hui dans le pays des bons et des mauvais génies?

BALTHAZAR. Qui?

PHILIDOR. Rien... passe moi mes moustaches, mon chapeau et dépêchons-nous gaiement.

BALTHAZAR. Vous êtes donc guéri, vous qui étiez malade?

PHILIDOR, s'exaltant. Non, j'ai toujours des crampes d'estomac... (Riant.) Mais ça m'est bien égal, va. (Il met son chapeau de pèlerin.)

BALTHAZAR. Vous n'êtes pas difficile.

PHILIDOR, avec affection. Ce cher Balthazar. (Il prend son bâton au bout duquel est une gourde.) Mais ris donc, toi, tu as l'air de porter le diable en terre... sapristi, ris donc... (S'appuyant chancelant sur le bras de son fauteuil.) Tu voudrais me voir désespéré, n'est-ce pas? parce que je vais porter au château la flamme et la désolations... Ah! bien oui le métier de scélérat serait par trop douloureux si l'on croyait que c'est arrivé... (Se redressant en riant avec effort.) moi, je veux aller jusqu'au bord du crime en chantant la mère Godichon. A propos, tu n'oublieras pas le sang pour la scène du combat...

BALTHAZAR. Je vous en porterai dans une tasse.

PHILIDOR. Très-bien!... et de la gaieté, vive Dieu!... (Il sort en sautant de joie.)

SCÈNE XX

BALTHAZAR, VERDIER, JULIETTE.

BALTHAZAR, seul. Il est bien gai, ce soir, M. Philidor... je crois qu'il a une petite pointe. (Allant prendre la bouteille qu'il trouve vide.) J' crois bien, il a bu sa bouteille, lui que l'on dit si sobre... Encore un hypocrite, il m'a renvoyé de sa loge pour y rester seul avec Flora... Le vin et les femmes... et cela... je l'ai vu... de mes yeux vu!... et quand je le raconterai aux camarades, ils diront encore que je suis une mauvaise langue... ils ne savent qu'inventer pour m'empêcher de jouer des rôles (Verdier paraît, amenant Juliette qui hésite à entrer.)

VERDIER. Venez, mademoiselle! et ne vous repentez pas d'avoir eu le courage de nous accompagner... Venez!...

JULIETTE. Pourquoi me repentirais-je? ne suis-je pas avec vous?... et cette confidence que nous venons demander à M. Philidor, où plutôt cette explication que nous venons solliciter, ne doit-elle pas décider de mon avenir, de ma vie?

VERDIER. Peut-être!...

BALTHAZAR, à part. Encore une qui veut débuter. (Haut, à Verdier.) Voulez-vous, monsieur, qu'en passant sur le théâtre, je prévienne M. Philidor de votre visite?

VERDIER. Merci, monsieur, Albert qui vient de nous quitter s'est chargé de le faire.

BALTHAZAR. Alors, monsieur, je vous salue.

VERDIER. Monsieur, je suis votre serviteur. (Balthazar sort.)

SCÈNE XXI.

VERDIER, JULIETTE, PHILIDOR, ALBERT.

VERDIER. Quoi que nous apprenions ici, mon enfant, ne vous désespérez pas... je suis l'ennemi des disproportions d'âge entre époux. Vous m'avez donné toute votre confiance.

JULIETTE. Comme si vous étiez mon père.

VERDIER. Je vous promets de faire mes efforts pour que vous puissiez devenir la femme de M. Albert Jarvis; j'entrevois même une combinaison... mais il est inutile d'en parler avant que nous ayons complètement résolu le problème du trésor... et je veux voir de mes yeux...

JULIETTE. Il me sembla entendre marcher dans le corridor.

VERDIER. En effet. (Il va regarder en dehors.) J'entends la voix d'Albert... ce sont eux.

PHILIDOR, entrant suivi d'Albert. Nous voici! mademoiselle Juliette. (Il la salue avec un profond respect. Juliette recule effrayée, lui voyant du sang sur le front.) Oh! ne craignez rien, mademoiselle, ce sang n'est que de la peinture... Je suis censé avoir été blessé dans l'incendie du château... C'est l'affaire d'un coup d'éponge. (Il va à sa toilette.) Ah! mes enfants... que j'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre! (Il s'essuie le front avec une serviette.)

VERDIER, surpris. De bonnes nouvelles?

ALBERT. Oui, monsieur Verdier... Philidor a trouvé dans le portefeuille une lettre qui met le trésor à sa disposition.

VERDIER. Mais ces billets!...

PHILIDOR. Sont tous vérifiés et contrôlés par la Monnaie. En voulez-vous? Qu'est-ce qui en veut; ne vous gênez pas: j'en ai cent tous plus beaux les uns que les autres! (Il leur montre le portefeuille.)

VERDIER, surpris. Mais, c'est de la folie!

PHILIDOR, s'exaltant. Oui... c'est de la folie... de l'exaltation... du délire... et vous en prendrez votre part, monsieur Verdier, quand il vous sera prouvé que j'ai retrouvé la moitié de l'héritage de Pierre Giraud.

VERDIER. L'héritage de Giraud?

PHILIDOR. Tenez! voici une lettre qui reposait depuis douze ans avec les bienheureux billets. (Il lui donne la lettre.)

VERDIER, lisant. « Mon cher André Guérin, maintenant que, suivant mes instructions, tu as dû trouver quarante mille francs en écus de six livres au moulin du Martois... »

JULIETTE. Le moulin du Martois!

PHILIDOR. Vous le connaissez, mademoiselle?

JULIETTE. Oui, car il appartenait à M. Bernard.

VERDIER. En effet. (Continuant la lecture.) « Soixante mille francs en louis d'or à la ferme des Étangs...»

JULIETTE. La ferme des Étangs!

PHILIDOR. Vous y êtes allée?

JULIETTE. Souvent, quand y demeurait M. Dominique, l'intendant de M. Bernard.

PHILIDOR. C'est étrange!

VERDIER, continuant. « Tu dois mettre la main sur les billets cachés derrière la boiserie de ma chambre, à Rennes, rue de Paris, numéro 5... » (Parlant.) C'était à Rennes.

PHILIDOR. Et nous qui avons tant cherché à Paris...

ALBERT. Pourquoi me parlais-tu donc de vol, de crime, de faussaire?

PHILIDOR. Parce qu'on était venu me dire ici, à moi qui n'avais pas encore lu cette lettre, que ces billets étaient des faux qui avaient été cachés par un faussaire.

ALBERT. Mais qui donc?

PHILIDOR. Qui donc? je vais vous le dire... Mais non, cela m'entraînerait trop loin. Je me dois avant tout au public. Il faut que je m'apprête pour ma dernière scène... que je fasse ma toilette de condamné à mort. (Il court à sa toilette.) Mais quand le spectacle sera fini, j'en aurai de belles à vous dire.

SCÈNE XXII.

LES MÊMES, BALTHAZAR en bourreau avec une hache énorme, SAINT-VALERY est vêtu en assesseur criminel, robe noire, rabat blanc.

BALTHAZAR, à Saint-Valery. C'est d'ici que nous partirons avec le condamné.

PHILIDOR. C'est toi, Balthazar... Viens ici, mon garçon.

BALTHAZAR. Présent! (Il pose sa hache contre le mur.)

PHILIDOR. Vite ma perruque de supplicié et mes chaînes!

ALBERT, reconnaissant Saint-Valery. Comment, c'est vous!

SAINT-VALERY, d'un air confus. C'est moi, je l'avoue.

ALBERT. Vous avez donc consenti?

SAINT-VALERY. Sans cela, je trahissais mon incognito.

ALBERT. Et vous avez préféré?

SAINT-VALERY. Avaler une sentence.

ALBERT. Permettez-moi, monsieur, de vous serrer la main... ce que vous faites-là est d'une belle force.

SAINT-VALERY. N'est-ce pas que c'est fort?

ALBERT. Et Flora?

SAINT-VALERY. Se hâte de s'habiller pour aller me voir de l'orchestre.

ALBERT. Très-bien!

PHILIDOR, qui a une perruque à cheveux ras et les deux mains enchaînées. Voyons, monsieur Arthur, comment vous êtes costumé?

SAINT-VALERY. Voilà!

PHILIDOR, l'examinant. Très-bien... Seulement, relevez la coiffure... Au théâtre, toujours du front... jamais trop de front... c'est le siége de l'intelligence.

SAINT-VALERY, à Philidor, en désignant Juliette. Quelle est donc cette jolie dame?

PHILIDOR, élevant la voix *. Permettez-moi, monsieur Arthur, de vous présenter mademoiselle Juliette, qui sera bientôt madame Albert Jarvis!

SAINT-VALERY, la salue. N'ai-je pas entendu dire que M. Bernard devait épouser aussi une demoiselle Juliette?

JULIETTE. C'est impossible, monsieur, puisque la pupille de M. Bernard, mademoiselle Juliette, est promise à M. Albert.

VERDIER. Et, Dieu aidant, la nièce du comte de Châteaubourg sera la femme d'un artiste.

SAINT-VALERY. La nièce du comte! Est-ce que vous la connaissez, monsieur?

ALBERT, désignant Juliette. Vous venez de la saluer.

SAINT-VALERY. Vous, mademoiselle! M. Bernard ne sait donc pas que vous êtes la nièce du comte de Châteaubourg?

VERDIER. Comment! Pourrait-il l'ignorer, lui, son tuteur?

SAINT-VALERY. Il le savait?

JULIETTE. Depuis six ans.

SAINT-VALERY. Et il voulait vous épouser?

JULIETTE. Il l'espère encore.

* Balthazar, Philidor, Saint-Valery, Albert, Juliette et Verdier.

SAINT-VALERY, avec explosion. Mais ce M. Bernard est un affreux coquin!

PHILIDOR. Je ne dis pas non.

SAINT-VALERY. Oh! mais ça ne se passera pas comme cela! (Allant à la porte.) Je veux aller lui demander compte...

PHILIDOR, le rattrapant et le ramenant en scène. Avec ce costume?

SAINT-VALERY. C'est juste, j'oubliais... (S'apprêtant à ôter sa robe.) Je serai bien vite déshabillé!

PHILIDOR, l'arrêtant. Mais, malheureux, la sentence?

SAINT-VALERY, exaspéré. Il s'agit bien de la sentence! J'ai bien autre chose à faire, ma foi! Vous ne savez pas ce qu'a fait cet infâme Bernard?

PHILIDOR. Il aurait tué ses père et mère, que ça n'empêcherait pas le public d'exiger la sentence, et de nous siffler tous si nous la supprimions...

SAINT-VALERY. Non. Je ne veux pas, monsieur Philidor, qu'il vous arrive un mécompte au théâtre. (Se résignant.) Et pour vous, je consens à la lire... Mais dépêchons, enlevons cela tout de suite... venez! (Il monte au fond.)

PHILIDOR, le ramenant encore en scène. Mais nous ne pouvons pas entrer en scène avant notre tour!

SAINT-VALERY. C'est vrai. (A part.) O amour! (Coup de tam-tam au dehors.)

PHILIDOR. Vous n'attendrez pas longtemps, ce coup de tam-tam annonce que le condamné sort de la prison... (On entend sonner l'heure.) Et cette horloge sonne l'heure de mon exécution. C'est vous, monsieur Arthur, qui ouvrez la marche. Y sommes-nous, Balthazar?

BALTHAZAR. Quand vous voudrez!

PHILIDOR, allant à Juliette et Albert. Prenez patience, mes enfants! Seulement le temps de me faire couper la tête... et je reviens vous bénir! (Secouant une défaillance et mettant la main sur son estomac.) Et puis j'irai souper! (A Balthazar.) Mon voile noir?... (Balthazar le lui met sur la tête.) A nous, messieurs!... (Saint-Valery sort le premier; Philidor, voilé, le suit en courant, et Balthazar, armé de sa hache, emboîte, en courant aussi, le pas de sa victime.)

ACTE QUATRIÈME

LES DEUX TRAITRES.

Une pièce richement ornée chez M. Bernard : Candélabres garnis de lumières; la porte du fond qui est ouverte laisse voir un lustre allumé, on voit dans le fond circuler les invités à la soirée de M. Bernard; au premier plan, à droite et à gauche, canapés, siéges; porte latérale à droite et à gauche, sur le mur latéral de droite, un secrétaire.

SCÈNE PREMIÈRE.

DOMINIQUE, VERDIER, GUICHARD, JULIETTE, SAINT-VALERY, INVITÉS MUETS.

(Au lever du rideau, Dominique en toilette de soirée, culotte courte, bas de soie, habit à la française, est debout près du canapé de gauche, sur lequel sont assis Verdier et Guichard; un invité muet est près d'eux. — Sur le canapé de droite, Juliette est assise près d'une autre dame, et cause avec Saint-Valery qui se tient debout près d'elle.)

DOMINIQUE. Oui, messieurs, nous pouvons dire que le résultat a dépassé nos espérances. M. Bernard avait seulement prévenu une vingtaine de ses amis et connaissances, qu'il donnerait ce soir une petite soirée pour réunir chez lui quelques-uns des acteurs du théâtre, qui vont bientôt quitter notre ville; la nouvelle s'en est rapidement répandue; les messieurs se sont empressés de saisir cette occasion pour voir de près les reines de la rampe et surtout la belle Flora.

GUICHARD. Elle est ici ce soir?...

DOMINIQUE. Toilette rose. De leur côté, les dames ont cru devoir venir pour surveiller leurs maris, ce qui fait que nos salons sont garnis de visiteurs; nous avons ici, ce soir, les autorités, la magistrature, la finance et l'industrie.

GUICHARD. J'ai vainement cherché le terrible Philidor...

DOMINIQUE. Le pauvre homme a, dit-on, des chagrins de famille.

GUICHARD. Ce farouche a donc une famille?

DOMINIQUE. On le dit.

GUICHARD. Je n'ai pas encore pu rencontrer M. Bernard et lui faire compliment de son prochain mariage avec mademoiselle Juliette Aubrée.

SAINT-VALERY, à Juliette. Il est question de vous, mademoiselle. (Ils écoutent.)

DOMINIQUE. Il est si occupé qu'il est insaisissable... (Désignant Juliette.) Mais vous pouvez adresser vos félicitations à mademoiselle Juliette.

JULIETTE, *se levant.* Vous me parlez, monsieur Dominique?

GUICHARD, *s'avançant.* M. Dominique me confirmait la nouvelle de votre prochain mariage avec M. Bernard. (*Ici la musique cesse.*)

DOMINIQUE. La danse est achevée... je vais donner un coup d'œil au service... (*A part.*) Bernard tarde bien à revenir... (*Haut.*) Allons, messieurs les danseurs, craignez de vous mettre en retard... (*Il monte la scène suivi de Guichard et de l'invité ; ils rencontrent des invités et disparaissent dans le fond. Verdier se rapproche de Juliette et de Saint-Valery.*)

SCÈNE II.

VERDIER, SAINT-VALERY, JULIETTE.

VERDIER, *confidentiellement.* Savez-vous comment Bernard s'y est pris pour déployer tant de luxe ce soir?

SAINT-VALERY. J'en donnais tout à l'heure l'explication à mademoiselle Juliette... Je lui disais que, deux heures avant d'avoir deviné les projets de ce fourbe, j'avais eu la naïveté de lui confier de l'argent.

VERDIER. Je comprends... C'est vous qui payez les fleurs, les lustres, les musiciens...

SAINT-VALERY. Et les rafraîchissements... C'est moi!... Je ne m'en plaindrais pas... si nous pouvions trouver ici quelque trace accusatrice... et je vous laisse pour me mettre à la recherche de ce Bernard que j'ai perdu de vue depuis longtemps... (*A Juliette.*) Je viendrai bientôt, mademoiselle, vous rappeler que je suis votre danseur. (*Il salue Juliette et sort par le fond.*)

SCÈNE III.

VERDIER, JULIETTE.

JULIETTE, *à Verdier en s'asseyant sur le canapé de gauche.* Vous voyez que je vous obéis en aveugle. Je suivrai M. Bernard tant que vous ne m'arrêterez pas en chemin; j'irai, s'il le faut, jusqu'auprès de l'officier municipal qui fait les mariages... Seulement, arrivée là, je me réserve de remplacer le oui... fatal, par le non... le plus affirmatif.

VERDIER. Nous ne vous laisserons pas aller jusque-là.

JULIETTE. M. Albert est, m'avez-vous dit, revenu de Nantes?

VERDIER. Depuis quelques heures déjà; il fait le guet au dehors, tandis que M. le marquis et moi nous sommes ici pour éloigner de Bernard tout sentiment de méfiance.

JULIETTE. Et M. Philidor, à qui nous avons donné le moyen de venir ici sans se faire annoncer?

VERDIER. Il n'est pas encore venu, et je vous avoue que je ne devine pas son projet. (*Voyant des invités.*) Voici du monde. C'est mademoiselle Flora.

JULIETTE, *à Verdier.* Mademoiselle Flora?

VERDIER, *à mi-voix.* Vous savez qu'elle est un peu du complot... (*Il s'assied près de Juliette ; tous deux causent à voix basse.*)

SCÈNE IV.

LES MÊMES, FLORA, GUICHARD, DUVAL.

(*Flora, qui vient d'entrer par le fond, accompagnée par Guichard et Duval, prend place sur le canapé à droite.—Guichard se place debout à la droite de Flora, Duval, à sa gauche, derrière le canapé.*)

GUICHARD, *à Flora.* Veuillez donc, mademoiselle, consulter cette liste de vos danseurs...

FLORA, *leur montrant un feuillet de son carnet.* Elle est bien longue, vous voyez... Si cependant le bal se prolonge jusqu'au jour, je vais vous inscrire.

DUVAL. Moi, d'abord, mademoiselle, le docteur Duval,..

FLORA, *écrivant.* Vous êtes médecin, monsieur?

DUVAL. Oui, mademoiselle... et si j'étais assez heureux pour avoir l'occasion...

FLORA. Vous voudriez que je fisse une bonne maladie... (*Le saluant.*) Vous êtes vraiment trop bon!... (*A Guichard.*) Et vous, monsieur, êtes-vous médecin?

GUICHARD. Non, mademoiselle, maître Guichard, avoué... qui serait trop fortuné s'il pouvait un jour...

FLORA. Me voir un bien ruineux procès... (*Se levant et saluant.*) Je suis vraiment touchée, messieurs, de l'intérêt... (*Musique bruyante dans les salons; on voit les invités, hommes et femmes, traverser rapidement au fond. Saint-Valery entre et va vers Juliette, lui offre la main et monte dans le fond avec elle.*)

DUVAL, *à Flora.* Mais je ne vois point votre danseur?

FLORA. Je le vois, moi. (*Allant à Verdier, qui se prépare à sortir.*) Voulez-vous bien, monsieur, me faire l'honneur de vous souvenir que vous avez promis de me faire danser une gavotte?

VERDIER, *surpris.* Mais, mon enfant, ce n'était pas sérieux.

FLORA. Je vous demande pardon! (*Lui prenant la main.*) Dépêchons-nous.

VERDIER. Il y a plus de vingt ans que...

FLORA, *l'entraînant.* Tant mieux!

VERDIER. Mais je suis confus... quoique charmé de... (*Il sort entraîné par Flora.*)

GUICHARD, *à Duval.* Est-ce que M. Verdier?...

DUVAL. Il paraît que oui.

GUICHARD. On le disait à moitié ruiné.

DUVAL. Il paraît que non.

GUICHARD. Je veux voir la gavotte.

DUVAL. Et moi aussi. (*Ils sortent et saluent Dominique, qui entre et ferme la porte.*)

SCÈNE V.

DOMINIQUE, *puis* BERNARD.

DOMINIQUE. Je viens d'entendre entrer un cabriolet dans la cour... Il ramenait sans doute Bernard... Ah! le voici! (*La porte latérale de gauche s'ouvre, Bernard paraît.*)

DOMINIQUE. Eh bien!... et le...

BERNARD. Quoi?...

DOMINIQUE. Portefeuille?...

BERNARD. Je l'ai.

DOMINIQUE. Tu l'as?

BERNARD, *le lui donnant.* Tiens! tu le mettras dans mon secrétaire... Tu as une double clef?

DOMINIQUE. Oui.

BERNARD. Nous compterons les billets plus tard. (*Il va arranger sa coiffure devant une glace.*)

DOMINIQUE. Sois tranquille, il ne s'envolera pas... Enfin!... (*Il le met dans sa poche.*) Je le mettrai bien sous clef.

BERNARD. S'est-on plaint de mon absence?

DOMINIQUE. On s'en est à peine aperçu.

BERNARD. Bon!... Que fait-on?

DOMINIQUE. On danse.

BERNARD. Très-bien!

DOMINIQUE. Le crédule Philidor a donc consenti à remettre les faux billets au fils du faussaire?

BERNARD, *très-confidentiellement.* Non. Comme je venais de m'introduire chez lui pendant son absence, j'ai vu d'un seul coup d'œil que cette chambre ne contenait que de vieux meubles à serrures douteuses. Dans le premier tiroir que je suis parvenu à ouvrir, j'ai trouvé le portefeuille... et tu penses bien que...

DOMINIQUE. Parbleu!...

BERNARD. A la place du portefeuille, j'ai laissé un mot d'écrit qui contient à peu près ceci : « Je suis venu dans l'espoir d'anéantir avec vous les billets accusateurs. Je les ai cherchés, trouvés et détruits. » Maintenant, dis-moi, le marquis?

DOMINIQUE. Inquiet et jaloux de Flora.

BERNARD. Cela devait être. Albert?

DOMINIQUE. N'a pas paru.

BERNARD. Juliette?

DOMINIQUE. Très-gaie.

BERNARD. Elle ne pense déjà plus à lui. Demain je donne une dizaine de mille francs à mes créanciers, qui se taisent... je couvre Juliette de diamants et de dentelles... et mon mariage s'accomplit sans obstacle!

DOMINIQUE. Mais...

BERNARD. Quoi, encore?

DOMINIQUE. Quand le marquis apprendra que tu viens d'épouser l'héritière que tu devais lui désigner... (*La musique cesse.*)

BERNARD. Je lui dirai que mon silence m'était commandé par un amour invincible et secret... Je verserai quelques larmes d'attendrissement et le désarmerai. Si, contre mon attente, il s'insurge... je le déclare fou, dissipateur, pilier de coulisses, coureur de danseuses, et lui inflige le ridicule en mettant les rieurs de mon côté... Tu le vois, tout est préparé, réglé, prévu, et sera bientôt conclu! Allons danser, je veux inviter Flora! (*La porte du fond s'ouvre. Saint-Valery et Verdier paraissent, causant avec Guichard.*)

SCÈNE VI.

LES MÊMES, VERDIER, SAINT-VALERY, GUICHARD, DEUX INVITÉS MUETS.

VERDIER, *à Guichard.* Eh, mais, voici ce cher Bernard!

SAINT-VALERY. En effet.

VERDIER. Vous vous cachez donc, mon ami.

BERNARD. Non pas, monsieur Verdier; car je disais à Dominique que je désirais causer avec vous...

VERDIER. Je suis à vos ordres.

BERNARD. Je voulais, mon cher Verdier, profiter de ce que j'ai chez moi le subrogé-tuteur de mademoiselle Juliette, pour l'entretenir et de mon bonheur et des préliminaires de notre contrat de mariage...

VERDIER. En effet, il faut que nous causions de ce contrat qui doit régler les intérêts des conjoints. (On entend frapper violemment à la porte de gauche.)

BERNARD. Qui peut donc frapper ainsi?

DOMINIQUE. Quelque invité sans doute qui s'est perdu dans les appartements.

BERNARD. Vois donc! (Dominique ouvre. Philidor paraît. Grand feutre, manteau déguenillé, béquilles, imitation du costume de Bernard au prologue. Il entre resolûment et va à Bernard.)

SCÈNE VII.

LES MÊMES, PHILIDOR.

PHILIDOR. Pardon, mon bon monsieur, j'voulons savoir si vous pouviais m'indiquais l'héritier de Pierre Giraud? (Bernard reste interdit.)

SAINT-VALERY, bas à Verdier. Est-ce que?...

VERDIER, de même. Écoutons...

PHILIDOR. J' voulons tout lui restituais... c'est la peur et le repentance qui me l'ont conseillai... et j' venions m'humiliai, moi qu' j'avions entendu le Giraud dictai son testament quand j'étions le commis du notaire Verdiai...

VERDIER, s'avançant. Verdier le notaire, c'était moi, et je n'avais d'autre commis que Bernard ici présent.

PHILIDOR. C'était ce bon Bernard qui étions... (Otant sa perruque et son chapeau et reprenant sa voix naturelle.) Alors, ce travestissement devient inutile, puisque j'ai trouvé celui qui avait été mutilé par l'incendie de la ferme au côteau du Monstiai... * et je voudrais bien me débarrasser de ces oripeaux... M. Dominique n'est pas là?

VERDIER, le désignant. Pardon, le voici.

PHILIDOR, le voyant. Ah!... (Prenant ses béquilles et les lui donnant.) Tiens, mon complice, prends ces béquilles, ce manteau. (Il le lui jette sur les épaules.) Ce chapeau.

DOMINIQUE, étonné. Mais...

PHILIDOR, l'interrompant. Silence... j'ai enlevé le morceau, le coup est fait... emporte et cache ces guenilles.

DOMINIQUE. Mais... je ne comprends pas...

PHILIDOR, l'interrompant. Tu as dû en débarrasser M. Bernard, il y a dix ans, à Saint-Servant... (Le poussant vers la porte.). Puisque tu l'as fait une fois, tu pourras bien le faire une seconde.

DOMINIQUE, effaré, Mais... mais... mais...

PHILIDOR, le poussant dehors. Dépêche-toi, malheureux... les gendarmes vont venir. (Il referme la porte sur Dominique.)

SCÈNE V.

LES MÊMES, moins DOMINIQUE.

PHILIDOR, vivement à Verdier, Saint-Valery et Guichard. Maintenant, messieurs, je vous prie d'avoir la bonté de me laisser seul avec M. Bernard, pour un petit règlement de compte...

BERNARD, s'efforçant de sourire. Veuillez vous retirer, messieurs, et, si je devine le mot de cette étrange charade, je vous en ferai part.

VERDIER, à Saint-Valery, et Guichard et les invités. Venez! (Ils sortent tous trois par le fond.)

SCÈNE VI.

BERNARD, PHILIDOR.

BERNARD, à part en examinant Philidor qui va se regarder dans une glace. L'attaque était bien imprévue.

PHILIDOR, rajustant sa coiffure, à part. Laissons-le venir.

BERNARD, allant à lui après une courte hésitation. Je vous fais mon compliment, monsieur! Vous avez joué cette scène de paysan breton avec tant de vérité, que je ne vous avais pas reconnu...

PHILIDOR. Oh! en fait de scène bien jouée, vous m'en avez servi une hier dans ma loge avec tant d'art et d'habileté... que j'en suis encore émerveillé.

BERNARD. Une scène... jouée par moi, dites-vous?

PHILIDOR. Oh! c'est en vain, monsieur, que vous voudriez par modestie vous soustraire à mon admiration... vous n'y réussiriez pas... Non! vous êtes un grand comédien... Je ne suis auprès de vous, moi, que le pauvre plagiaire, que le pâle écolier, qu'un pygmée dramatique qui doit s'incliner en vous rendant les armes... Il est vrai que je ne suis qu'un traître d'occasion... qu'un coquin par imitation... qu'un bandit frauduleux... mais vous êtes, vous, le scélérat modèle... Vous êtes le grand, le beau, le fort... vous êtes le vrai coquin... Quand je frappe dans l'ombre, la lame de mon poignard s'enfonce dans le manche... celle du vôtre, au contraire, invisible et perfide, entame la chair pour arriver au cœur... Quand je vole, moi, je ne prends que des jetons ou des bourses vides... Vous volez, vous, de vrais écus de six livres au moulin du Martois... (mouvement de Bernard) de vrais louis d'or à la ferme des Étangs...

BERNARD, à part. Comment sait-il?...

PHILIDOR. Tous les soirs à la fin de mon rôle on me tue avec un fusil chargé à poudre, ou l'on fait semblant de me pendre... Mais vous! grand praticien qui jouez vos rôles dans le monde, vous aurez affaire à la vraie justice. La potence sera bien plantée, bien chevillée... la corde en bon chanvre bien tors et bien retors, et votre pendaison réelle et si bien méritée... sera peut-être, mon bon monsieur... la seule chose au monde que vous n'aurez pas volée...

BERNARD. C'est sans doute encore une scène que vous jouez?...

PHILIDOR. Oui, monsieur... C'est la scène qui précède ordinairement la catastrophe du malfaiteur...

BERNARD. Et qui est donc le malfaiteur?

PHILIDOR. Je vais vous le dire... mais d'abord... (Il va tirer le cordon de sonnette près de la cheminée.)

BERNARD. Que faites vous?

PHILIDOR. J'appelle un de vos domestiques... (A un domestique qui paraît.) Tenez, mon ami (il lui donne une lettre), faites-moi le plaisir d'aller jeter de suite cette lettre à la poste... (A Bernard.) Vous permettez, monsieur, c'est un oubli que je répare. (Le domestique sort avec la lettre.) Le malfaiteur... monsieur, est un homme lâche et menteur qui se garderait bien de provoquer son rival, mais qui sait le convaincre avec une feinte indifférence qu'il est l'enfant d'un galérien... si bien que ce pauvre jeune homme désespéré se tuerait à vingt ans s'il n'était retenu par son dévouement fraternel... Puis, à force de mensonges, le malfaiteur... attire vers lui la jeune fille désolée dont il connaît la mystérieuse richesse, et pour la lui ravir sans escalade et sans effraction... il veut devenir son mari, lui... joueur effréné, qui sait d'avance qu'il fera mourir de honte, après l'avoir réduite à la misère, celle qu'il a juré de couvrir de sa protection paternelle... Ah! c'est un grand gredin celui-là... J'en ai joué de bien fameux! mais jamais d'aussi fort que vous, monsieur Bernard.

BERNARD, s'emportant. Monsieur!

PHILIDOR. Vous vous trouvez insulté, n'est-ce pas? et vous voudriez une réparation...

BERNARD, le menaçant. Je veux châtier...

PHILIDOR, s'emportant aussi. Parbleu! je le sais bien! C'est ainsi que je procède souvent à la fin de mes rôles... quand je suis comme vous deviné, démasqué, surpris, abasourdi. Quand je ne sais plus quel pied lever, quel air chanter, quelle grimace essayer, je provoque mon accusateur avec l'espoir de le tuer, pour le faire taire; mais, il me répond invariablement: Monsieur!... on ne se bat qu'avec un homme d'honneur!... Et le public applaudit toujours; ainsi ne perdons pas notre temps à user les vieux moyens, et dépêchons-nous de conclure. Quand le traître est bloqué comme vous l'êtes, il n'y a pour lui que deux dénoûments possibles... On a beau les habiller de cent façons, ils sont toujours les mêmes au fond... hâtez-vous donc d'en choisir un... Les voici: dans le premier, le meilleur, le traître confondu se hâte de passer dans la chambre voisine... On entend bientôt la détonation d'une arme à feu, et l'on apprend qu'il vient de se faire justice en se brûlant la cervelle... si celui-là vous convient... ne vous gênez pas... je vous en prie, faites comme chez vous... (Il se promène. Silence de Bernard.) Vous n'en voulez pas, je m'en doutais... Dans le second moyen, le seul qui semble devoir vous convenir, prévenu à temps de son péril, le scélérat s'empare d'un cheval... qui piaffe ordinairement à la grille du château... atteint un port de mer et s'embarque pour aller... se faire pendre ailleurs... Hâtez-vous donc!... tous vos vols accomplis, tous vos crimes projetés, je les ai révélés dans une lettre que votre laquais vient de jeter à la poste pour le procureur impérial, la lettre sera levée au point du jour, le procureur impérial la recevra à son réveil... Sachez donc profiter de ce que vous avez la nuit pour devancer la justice.

* Dominique, Philidor, Bernard, Verdier, Saint Valery.

BERNARD. Mais si vous me croyez un si grand coupable, pourquoi cherchez-vous à assurer ma fuite?...

PHILIDOR. Parce que je ne veux ni longue instruction, ni procès criminel, ni lenteurs judiciaires... parce que je veux le repos sans retard... et qu'y gagnerai-je... mon Dieu!... Je n'espère pas reconquérir les écus et les pièces d'or que vous avez dévorés depuis longtemps... Je me trouve riche... cent fois riche avec les cent mille francs de billets faux, qui sont vrais, et que vous n'avez pu m'enlever.

BERNARD, à part. Compte là-dessus!

PHILIDOR. Dépêchez-vous donc de plier bagage... moi, je vais admirer la fête dont M. de Saint-Valery fait involontairement les frais... (mettant des gants paille) et offrir la main à la future épouse de M. Albert Jarvis... à la pauvre femme qui vient d'échapper par miracle à votre piége.

BERNARD, avec douceur. J'ai fait, monsieur, la part de l'irritation qui vous conseille...

PHILIDOR. Vous êtes bien bon...

BERNARD. Et quoique innocent de tout ce que...

PHILIDOR, l'interrompant avec force. Allons, trêves de grimaces... Tartuffe est dépouillé... (Il remonte la scène.) Chargez-vous de lui rappeler qu'il n'a que quelques heures pour précéder les gendarmes. (Il ouvre la porte du fond pour sortir, et rencontre un domestique qui lui présente un plateau.)

LE DOMESTIQUE. Une glace!... une orangeade!...

PHILIDOR. Pas pour moi... merci... (Désignant Bernard.) Mais vous pouvez en offrir à monsieur Bernard, qui doit avoir besoin de se rafraîchir... (Il disparaît.)

LE DOMESTIQUE, présentant son plateau à Bernard. Un citron... une amande amère?...

BERNARD. Vous m'ennuyez!...

LE DOMESTIQUE. Pardon, monsieur... (Il sort à droite.)

SCÈNE XII.

BERNARD, puis LE DOMESTIQUE.

BERNARD, seul. Si tu savais que j'emporterai ton précieux portefeuille, tu ne me laisserais pas le temps de fuir... Ils n'ont pas de preuves, mais le marquis a découvert mon stratagème, c'est une bataille perdue, et l'on peut se consoler de sa défaite quand on abandonne la place en emportant cent mille francs. (Il sonne, le domestique paraît. — Haut.) Allez vite à la poste, et qu'on m'y selle un cheval.

LE DOMESTIQUE. Bien, monsieur.

BERNARD. Ah! dites-moi donc, la lettre que vous a remise ici ce comédien... cet original, ce fou?

LE DOMESTIQUE. Le traître Philidor?

BERNARD. Oui... vous l'avez jetée à la poste, cette lettre?

LE DOMESTIQUE. Non, monsieur.

BERNARD, avec joie. Vous avez bien fait!...

LE DOMESTIQUE. J'ai lu sur l'enveloppe qu'elle était adressée à M. le procureur impérial, et comme je venais d'avoir l'honneur de l'annoncer dans vos salons, je suis allé lui remettre sa lettre dans la salle de jeu.

BERNARD, à part. Imbécile!...

LE DOMESTIQUE. Plaît-il, monsieur?

BERNARD. Rien, mon ami... Vite à la poste... un cheval... j'y serai presqu'en même temps que vous.

LE DOMESTIQUE. Je cours, monsieur... (Il sort.)

SCÈNE XIII.

BERNARD, seul. Diable! les instants sont comptés... (Ouvrant son secrétaire, à droite.) Prenons vite le portefeuille, et je n'aurai pas besoin d'autre bagage... (Regardant dans les tiroirs.) Rien!... Comment! est-ce que par excès de prudence Dominique l'aurait caché? (Pendant qu'il cherche, Saint-Valery et Albert entrent par le fond et marchent vers Bernard.) Voyons que j'examine encore... (Il cherche de nouveau et ferme rapidement le secrétaire en apercevant Albert.)

SCÈNE XIV.

BERNARD, ALBERT, SAINT-VALERY.

ALBERT. Vous ne trouverez pas le portefeuille!

BERNARD, surpris. Vous dites monsieur?

SAINT-VALERY. M. Albert suppose que vous cherchez en vain le portefeuille.

BERNARD. Quel portefeuille?

ALBERT. Celui que vous avez pris à Philidor, et que Dominique vient de vous prendre...

BERNARD, à part. Que veut-il dire?

ALBERT, avec une colère contenue. Vous vous êtes permis d'intercepter les lettres que j'écrivais à mademoiselle Juliette...

SAINT-VALERY. A la nièce du comte de Châteaubourg...

ALBERT. Et moi, qui veillais en secret pour vous rendre la pareille, je viens de m'emparer de celle-ci, que vous adressait M. Dominique...

BERNARD, à part. Le maladroit!

ALBERT. Écoutez-la donc... et préparez-vous à nous obéir.

BERNARD, très-calme. Lisez, messieurs!

ALBERT, lisant. « Mon cher Bernard. La situation m'effraye... J'aime mieux t'avouer ma faiblesse et me sauver. Tu as pris pour ta part les écus du Martois et les louis des Étangs. Je prends pour la mienne le portefeuille qui contient les billets, si longtemps inespérés, et je t'abandonne la dot de la précieuse pupille. » Vous le voyez, cette lettre est un aveu des plus complets; elle vaut peut-être plus que les cent mille francs volés, mais nous ne voulons pas que Philidor soit instruit de ce mécompte et accablé de ce dernier chagrin.

BERNARD. Et que puis-je pour vous, moi?

SAINT-VALERY. Nous guider à la poursuite de Dominique, et si, grâce à vous, nous parvenons à l'atteindre, nous vous remettons cette lettre accusatrice et vous laisserons libre de poursuivre votre route, nous vous en faisons le serment. (Albert étend aussi le bras en signe de serment.)

BERNARD, s'animant. Venez, messieurs! venez!... Dominique connaît des chemins détournés, mais je les connais aussi moi... Je ne veux pas être la dupe d'un complice qui me trahit, suivez-moi sans défiance et nous l'atteindrons...

SCÈNE XV.

LES MÊMES, FLORA.

FLORA, entrant. Eh bien, que faites-vous donc?... Vous ne savez pas ce qui se passe?...

ALBERT. Que se passe-t-il?

FLORA. Le procureur impérial fait garder les issues, et l'on dit que M. Bernard est arrêté comme voleur. (Elle passe près du canapé à gauche.)

BERNARD *. Déjà!

ALBERT. Si tôt!

SAINT-VALERY, à Bernard. Donnez-nous vite les moyens d'atteindre Dominique... puisque vous ne pouvez nous accompagner...

BERNARD. Pardon, monsieur le marquis...

FLORA. Le marquis!

BERNARD, avec insolence. Si je suis pris, c'est une toute autre affaire; je ne peux plus livrer un complice qui a cent mille francs, je pourrais avoir besoin de lui...

SAINT-VALERY. Misérable!

BERNARD, très-calme. Monsieur de Saint-Valery s'emporte!

FLORA, à Saint-Valery. Le marquis de Saint-Valery, vous?...

SAINT-VALERY. Oui, Flora. Je vous avais menti par excès d'amour. (Flora interdite s'assied pensive sur le canapé, à gauche. — La porte du fond s'ouvre, Verdier paraît précédant Philidor et Juliette.)

SCÈNE XVI.

LES MÊMES, PHILIDOR, VERDIER, JULIETTE.

PHILIDOR, suivi de Duval, Guichard et de quelques curieux parmi lesquels on voit quelques dames. — A Verdier.) Bernard est en fuite... je le sais bien, moi!

VERDIER, désignant Bernard. Voyez!...

PHILIDOR, stupéfait. Encore ici?...

JULIETTE. Sa fuite eût été pour lui l'impunité.

PHILIDOR. Oui, mais sa fuite eût été du moins une preuve contre lui, et nous n'en avons pas.

ALBERT. Nous en avons d'irrévocables, au contraire.

PHILIDOR. Des preuves?

ALBERT. Mais à quel prix!

PHILIDOR. Où sont-elles?

ALBERT. Dans cette lettre qui nous apprend que Dominique a pris la fuite avec le portefeuille.

PHILIDOR. Bon!... bien!... bravo!... c'est Dominique qui emporte!... Ah! mes amis, la Providence est grande!... Vite, monsieur Verdier, cette lettre au procureur impérial!

VERDIER. Donnez! (Il sort rapidement avec la lettre.)

* Flora, Saint-Valery, Bernard, Albert.

SAINT-VALERY. Et qu'on se hâte à la poursuite de Dominique.

PHILIDOR. Calmez-vous, calmez-vous, on a bien le temps de la poursuivre!

ALBERT. Mais les billets?... Les cent mille francs?...

PHILIDOR. Je vais vous dire comment nous les retrouverons. (Attention générale.) L'acteur qui joue depuis douze ans les traîtres en sait long sur les moyens imprévus. Comme je me voyais hier entouré de voleurs d'héritages j'ai sagement mis dans ma poche les billets que contenait le portefeuille (Il les montre en les sortant de sa poche.) et glissé à leur place une liasse de papiers inutiles que M. Dominique pourra consulter en voyage.

ALBERT. Est-ce possible?...

PHILIDOR. Et toute la nuit passée je suis resté debout, les yeux ouverts, tant je craignais que l'on profitât de mon sommeil pour couper encore mon habit... (Avec exaltation.) Le public m'a condamné aux rôles ingrats... j'en ai longtemps souffert; mais je les jouerai désormais sans amertume et sans regret, puisque dans le drame de ma vie, dans ce drame si rempli de sensations diverses, la Providence m'a enfin donné le rôle de la vertu persécutée... quand M. Bernard se chargeait de celui du scélérat qui finira sa vie aux galères.

BERNARD, avec cynisme. On n'y meurt pas toujours, monsieur. J'ai trois moyens pour m'évader.

PHILIDOR. Encore un rôle que j'ai joué... *l'Évasion du Forçat*, deuxième acte : on s'évade avec le bonnet rouge; troisième acte : on est repris et coiffé du bonnet vert.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, VERDIER, QUATRE GENDARMES.

VERDIER, aux gendarmes. L'accusé Bernard à la prison de ville.

PHILIDOR. Les gendarmes! (Glorieux et se frottant les mains.) Et Dieu merci, ce n'est pas pour moi! D'ordinaire, quand il apparaissent, je laisse les heureux triomphants unir les enfants qui s'aiment, et je sors avec les huées de la foule... Mais, cette fois, c'est moi qui prierai Dieu de toute la force de ma reconnaissance, pour les fiancés que le crime avait juré de séparer, et que le destin veut réunir! (Il tend les mains à Albert et à Juliette, qui les lui prennent avec effusion, et Saint-Valery semble implorer Flora, tandis que le rideau tombe.)

FIN

LAGNY. — Imprimerie de A. VARIGAULT.